

MATOC.org

Méditerranée Michel Crapés

Communauté d'agglomération de La Rochelle

3951

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

VOYAGE

Où nouvelle Découverte d'un très
grand Pais, dans

L'AMERIQUE

ENTRE LE

NOUVEAU MEXIQUE

ET LA

MER GLACIALE.

Par le R. P. LOUIS HENNEPIN,

Avec toutes les particularitez de ce Pais, & de celui connu
sous le nom de la LOUISIANE; les avantages qu'on en
peut tirer par l'établissement des Colonies enrichie de
Cartes Geographiques.

Augmenté de quelques figures en taille-douce.

AVEC UN VOYAGE

Qui contient une Relation exacte de l'Origine, Mœurs,
Coûtumes, Religion, Guerres & Voyages des CARAIBES,
Sauvages des Iles Antiles de L'AMERIQUE.

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

Tirée du Cabinet de Monsr. Blondel.

A AMSTERDAM,

Chez JAQUES DESBORDES, Libraire vis-à-vis
la Grande Porte de la Bourfe. 1712.

Orat. Royal.

A U

R O Y

DE LA GRANDE

BRETAGNE.



IRE,

Voici la Relation de la plus grande & de la plus belle Découverte, qui ait été faite dans ce Siècle, de plusieurs vastes Pays situez entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, laquelle je prens la liberté d'offrir à Vòtre Majesté. Onze ans de séjour, que j'ay fait dans l'Amérique, m'ont fourni le moyen d'y pénétrer

* 2

beau-

E P I T R E

beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore fait. J'y ai découvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec justice les delices de ce nouveau Monde, & qui sont plus grandes que l'Europe entiere. On les voit dans l'espace de plus de huit cens lieues arrosées d'un grand Fleuve, sur les bords duquel on pourroit former un des plus puissans Empires de l'Univers.

Que je recueillerois un glorieux fruit de mes penibles voyages, SIRE, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes Pays sous l'Auguste nom de V^{ostre} Majesté: Je m'estimerois même fort hûreux, si sous vôtre Royale Protection, & par les secours de vôtre Souverain pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques-uns de vos Sujets pour y aller porter la lumiere de l'Evangile de J^{esus}-Christ, & en mesme tems la connoissance de vos rares vertus, & la douceur de vôtre Domination.

Ma memoire seroit sans doute en bénédiction parmi tous les Peuples, qui habitent dans ce grand Pays. Ils ne demeurent apparemment dans les ténèbres, &

D E D I C A T O I R E.

ne vivent sans Foi, sans Loix, & sans Religion, que parce que personne ne travaille à les amener à la lumiere de la vérité. Ils célébreroient donc sans doute avec une joye inconcevable le salut, qui leur auroit été relévé, & en même tems ils auroient le bonheur de voir leurs mœurs addoncies par le commerce d'une Nation polie & genereuse, qui est conduite par l'un des plus vaillans & des plus magnanimes Rois du Monde.

Cette entreprise, SIRE, est digne de vôtre Majesté, qui n'en fait jamais que de grandes, qui les conduit toujours avec une prudence admirable, & qui les pousse avec tant de force, qu'elle ne manque jamais de les faire réüssir. Aussi les voit-on toujours couronnées d'un heureux & d'un glorieux succès.

Je n'entreprendrai pas, SIRE, de faire ici le detail de tout ce que vostre rare prudence, & vostre invincible valeur ont fait pour le bonheur des Provinces Unies, & pour celui de l'Angleterre, de l'Ecosse, & de l'Irlande. La felicité de ces trois Royanmes, la douceur & l'equité,

E P I T R E

avec laquelle ils sont gouvernez, en disent plus que je n'en saurois dire: Et la tranquillité, dont jouissent les Provinces Unies au milieu d'une Guerre effroyable qui desole presque toute l'Europe, aussi bien que l'éloignement d'un redoutable Ennemi, qui avoit autrefois penetré jusque dans leur sein, & qui vouloit y penetrer encore, n'en disent pas moins à toute la terre.

L'obligation, SIRE, que ces hûreuses Provinces en ont à voire Majesté, leur est commune avec tous les Hauts Alliez. Et en effet n'est-ce pas Vòtre Majesté, qui à la tête de ses armées & des leurs s'expose tous les jours aux fatigues & aux perils de la guerre pour la conservation de leur Pays, & de la liberté de leurs Peuples? N'est-ce pas Vòtre Majesté, qui fait le Lien de leur Union, & qui conserve cette hûreuse intelligence par la sagesse de ses conseils, par la douceur de sa conduite Royale, par la moderation de toutes ses actions, dont la gloire est sans bornes, & par l'extreme consideration, que tant de grands Princes ont pour les vertus heroïque de Vòtre Majesté.

Non

D E D I C A T O I R.

Non, SIRE, je ne craindrai point de le dire ici, parce qu'un prince de Religion, aussi bien que de reconnoissance & de sincérité, m'engage à rendre ce témoignage à toute la terre. C'est, que j'ai vu moi même Votre Majesté prendre soin de conserver nos Eglises dans les Pays-Bas, & d'en defendre le pillage, pendant que ceux, que leur conscience obligeoit à les proteger, violoient hautement & à la face du Soleil le respect, qui leur est du.

C'est par cette sage & parfaite conduite, SIRE, que Votre Majesté s'est attiré l'estime & les cœurs de presque tous les Potentats Chrétiens. C'est cette droiture de Cœur, aussi bien que les grands exploits de Votre Majesté, qui ont engagé la plus ancienne République du Christianisme, je veux dire celle de Venise, le grand Duc de Toscane, & l'Etat libre de la République de Gènes à lui envoyer témoigner par de celebres Ambassades, avec quel respect & avec quelle admiration ces puissans Etats regardent Votre Personne Royale, & vos rares & éminentes vertus. Ce sont ces mêmes vertus, qui sont toutes rassemblées

E P I T R E

en vous, SIRE, sans estre melées d'aucune injuste passion, qui en ternisse l'éclat. C'est sur tout cette parole, & cette foi Royale, sur laquelle on peut s'assurer, qui ont porté mon Roi, le plus Catholique Roi du Monde, à s'unir à Vostre Majesté par une étroite Alliance.

Il y a déjà long temps, SIRE, que ce grand Roi, trop esloigné de nos Pays-Bas pour pouvoir défendre les Etats, qu'il y possède, a trouvé en Vostre Majesté un vaillant & fidele Defenseur, qui étant secondé par l'invincible Electeur Duc de Baviere, conserve ces pauvres Pays à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui lui est si proche par le Sang, & qui professe la mesme Religion que lui, a employé toutes sortes de moyens pour l'en dépouiller.

Ce qui se passé tous les jours dans nos Pays-Bas est une preuve éclatante de ce que j'avance touchant les sentimens de mon Roi. Mais, SIRE, ce qui s'est passé à mon égard, n'en est peut-estre pas une marque moins assurée. Car c'est par l'autorité de mon Souverain, & avec l'agrément de Sa
Ma-

DEDICATOIRE.

Majeste, de son Altesse Electorale de Baviere, & de ses Ministres, qui m'a été donné, & en mesme temps avec le consentement par écrit des Superieurs de mon Ordre, que je me suis entierement dévoué au service de vôtre Majesté.

Je ne doute point, SIRE, qu'il ne se trouve de gens prévenus de passion contre moi, ou jaloux de mon bonheur, qui censureront ce que je fais en cette rencontre. Mais pour moi j'en fais toute ma gloire. J'ai de bons garands de la droiture de mes intentions. C'est l'intégrité de ma Foi, & l'observance réguliere de mes vœux. J'adorerai toujours mon Dieu. Je demeurerai toujours attaché au grand Monarque, qui a daigné me recevoir sous sa protection. Et de plus je consacrerai mes soins ma plume & tous mes travaux au genereux défenseur de ma Patrie, & de nos Autels, qui m'a fait la grace de me donner un favorable accès a sa Cour en un temps, auquel selon toute les apparences d'autres Potentats m'auroient negligé, ou peut-estre mesme m'auroient interdit la leur.

Il est bien juste, SIRE, que j'employe au

E P I T R E

service de V^ôtre Majesté, ce que j'ai acquis d'expérience, & que je communique à vos Sujets la connoissance, que j'ai de nos grandes Découvertes. On pourra travailler par ce moyen à rendre tant de peuples aveuglez, susceptibles des lumieres du Christianisme. Et en même temps le public en pourra tirer de grands avantages par le puissant commerce, qu'on y établira. Les Anglois, qui sont les plus grands Navigateurs de l'Océan, formeront de grandes Colonies dans ce Nouveau monde. On y cultivera des terres vierges, qui fourniront deux récoltes par An; & par la ces vastes Contrées auront droit de prétendre à l'honneur de V^ôtre protection Royale, & à la gloire d'appartenir à V^ôtre Majesté.

J'avois commencé cette grande Découverte, SIRE, avec un homme, qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage: mais il me quitta, parce qu'il me voyoit trop de penchant pour mon Souverain. Pendant même que j'ai voyagé avec lui, il m'a souvent exposé au danger de perdre la vie,

COM-

D E D I C A T O I R E.

comme cela est arrivé à l'un de mes Compagnons, qui a été massacré par les Barbares. Mais lui-même a été enfin tué de dessein prémédité, par ceux qu'il commandoit, dans une embuscade qu'ils lui avoient dressé pour s'en defaire, parce qu'il les avoit trop exposez. C'est ainsi qu'on a vû échoüer les grands desseins, qu'on avoit sur les mines de Sainte Barbe dans le nouveau Mexique.

Tout cela m'avoit donné quelque aversion pour les voyages de cette nature, & j'avois presque perdu l'envie de continuer, ce que j'avois si bien commencé: Mais la Providence Divine, dont les ressorts sont impenetrables, & qui se sert de nos propres mouvemens pour nous conduire à son but, n'a pas permis, que j'executasse ce que j'avois résolu à cet égard. Elle m'a amené comme par la main à la Cour de V^ôtre Majesté pour y contempler les merveilles de V^ôtre Regne. J'ai vû de près & j'y ai connu le merite & la generosité de la Nation Angloise, à la vertu de laquelle rien ne peut résister, & qui est capable de tout entreprendre, & de joüir

EPITRE DEDICATOIRE.

hûreusement de nos Découvertes à l'exclusion de ses Ennemis.

Ayant donc obtenu la permission de mon Roi, & le congé de mes Supérieurs, je me suis abandonné, SIRE, aux inspirations secrètes du Souverain Directeur de l'Univers lesquelles me conduisoient au service de V^{otre} Majesté selon le panchant de mon cœur. Et en cela je suis persuadé, que la divine bonté de mon Sauveur n'a rien fait que pour mon bien, & qu'il veut, que je me rende aux ordres de V^{otre} Majesté.

C'est dans cette persuasion, SIRE, qu'après avoir fait des vœux ardens pour la conservation de V^{otre} Personne Sacrée & pour la prospérité de V^{otre} auguste Regne, j'ose me dire ici avec un très-profond respect, & avec une soumission entiere

SIRE,

De V^{otre} Majesté

*Le très-humble, très-fidèle,
& très-obéissant Serviteur*
F. LOUIS HENNEPIN,
Missionnaire Recollet,
& Notaire Apostolique

A V I S

A U

LECTEUR.



On ne doit pas s'étonner, de ce que les hommes sont divisez entr'eux par leurs passions, & par leur interêt. On les a vûs ainsi dès le commencement du Monde separez les uns des autres vivre dans la mesintelligence, & s'embarraffer dans de malhûreuses diffensions, qui n'ont servi pour l'ordinaire qu'à empêcher les loüables desseins de ceux, qui vouloient contribuer au bien public, ou qu'à en retarder l'effet par leurs injustes oppositions.

Ne soyez donc pas surpris, mon cher Lecteur, si cette Rélation de mon Voyage est publiée si tard. Certaines gens, qui ne m'étoient pas favorables, sont cause par leur intrigues secretes, que je n'ai pas fait imprimer plûtôt le Voyage curieux, que je publie ici en deux Tomes. Je l'ai fait dans l'Amerique septentrionale depuis l'an 1679. jusques en 1682. que je revins à Quebec après y avoir employé près de quatre ans. J'y ai découvert de grands & de vastes Pays, qui étoient inconnus à l'Europe avant moi. J'avois fait dessein d'enrichir le public

A V I S A U

Public de cette Découverte. Mais plusieurs incidens m'en ont ôté le moyen, que je n'ai trouvé que dans cette Ville d'Utrecht.

J'avois publié une partie de mon Voyage à Paris en l'An 1684. dans la description de la Louisiane, qui fut imprimée alors par l'ordre du Roi de France. Cependant je n'y donnai point la connoissance du grand Fleuve Meschafipi dans toute son étendue. Je fus obligé d'en supprimer une partie pour des raisons, que j'expliquerai tout à l'heure, & que je touche encore à la fin de ce Tome, parce que je crus, que mon silence previeudroit certaines choses, que je n'ai pourtant pu éviter, quelque précaution que j'aye prise pour cela. Je me vois aujourd'hui en liberté de la donner toute entière. C'est ce que je fais aussi dans cet ouvrage avec toute l'exacritude, & toute la fidelité possible.

Je fus envoyé en Canada en qualité de Missionnaire l'An 1676. Cet emploi m'obligea un jour, pendant que nous étions en Mer, de censurer plusieurs filles; qui étoient sur le vaisseau avec nous, & que l'on envoyoit en Canada. Elles faisoient beaucoup de bruit par leurs danses, & empêchoient ainsi les matelots de prendre leur repos pendant la nuit. De sorte que je me vis forcé de les reprimander un peu sévèrement afin de les obliger de s'arrêter, & de se tenir dans la modestie & dans la tranquillité.

Ce

L E C T E U R.

Ce fut là l'occasion de la colere du Sieur Robert Cavelier de la Salle contre moi, dont il n'est point revenu. Il faisoit semblant de vouloir proteger ces filles dans leurs divertissemens. Il ne put donc s'empêcher de me dire un peu en colere, que j'en usois en *Pedant* à son égard, & à l'égard de tous les Officiers, & des personnes de qualité, qui étoient dans le vaisseau, & qui se divertissoient à voir danser ces filles, puis que je les critiquois sur des bagatelles. Mais le Seigneur François de Laval, créé premier Evêque de Quebec, qui faisoit alors le traject avec nous, m'ayant donné la direction de ces filles, je crus être en droit de répondre au Sieur de la Salle, que je n'avois jamais été *Pedant*, terme qui, comme tout le monde fait, signifie un homme d'un caractère d'esprit sot & impertinent, & qui affecte de faire paroître en toutes occasions une science mal digerée. J'ajoutai à cela, que ces filles étoient sous ma direction, & qu'ainsi j'avois droit de les reprendre, & de les censurer, puis qu'elles se donnoient trop de liberté.

Cette reponse, que je fis sans avoir d'autre dessein que celui de faire connoître au dit Sieur de la Salle, que je faisois mon devoir, le fit pâlir de colere, & en effet il s'emporta étrangement contre moi. Je me contentai de lui dire, le voyant dans cette disposition à mon égard, qu'il prenoit mal les
che-

A V I S A U

choses, & que je n'avois eu aucune intention de l'offenser, comme en effet ce n'étoit pas mon dessein. Monsieur de Barrois, qui avoit autrefois été Secrétaire de l'Ambassadeur de France en Turquie, & qui faisoit pour lors la même fonction auprès de Monsieur le Comte de Frontenac, voyant ce bruit me tira à l'écart, & me dit, que sans y penser j'avois mis le Sieur de la Salle en grosse colere, lors que j'avois dit, que je n'avois jamais été *Pedant*, parce qu'il en avoit fait le métier pendant dix ou onze ans, qu'il avoit été parmi les Jesuites, & qu'en effet il avoit été Regent d'une Classe parmi ces Religieux.

Je repliquai au Sieur de Barrois, que j'avois dit cela fort innocemment: que je n'avois jamais sù, que le Sieur de la Salle eût vécu dans cet Ordre celebre: que si j'en eusse eu connoissance, je me serois sans doute empêché de proferer ce mot de *Pedant* en parlant à lui: que je savois, que c'étoit un terme injurieux: qu'en effet on exprimoit ordinairement par là un savant mal poli, selon l'expression Françoise de Messieurs de Port Royal: qu'ainsi je n'aurois eu garde de me servir de ce terme, si j'eusse été mieux instruit, que je ne l'étois, de l'Histoire du dit Sieur de la Salle.

Quoi qu'il en soit, la faute, que je fis fort innocemment en cette occasion, a été sans remede, comme mon Histoire le fera voir

L E C T E U R.

voir. Le Sieur de la Salle, dont Dieu fait que je regrette la mort funeste & inopinée, a toujours eu cette affaire sur le cœur contre moi. Non seulement donc il m'a souvent exposé à de grands dangers; mais même étant de retour en France, où ma Description de la Louïsiane lui fut fort utile pour lui faire obtenir de grands privilèges de la Cour, bien loin de reconnoître mes travaux pour son service, il me rendit de très-méchans offices auprès du R. Pere Hyacinthe le Fevre Commissaire Provincial des Recollets de Paris, qui se donnoit la qualité de Commissaire Roial de tous les Recollets des Pais-Bas conquis par la France. Le dit Sieur de la Salle lui fit connoître, comme je l'ay sù depuis, qu'il étoit fort mal-satisfait, de ce que je l'avois prévenu dans la Découverte du Fleuve Meschafipi depuis sa source jusques au Golphe de Mexique dans le voyage, que j'y avois fait en l'an 1680. deux ans avant celui du dit Sieur de la Salle, qui l'entreprit avec le Pere Zénobe Mambre Recollet, que j'avois laissé aux Illinois, lors que je m'embarquai pour Meschafipi.

Le Pere Hyacinthe dissimula l'entretien, qu'il avoit eu avec le dit Sieur de la Salle, dans lequel il avoit fait paroître toute son animosité contre moi. Pendant que j'étois Gardien des Recollets de Renti en Artois, où j'ai fait bâtir presque tout le Couvent de fond en comble durant mes trois ans, il me
 pria

A V I S A U

pria de retourner en Canada seulement pour un an, disant, que Monsieur le Comte de Frontenac, qui en est le Vice-Roi, le souhaitoit.

Je lui répondis, que j'avois effuyé assez de fatigues, & de dangers pendant onze ans, que j'avois demeuré dans l'Amerique. Mais parce qu'il me pressoit fort instamment de faire ce voyage, je lui repliquai, que les Loix particulieres de nôtre Ordre ne nous obligeoient point d'aller aux Missions d'Ou-tre Mer contre nôtre sentiment, & qu'ainsi je le priois de me laisser dans ma liberté, puis que j'avois déjà passé tant d'années dans le nouveau Monde.

Depuis ce refus le Pere Hyacinthe m'a toujours été opposé en toutes choses. Il m'empêcha d'accompagner le R. Pere Alexandre Voile Proministre des Recollets d'Artois au Chapitre General tenu à Rome. Il me fit ensuite retourner à nôtre Couvent de Saint Omer, & du depuis il me fit donner une Obéissance par un ordre prétendu, & non écrit, de Monsieur de Louvois premier Ministre d'Etat, qu'on a fait même parler après sa mort, par lequel il m'étoit commandé de me rendre sur les terres du Roi d'Espagne mon Souverain, à quoi j'obéis ponctuellement.

Depuis que le dit Pere Hyacinthe le Fevre m'eût ainsi fait sortir de la Province des Recollets de S. Antoine en Artois, je pre-
sen-

L'ÉC T E U' R.

Je sentai un placet touchant mes griefs au Roi Louis 14. qui campoit alors à la Chapelle de Harlemont. Sa Majesté le fit mettre entre les mains du Grand Prevôt de la Cour. Mais parce que ce Prince, qui n'a jamais refusé sa justice ni sa protection aux personnes injustement opprimées, étoit alors extrêmement occupé à la conduite de son Armée, qui étoit fort nombreuse, à cause que Guillaume III. Roi d'Angleterre s'étoit avantageusement posté à Louvain, je ne sai, comment il arriva, que mon placet fut oublié entre les mains de celui, à qui je l'avois remis par ordre du Roi. Ainsi je n'ai point eu de satisfaction sur les justes plaintes, que je faisois contre ceux, qui m'avoient fait tort.

Du depuis j'ai été pour un temps Confesseur des Penitentes Recollectines de Gosselies. Pendant le séjour que j'ai fait dans leur Maison, qui a été de près de cinq ans, j'ai fait bâtir une très-belle Eglise, doublement voutée, un Parloir fort commode, & plusieurs autres édifices considérables. C'est ce que je puis prouver par l'acte de réconnoissance, que ces Religieuses m'en ont donné en bonne forme signé de leurs mains & scellé de leur Cachet conventuel, & par un autre Acte antérieur, que ces Religieuses en ont envoyé au Chapitre Provincial. Mais par je ne sai quelle fatalité le Pere Louis le Fevre Provincial des Recol-

A V I S A U

collechts de la Province de Paris, dont je suis Profés, Frère du dit Père Hyacinte le Fèvre, qui se donne la qualité de Commissaire Royal, comme je l'ai dit, n'étant pas content, de ce que son Frère m'avoit renvoyé sur les terres du Roi d'Espagne, entreprit de me faire sortir de l'emploi, que j'exerçois auprès de ces Religieuses de Gosselies, disant, que Gosselies, qui est du Brabant, étoit de la dépendance de la France, ce qui n'étoit pas véritable.

La persécution, qu'on me faisoit, s'accrut encore par l'intelligence secrète, qui étoit entre le dit R. P. Louis le Fèvre & quelques Récollechts de la Province de Flandres. Je me trouvois pour lors en ce pays-là en vertu d'une lettre de Cachet du Roi d'Espagne mon Souverain. Voyant donc qu'on m'accabloit de toutes parts, je me sentis obligé de déclarer devant toute la Communauté des Récollechts de nôtre Ville d'Ath, que je protestois contre le dessein, qu'on avoit, de m'incorporer dans la Province de Flandre, puis que je n'y pouvois point trouver d'azile: que l'on me sacrifioit à la passion du dit Père Louis le Fèvre, qui étoit l'ennemi juré de sujets du Roi d'Espagne, & que je ne savois, où me croire en sûreté, quelque service que j'eusse rendu dans tous les lieux où j'avois demeuré jusque là.

Dieu, qui a toujours eu soin de protéger les innocens opprimez, m'a suscité Monsieur de

L E C T E U R.

de Blathuayt premier Secretaire des Guerres de Guillaume III. Roi d'Angleterre. Il m'a obtenu du Roi son Maître une Sauvegarde par écrit en faveur du dit Couvent des Religieuses de Goffelies, où je demeuroid alors. Et je puis dire, que sans cela & sans la protection du généreux Comte d'Athlonne, ce Couvent eût été pillé bien des fois par les gens de guerre. Mais le dit Sieur de Blathuayt a bien voulu prendre soin de conserver ces pauvres Religieuses: & du depuis même il a joint ses sollicitations à celles de l'illustre Duc d'Ormond, & du brave Comte d'Athlonne en faveur du célèbre Monastere de Cambron. Si bien que la Maison en a été conservée avec tous les grains, qui lui appartenoient, quoi que tout cela se trouvât au milieu de la puissante & formidable armée des Alliez.

Par dessus tout cela mon dit Sieur de Blathuayt a eu encore la bonté d'écrire au nom du Roi son Maître, & par son ordre exprés, au R. Père Révére de Payez Commissaire Général de nôtre Ordre à Louvain pour le prier de me donner une Obeissance pour les Missions de l'Amerique, & le temps, qui seroit nécessaire pour demeurer dans telle des Provinces Unies, où je trouverois à propos de me rendre pour travailler aux memoires de ma Découverte. Mais le dit Père Commissaire Général ayant tardé à m'envoyer mes patentes, je pris la bénédiction
dans

A V I S A U

dans nôtre Ville d'Ath de Monseigneur l'Internonce à Bruxelles en présence de Monsieur l'Abbé de Scarlati, qui partoit pour la Diète de Pologne, & je me rendis à Louvain avec une Lettre du R. Père Bonaventure Poërius Généralissime de nôtre Ordre, qui m'avoit fait l'honneur de m'écrire de Rome en datte du 31. Mars 1696. & qui m'assûroit, que son Commissaire Général m'accorderoit assurément tout ce que je lui demanderois de sa part.

Le dit Commissaire prit copie de la Lettre de nôtre Généralissime, & cependant il écrivit à Monsieur le Baron de Malqueneck favori de son Altesse Electorale de Bavière, & à Monsieur Coxis Chef Président pour Sa Majesté Catholique le Roi d'Espagne mon Souverain, desquels j'avois obtenu la permission étant au dernier camp de Grandmont de me rendre auprès du dit Seigneur Roi d'Angleterre pour recevoir ses ordres. Il m'envoya donc à nôtre Couvent des Recollects d'Anvers pour y faire faire des habits seculiers de l'argent, qui me fut fourni pour cela par Monsieur Hul Envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique par ordre de mon dit Sieur de Blathuayt. Là je reçus tous les ordres, qui m'étoient nécessaires pour partir.

Etant muni de toutes mes patentes je me mis en chemin pour me rendre à Amsterdam avec un Capitaine de Navire Venitien.

Mais

L E C T E U R.

Mais par une facheuse rencontre six Cavaliers nous arrêterent entre Anvers & Mordijk, & se saisirent de tout ce que nous avions d'argent. Cependant par le moyen de quelques amis je me rendis à Loo, & à la Haye, où je fus très-bien reçu par le dit Sieur de Blat-huayt, qui me fit donner ma subsistence pour reparer une partie du vol, qui m'avoit été fait, après quoi j'eus l'honneur de faire la reverence au Roi avant son départ pour l'Angleterre.

Je me rendis en suite à Amsterdam, où je croyois, que je pourrois faire imprimer le Livre de ma Découverte: mais j'y trouvai des obstacles considerables. Cela m'obligea de m'abandonner desormais à la Providence Divine, voyant que toutes les mesures, que j'avois prises pour prévenir toutes sortes de difficultez, n'empêchoient pas, que je n'en trouvasse par tout.

Cette même Providence, dont les ressorts sont impénétrables, & qui nous conduit toujours au but, qu'elle nous a marqué, m'inspira le dessein de quitter Amsterdam pour me rendre à Utrecht sous l'aveu du genereux Comte d'Athlone, General de la Cavalerie des Etats. J'avois eu l'honneur de manger souvent à sa table dans les Pays-Bas. Il avoit même empêché à ma consideration, qu'on ne demolit la clôture des hautes murailles des Religieuses Recolletines de Gofselies. C'est par sa recommandation, que

* *

plu.

A V I S A U

plusieurs personnes considerables par leur naissance, & par leur dignité ont eu la bonté de m'accorder leur protection pour l'exécution de mon dessein.

Il est vrai pourtant, que l'honneur, qu'ils m'ont fait, n'a pas empêché que plusieurs personnes différentes, que la charité m'empêche de nommer, n'ayent repandu plusieurs calomnies contre moi. Et cela sans doute m'a causé du trouble dans mon travail. Cependant j'espere, que Dieu leur donnera d'autres pensées de moi, & que rentrans en eux-mêmes, ils reconnoîtront l'injustice de leur procédé à mon égard : qu'ainsi ils m'empêcheront d'en porter mes plaintes aux Puissances, qui m'ont employé à travailler pour le public, en lui faisant part de ce que j'ai découvert dans mes voyages.

Au reste j'en donne ici le premier Tome, qui sera bientôt suivi du Second, où j'aurai lieu de faire connoître à toute la terre les insultes, qui m'ont été faites par des gens, qui ne cherchoient qu'à me perdre. J'espere, cher Lecteur, que vous serez content de mon travail, & sur tout de toutes les choses curieuses, que vous y trouverez.

Que si les Puissances travaillent à établir de bonnes Colonies dans les vastes Pays, dont je donne ici la Découverte, elles auront l'avantage d'avoir fondé un commerce avantageux pour leurs sujets, & en même temps elles auront la gloire d'avoir travaillé

au

L E C T E U R.

au salut de ces pauvres Peuples, qui periront éternellement, s'ils ne sont amenez à la connoissance du vrai Dieu, mais qui par le secours, qu'on leur donnera à cet égard, pourront venir à la connoissance de la verité & du Salut en nôtre Seigneur Jésus Christ.

Le Libraire a enrichi cette nouvelle Impression de toutes les Carres, & de toutes les Tailles douces nécessaires pour donner une Idée nette de certaines choses, qui se comprennent mieux, quand on en a quelque représentation devant les yeux. Vous y verrez sur tout une description du grand Saut de Niagara, qui est la plus belle & tout ensemble la plus effroyable Cascade, qui soit dans tout l'Univers. Je vous proteste ici devant Dieu, que ma Rélation est fidèle & sincère, & que vous pouvez ajoûter foi à tout ce qui y est rapporté. Je voudrois avoir pu la rendre plus agréable, qu'elle n'est. J'ai fait pourtant tout ce qui m'a été possible pour la rendre aisée, intelligible, & déchargée de tout embarras, afin que chacun la pût lire avec quelque satisfaction. Adieu.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

<p>CHAP. I. <i>Motifs , qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage , dont il donne ici la Relation. pag. 8</i></p>	8
<p>II. <i>Moyens par lesquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoutumoit à souffrir les travaux de la Mission.</i></p>	16
<p>III. <i>Description des Canots , dont on se sert pour voyager dans l'Amerique pendant l'Eté.</i></p>	19
<p>IV. <i>Autres motifs qui exciterent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.</i></p>	23
<p>V. <i>Description du Fort de Catarockouy , nommé depuis le Fort de Frontenac.</i></p>	30
<p>VI. <i>Description des Lacs d'eau douce , les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.</i></p>	40
<p>VII. <i>Description du Saut , ou Chûte d'eau de Niagara , qui se voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié.</i></p>	44
<p>VIII. <i>Description du Lac Erié.</i></p>	49
<p>IX. <i>Description du Lac Huron.</i></p>	51
<p>X. <i>Description du Lac nommé par les Sauvages Illinouïack , & par nous Illinois.</i></p>	53
<p>XI. <i>Courte Description du Lac Superieur.</i></p>	54
<p>XII. <i>Quel est le Genie regnant du Canada.</i></p>	56
<p>XIII. <i>De-</i></p>	

TABLE DES CHAP.

XIII. Description du premier embarquement en Canot a Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Oüest de la Nouvelle France, ou Canada.	60
XIV. Description de second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac dans un Brigantin sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.	72
XV. Ambassade, que nous fumes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontoïans.	78
XVI. Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fimes construire près du Détroit du Lac Erié pendant l'hyver & le printemps de l'an 1679.	92
XVII. Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.	103
XVIII. Second embarquement au Fort de Frontenac.	110
XIX. Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.	117
XX. Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fimes du Détroit, qui est entre le Lac Erié & le Lac Huron.	125
XXI. Rélation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak.	129
XXII. Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.	140
XXIII. Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.	147
XXIV. Description du Calumet.	149
* * 3	XXV. Ces-

TABLE DES CHAP.

- XXV. Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois. 154
- XXVI. Accommodement fait entre les Sauvages Outtougamis & nous. 162
- XXVII. Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Riviere des Miamis. 171
- XXVIII. Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois. 176
- XXIX. Description de nôtre embarquement à la source de la Riviere des Illinois. 182
- XXX. Description de la Chasse, que les peuples de ces pays-la font des taureaux, & des vaches sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves. 186
- XXXI. Description de nôtre arrivée chès les Illinois, Peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique. 196
- XXXII. Récit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort. 207
- XXXIII. Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit esperer de leur conversion. 217
- XXXIV. Construction d'un Fort, que nous fimes bâtir sur la Riviere des Illinois nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, ensemble la Fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer. 223
- XXXV. Récit de ce qui se passa avant le
- de

TABLE DES CHAP.

départ de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte; avec le Retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les Instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschafipi. 230

XXXVI. *Départ de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.* 241

XXXVII. *Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louisiane touchant le bas du grand Fleuve Meschafipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait* 249

XXXVIII. *Continuation du Voyage de l'Auteur sur le Fleuve Meschafipi.* 261

XXXIX. *Raisons, qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meschafipi sans aller plus loin vers la Mer.* 272

XL. *Départ de Koroa sur le Fleuve Meschafipi.* 283

XLI. *Description de la beauté du Fleuve Meschafipi, des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante, & des Mines de cuivre de plomb & de charbon de terre qu'on y trouva.* 295

XLII. *Description des divers langages de ces peuples & de leur soumission à leurs Chefs: Des manieres différentes de ces peuples de Meschafipi d'avec les Sauvages du Canada, & du peu de fruit,*

TABLE DES CHAP.

fruit, qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux. 304

XLIII. Description de la pêche, que nous faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres, & du Climat en allant vers le Nord. 311

XLIV. Description succincte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meschafipi, du Lac des pleurs, du Saut St. Antoine de Padoue. De la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage. 314

XLV. l'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie, les menerent enfin au haut du Fleuve Meschafipi. 323

XLVI. Résolution, que les Barbares priret d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du Fleuve Meschafipi. 329

XLVII. Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chès eux. Ils attenterent souvent à nôtre vie. 332

XLVIII. Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la Guerre, & la Ceremonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midi. 337

XLIX. Ruses & artifices d'Aquipagnetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évé-

TABLE DES CHAP.

- semens de nôtre voyage.* 341
- L. *Des Vieillards pleurent sur nous pendant la Nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin. Maniere, dont ces Sauvages allument du feu par frixion.* 345
- LI. *Ceremonies des Barbares, lors qu'ils partagerent les prisonniers, & continuation du Voyage par terre.* 349
- LII. *Contestation des Sauvages sur le partage de nos Marchandises, & de nôtre équipage avec mes Ornaments Sacerdotaux & ma Cassette.* 352
- LIII. *La Troupe approche du Village. Conseil des Sauvages pour savoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception, que nous firent ces peuples, & de l'usage, qu'ils firent de ma Chasuble.* 355
- LIV. *Reception faite à l'Auteur par les Parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer pour le guerir de ses fatigues. Usage, qu'ils font de sa Chapelle, & de ses Ornaments.* 359
- LV. *Faim, que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa Boussole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compose un petit Dictionnaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & sur le Celibat.* 365
- LVI. *Le plus considerable Chef des Issati, & des Nadouëssans fait de grands reproches à ceux, qui nous avoient pris. l'auteur baptise la fille de Mamenisi.* 373
- LVII. *Ambassade envoyée aux Issati par*
des

TABLE DES CHAP.

des Sauvages qui habitent à l'Oüest de ces peuples, ce qui fait voir qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane. 378

LVIII. Les Issati s'assemblient pour la Chasse des taureaux sauvages. Refus que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour descendre la Riviere de St. François. 384

LIX. Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine de Padouc. Ils se trouvent en nécessité de vivres. L'Auteur va avec le Picard à la Riviere d'Oüisconsin. Aventures de leur voyage. 390

LX. Chasse des Tortuës, le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande nécessité avec son Compagnon de voyage. 398

LXI. Nous cherchions la Riviere d'Oüisconsin; Aquipaguerin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistions que par un pur Miracle de la Providence de Dieu. 404

LXII. Grande nécessité où l'Auteur se trouve avec son Compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse. 407

LXIII. Les Femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage. 412

LXIV. Arrivée du Sieur du Luth dans notre
tre

TABLE DES CHAP.

tre Camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & lui aux Issati & Nadouessans. Je jette ma couverture sur un mort; ce qui plut aux Sauvages. 417

LXV. L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le Sieur du Luth & moi sur le Sacrifice d'un de ces Barbares. 423

LXVI. Le Sieur du Luth est épouvanté d'une Armée de Sauvages, qui nous surprit, avant que nous fussions dans la Riviere d'Ouisconsin. 430

LXVII. Voyage de l'Auteur avec ses compagnons depuis l'embouchure de la Riviere d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des Puans. 435

LXVIII. L'Auteur avec ses compagnons séjourne quelque tems parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Missilimakinak. 439

LXIX. Depart de l'Auteur de Missilimakinak. Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grand Ours. Particularité de la Chair de cet animal. 448

LXX. Rencontre, que l'Auteur fait sur le Lac Erié d'un Capitaine Outtaouats, nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs aventures de sa Famille & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara. 451

LXXI. L'Auteur part du Fort, qui est à l'em-

TABLE DES CHAP.

L'embouchure de la Riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Outtaouais.

467

LXXII. L'Auteur quitte les Iroquois Tsonnontoïans, & arrive au Fort de Frontenac.

473

LXXIII. L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux Rapide, qu'en appelle le long Saut. Il est agreablement receu a Montréal par Monsieur le Comte de Frontenac.

477

LXXIV. Grande deroute des Illinois, qui furent attaquez & surpris par les Iroquois.

488

LXXV. Les Sauvages Kikapoux assassinent le Pere Gabriel de la Ribourde, Missionnaire Recollect.

498

LXXVI. Retour de l'Auteur de cette grande Decouverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges près de cette ville.

509

NOU-





Carte
des Septentrionaux
Pays
entre le
NOUVEAU MEXIQUE
et la
Mer du Sud ou
PACIFIQUE
Dediee a
GULLIAUME III^e
Roi de la Grande-Bretagne
Par le R. P.
LOUIS HENNEPIN
Mission. Secol. et Vet. Apost.
Chez B. P. L. Vander AA
a Leiden 1704

Isles Communes de France

25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	100	105	110	115	120	125	130	135	140	145	150	155	160	165	170	175	180	185	190	195	200	205	210	215	220	225	230	235	240	245	250	255	260	265	270	275	280	285	290	295	300	305	310	315	320	325	330	335	340	345	350	355	360	365	370	375	380	385	390	395	400	405	410	415	420	425	430	435	440	445	450	455	460	465	470	475	480	485	490	495	500
----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

Isles Communes d'Allemagne

25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	100	105	110	115	120	125	130	135	140	145	150	155	160	165	170	175	180	185	190	195	200	205	210	215	220	225	230	235	240	245	250	255	260	265	270	275	280	285	290	295	300	305	310	315	320	325	330	335	340	345	350	355	360	365	370	375	380	385	390	395	400	405	410	415	420	425	430	435	440	445	450	455	460	465	470	475	480	485	490	495	500
----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

Isles d'une Cure de Chemin

25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	100	105	110	115	120	125	130	135	140	145	150	155	160	165	170	175	180	185	190	195	200	205	210	215	220	225	230	235	240	245	250	255	260	265	270	275	280	285	290	295	300	305	310	315	320	325	330	335	340	345	350	355	360	365	370	375	380	385	390	395	400	405	410	415	420	425	430	435	440	445	450	455	460	465	470	475	480	485	490	495	500
----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

Isles d'Espagne

25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	100	105	110	115	120	125	130	135	140	145	150	155	160	165	170	175	180	185	190	195	200	205	210	215	220	225	230	235	240	245	250	255	260	265	270	275	280	285	290	295	300	305	310	315	320	325	330	335	340	345	350	355	360	365	370	375	380	385	390	395	400	405	410	415	420	425	430	435	440	445	450	455	460	465	470	475	480	485	490	495	500
----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

Isles d'Angleterre

25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	100	105	110	115	120	125	130	135	140	145	150	155	160	165	170	175	180	185	190	195	200	205	210	215	220	225	230	235	240	245	250	255	260	265	270	275	280	285	290	295	300	305	310	315	320	325	330	335	340	345	350	355	360	365	370	375	380	385	390	395	400	405	410	415	420	425	430	435	440	445	450	455	460	465	470	475	480	485	490	495	500
----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

Isles de France

25	30	35	40	45	50	55	60	65	70	75	80	85	90	95	100	105	110	115	120	125	130	135	140	145	150	155	160	165	170	175	180	185	190	195	200	205	210	215	220	225	230	235	240	245	250	255	260	265	270	275	280	285	290	295	300	305	310	315	320	325	330	335	340	345	350	355	360	365	370	375	380	385	390	395	400	405	410	415	420	425	430	435	440	445	450	455	460	465	470	475	480	485	490	495	500
----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----

NOUVEAU VOYAGE
D'UN PAYS
NOUVELLEMENT
DÉCOUVERT,
Plus grand que
L'EUROPE,
Situé dans
L'AMÉRIQUE
Entre le
Nouveau Mexique & la Mer
glaciale
AVANT PROPOS.



LES Hommes ne se lassent
jamais de contempler les
objets, qu'ils ont devant
les yeux, parce qu'ils y
découvrent toujours mille
beautez ravissantes, capa-
bles de les satisfaire & de les instruire. Es
sont même souvent surpris & comme en-
chantés.

Bibliothèque
de la Ville
de la Rochelle

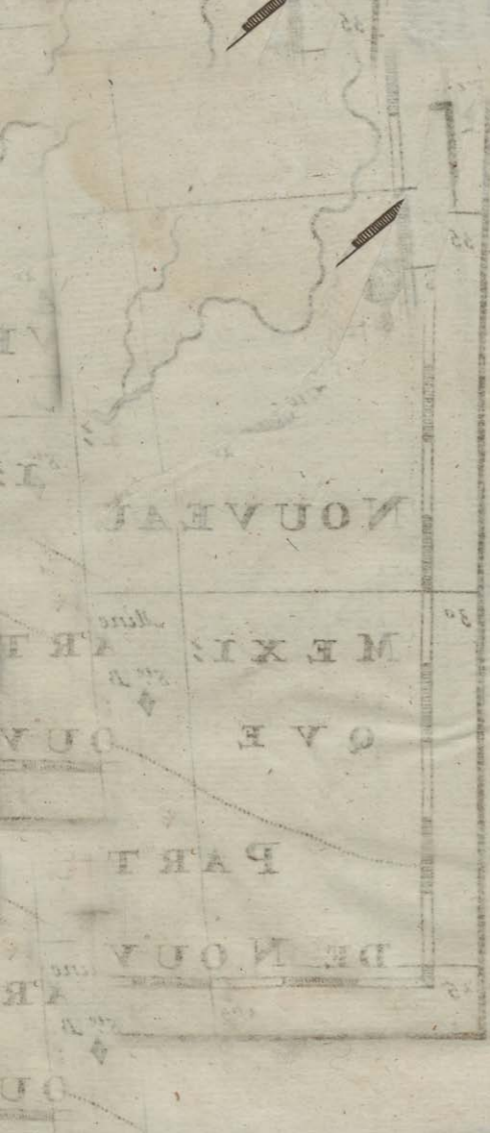
chantez des merveilles, qu'ils y rencontrent, & c'est par là qu'ils sont fortement engagez à les considérer avec toute l'exactitude possible, dans le dessein de contenter leur curiosité naturelle, & de nourrir leur esprit.

Il en est à peu près de même des Voyageurs. Ils ne sont jamais las de faire des Découvertes; ils cherchent toujours des Pays inconnus, & des Nations étrangères, dont les Histoires ne parlent point, parce qu'ils se proposent d'enrichir le Public de plusieurs beautés nouvelles, dont on n'avoit point eu d'idées jusques là. Il est vrai, que leurs entreprises les exposent à de grandes peines, & à des perils presque infinis: mais ils s'en consolent, & souffrent tout avec plaisir, sans s'en rebouter, parce qu'ils espèrent de contribuer par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en contentant leurs propres désirs. Et c'est par là qu'ils sont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles Terres, & des Peuples in-



Lieues Communes de France
 25 50 75 100 125 150
Lieues d'Allemagne
 45 30 45 60 75 90
Lieues d'une Heure de Chemin
 20 40 60 80 100 120

CARTE
 d'un tres grand PAIS
 nouvellement decouvert
 dans
 L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE
 entre le
 NOUVEAU MEXIQUE et la
 Mer Glaciale
 avec le Cours du Grand Fleuve
 des Mississipi
 Dediee a
GUILAUME III^e
 Roy de la Grand Bretagne
 Par le R. P.
LOUIS DE HENNEPIN
 Mission: Recoll. et Nov. Ap. Ost.
 Chez **PIERRE VAN AA**
 A. Leiden 1704



connus, dont on n'avoit jamais ouï parler.

Ceux, qui n'ont pour but dans leurs voyages, que d'étendre le Royaume de Jesus-Christ, ne se proposent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette vûë ils exposent courageusement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils essuyent les plus grandes fatigues, & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille précipices affreux pour l'exécution de leurs desseins. Ils franchissent néanmoins toutes ces effroyables difficultez, afin de contribuer par ce moyen à la gloire de celui, qui les a créés, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces pénibles voyages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroyable dans les combats, & dans les voyages les plus dangereux. Ils ne se rebutent point des hazards, auxquels ils s'exposent par mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend

4 AVANT PROPOS.

capables d'entreprendre tout. Aussi les voit-on souvent réussir dans leurs desseins, & venir à bout des entreprises les plus difficiles. Il faut avouer cependant, que s'ils envisageoient mûrement & de sang froid les perils, qu'ils ont à essuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y résoudre, & ne formeroient pas leurs desseins avec tant de hardiesse & d'intrepidité. Mais ils ne considèrent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une vûë légère. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occasion les engage insensiblement, & les mene plus loin, qu'ils n'avoient crû d'abord. Ce qui fait, que bien souvent les grandes Découvertes, qui se font dans les voyages, sont plutôt l'ouvrage du hazard que d'un dessein bien formé.

Il m'est arrivé quelque chose de semblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curiosité naturelle m'a porté à visiter successivement plusieurs parties de l'Europe.

rope. Mais n'étant pas satisfait à cet égard, j'ai porté mes vûës plus loin, & j'ai souhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus inconnûes. C'est ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaste Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avoüe que je n'avois pas prévu les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voyage, ni les dangers, auxquels j'ai été exposé en le faisant. Peut-être que j'en eusse été effrayé en les considérant, & que cela m'eût rebuté d'un dessein si laborieux, & environné d'un si grand nombre d'affreuses difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je suis ainsi venu à bout d'une entreprise capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai satisfait mes désirs tant à l'égard de l'envie que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnûes, qu'à l'égard du dessein que j'ai de m'employer au salut des Ames, & à la gloire de Dieu.

C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de

connoissance jusques à présent. J'en donne ici la description assez ample, & à mon avis assez bien circonstanciée. Je la distingue par petis chapitres pour la commodité du Lecteur. J'espère que le Public me saura quelque gré de mon travail, parce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reste me récompensera abondamment de toutes les peines, que j'ai souffertes, & des grands dangers, que j'ai courus dans mon voyage.

Cette description de ma Découverte passera peut-être pour fausse & pour incroyable dans l'esprit de ceux, ou qui n'ont jamais voyagé, ou qui n'ont jamais lu les Histoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Révelations des Pays inconnus, qu'ils ont visités. Mais je ne m'arrêterai pas à ce que des gens de cette trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu assez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquérir de la reputation dans le Monde. Ils se sont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien fait,

fait , qui les distingue avantageusement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas , & de demeurer dans un sage silence , que de blâmer ce qu'ils ne connoissent point.

On accuse ordinairement les Voyageurs de debiter quantité de mensonges & d'impostures. Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime se mettent au dessus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toujours pour eux l'estime & l'approbation des gens d'honneur , qui ayant de grandes lumieres & de la pénétration , sont capables de juger sainement des travaux , & du mérite de ceux , qui ont ainsi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu , & pour le bien public. Cela récompensera heureusement les Voyageurs courageux , qui se sont ainsi volontairement exposez à toutes sortes de fatigues & de dangers pour se rendre utiles au genre humain.



CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Relation.

JE me suis toujours senti un grand penchant à fuir le monde, & à vivre dans les règles d'une vertu pure & sévère. Ce fut dans cette vûë, que j'entrai dans l'Ordre de saint François, afin de passer mes jours dans une vie austere. J'en pris donc l'habit avec plusieurs de mes Compagnons d'étude, à qui j'inspirai le même dessein. Je sentois une joye extrême, quand je lisois l'histoire des travaux, & des voyages des Religieux de mon Ordre, lesquels ont été les premiers, qui ont

en-

entrepris des Missions. Je me représentois souvent, qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'instruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Religieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zele & de succès à ce grand ouvrage, je sentois naître en mon cœur le désir de marcher sur leurs traces, & de me consacrer ainsi à la gloire de Dieu, & au salut des Ames.

J'observai en lisant l'histoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre général, qui fut assemblé en l'an 1621. depuis que le Père Martin de Valence, l'un de nos premiers Réformateurs, fût passé dans l'Amérique, on conta, qu'il y avoit cinq cens Convens de Récollets établis dans ce nouveau Monde, & distribuez en vint-deux Provinces. A mesure que j'avançois en âge, cette inclination pour les voyages d'Outre-Mer se fortifioit dans mon cœur. Il est vrai, qu'une de mes Sœurs

mariée à Gand , laquelle j'aime avec une extrême tendresse , me détournoit de ce dessein , autant qu'elle pouvoit , lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville , où je m'étois transporté pour y apprendre la langue Flamande. Mais j'étois sollicité d'ailleurs par plusieurs de mes Amis d'Amsterdam d'aller aux Indes Orientales , & mon panchant naturel pour les voyages , joint à leurs prieres , m'ébranloit fortement , & me déterminoit presque à me mettre en mer pour contenter mon désir.

Ainsi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier dessein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie , & je visitai par l'ordre de mon Général les plus grandes Eglises , & les Convens les plus considérables de nôtre Ordre en ce Pays-là , & en Allemagne. En quoi je commençai à satisfaire ma curiosité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-Bas , le R. P. Guillaume Herinx Récollet , mort depuis peu Evêque d'Ipres ,

d'Ipres, s'opposa au dessein, que j'avois de continuer mes voyages. Il m'arrêta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an. Après quoi je me rendis du consentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoyé à Calais pour y faire la quête, pendant qu'on y travailloit à sailler les harengs.

Etant là ma plus forte passion étoit d'entendre les Rélations, que les Capitaines de Vaisseaux faisoient de leurs longs voyages. Je retournai en suite à nôtre Convent du Biez par Dunkerken. Mais je me cachois souvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du tabac me causoit de grands maux d'estomach en m'attachant ainsi à les écouter. Cependant j'étois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontotent des rencontres, qu'ils avoient eues sur mer, des hazards, qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voyages

dans les Pays éloignez. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation , qui m'éroit si agréable , parce que j'y apprenois toujors quelque chose de nouveau touchant les meurs & les manieres de vivre des Nations étrangères, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter davantage j'allai en Mission dans la plûpart des villes de Hollande, & je m'arrêtai enfin à Mastricht, où je demurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille bleffez. Etant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du Pourpre & de la Dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un très-habile Medecin Hollandois.

L'an-

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au salut des Ames. Je me trouvais donc au Combat sanglant de Senneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à soulager & à consoler les pauvres blesez. Et enfin après avoir essuyé de grandes fatigues, & après avoir couru des dangers extrêmes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'exposois beaucoup pour le salut du prochain, pendant que les gens de guerre ne respiroient que le carnage & le sang, je me vis en état de satisfaire mes premieres inclinations.

Je reçûs donc ordre de mes Supérieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Missionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions de Curé pendant deux mois à deux lieuës de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Pasteur du lieu, qui étoit absent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Provi-

dence , & j'entrepris ce grand trajet de mer de douze ou tréze cens lieuës, le plus grand peut-être & le plus long, qui se fasse dans l'Océan.

Je m'embarquai donc avec Messire François de Laval, créé pour lors Evêque de Petrée *in partibus infidelium*, & du depuis fait Evêque de Quebec, capitale du Canada. Alors mon désir de voyager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans , & je fus envoyé en Mission , pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon , à présent Archevêque de Cambrai , y demeurait.

Je ne rapporterai pas ici les diverses aventures de nôtre navigation , ni les combats , que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs , de Tunis , & d'Alger , qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre , & dont nous sortîmes à nôtre avantage. Je crains de grossir par trop ma Relation. Je ne parlerai point non plus de nôtre approche du Cap Breton , où nous vîmes avec un plaisir incroyable la bataille ,
qui

qui s'y fait ordinairement entre ces poissons, qu'on appelle Espadons, & les Baleines, qui sont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morues, que nous prîmes à quarante brasses d'eau sur le grand banc de Terre neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de vaisseaux de Nations différentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pêche de ces poissons, qui y est toujours fort abondante. Cette vûë donna beaucoup de plaisir à nôtre équipage, qui étoit d'environ cent hommes, aux trois quarts desquels j'administrais les Sacremens, parce qu'ils étoient Catholiques. Je faisois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions ensuite l'Itineraire des Clercs en Musique, traduit en vers François, après que nous avions fait nos prières du soir.

C'est ainsi que nous passions doucement nôtre temps dans le vaisseau, en attendant que nous pussions arriver
en

16 NOUVEAU VOYAGE
en Canada à Quebec, qui en est la
ville Capitale, où nous nous rendîmes
à la fin.

CHAPITRE II.

*Moyens, par lesquels l'Auteur de
ce pénible voyage s'accoutuma
à souffrir les travaux de la Mis-
sion.*

LE Seigneur François de Laval E-
vêque de Petrée ayant pris posses-
sion de l'Evêché de Quebec par la
création, qui en avoit été faite par le
Pape Clement X. & cela contre le sen-
timent de quelques personnes de qua-
lité, qui se virent frustrés par là de
leurs prétentions, ce Prélat confide-
rant, que pendant le voyage j'avois fait
paroître beaucoup de zèle dans mes Pré-
dications, & dans mon assiduité à fai-
re le service divin, que d'ailleurs j'avois
empêché, que plusieurs femmes & fil-
les,

les, que l'on faisoit passer avec nous, ne prissent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage, dont j'eus souvent à esluier la mauvaise humeur pour cela. Ces raisons & plusieurs autres m'attirèrent les éloges & la bienveillance de cet illustre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloître des Religieuses de St. Augustin de l'Hôpital du dit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne se satisfaisoit point de tout cela. J'allois donc souvent à 20. & 30. lieues de nôtre habitation pour visiter le Pays. Je portois sur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, sans quoi je serois souvent tombé dans des précipices affreux, où je me serois perdu. Quelquefois afin de me soulager je faisois tirer mon petit équipage par un gros chien, que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plutôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de
Levi,

Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens, que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la Sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gélée me perçoit souvent jusques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit, de peur de mourir de froid, & je n'avois que très-mo-diquement, ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empêcher de perir de faim pendant le voyage.

Durant l'Eté je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est-à-dire, que je fus réduit à voyager sur les Lacs, & sur les Rivières dans ces petis bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége se faisoit aisément dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau : mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit
en

en danger de tourner , & je me serois fans doute perdu dans les eaux , si je n'eusse pris garde à moi de fort près.

Au reste j'étois alors obligé de voyager de cette manière , parce qu'il n'y a point de chemins praticables dans ce Pays-là. Il étoit donc impossible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du temps pour couper , & pour brûler ce grand nombre d'arbres , qui croissent de tous côtez , & pour y faire de grands chemins. Il falloit donc y aller par eau , & se servir pour cela de ces petis bateaux ronds , dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Description des Canots , dont on se sert pour voyager dans l'Amérique pendant l'Eté.

CES Canots sont ronds par dessous , comme je viens de le dire , & poin-

& pointus par les deux bouts. Ils sont assez semblables aux Gondoles de Venise. On ne sauroit voyager dans l'Amérique sans Canots. On y trouve par tout de grandes & vastes forêts. Les vents impetueux en arrachent souvent les arbres. Le temps en renverse un grand nombre, qui tombans de vieillesse s'entassent les uns sur les autres. Tout cela embarrasse les terres, & rend les chemins absolument impraticables.

Les Sauvages construisent fort ingénieusement ces Canots. Ils les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlèvent adroitement cette écorce de dessus cette espece d'arbres, qui sont d'une grosseur plus considérable, que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui sont vers les terres du Nord.

Pour soutenir l'écorce de ces Canots ils posent au dedans des varanques, ou pieces de bois blanc, ou de
Ce-

Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des Maitres ou bâtons aplanis, qui font le circuit du Canot. Ensuite avec des bâtons de travers gros d'un pouce, ou d'un pouce & demi, qui sont fort polis, ils les attachent ensemble des deux côtez à l'écorce par le moyen de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu près comme des oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de gouvernail comme les grosses Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames légères. On les tourne d'une fort grande vitesse pour les faire aller, où on veut. Quand on y est habitué, on fait avancer ces Canots d'une manière admirable, lorsqu'il fait calme. Mais quand on a le vent favorable, ces petis bâtimens font une diligence surprenante. Les Sauvages se servent en ce cas-là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour
les

les Européens, stitez de longue main à ces manœuvres, ils se servent d'environ quatre aunes de toile, qu'ils élevent sur un petit mât, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quarré fort leger, arrêté entre les varangues, & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petis bâtimens, quand on y est façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente-cinq lieuës en descendant les Rivieres, & quelquefois davantage sur les Lacs, quand le vent est favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres pésant, quelques-uns douze cens, & les plus grands jusques à quinze cens livres. Les plus petis portent jusques à trois ou quatre cens pésant avec deux hommes ou femmes, qui les poussent. Les plus grands Canots sont conduis par trois ou quatre hommes, & quelquefois il y a sept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voyages sont pressiez.

CHAPITRE IV.

Autres motifs, qui excitèrent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'AVOIS un fort grand désir, suivant en cela l'exemple de plusieurs Religieux de mon Ordre, d'étendre les bornes du Christianisme, & de convertir à la foi de l'Évangile les peuples barbares de l'Amérique. Je considérois donc l'emploi de Missionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainsi dès que je vis jour à m'engager dans la Mission, je l'entrepris, quoi que cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieues du Canada. Je disposai plusieurs personnes à faire le voyage avec moi.

Dans la suite je n'ai rien négligé pour l'exécution de mon dessein. Je fus envoyé comme pour m'éprouver à une Mission de plus de six vingts lieues
au

au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin sur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous décrivons ci-après. Etant là j'attirai à moi plusieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres, & pour défricher des bois, afin de bâtir nôtre Demeure. J'y fis dresser une Croix d'une hauteur, & d'une grosseur extraordinaire. Je fis construire une Chapelle près du Lac, & je m'établis li avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Père Luc Buisset, que j'avois attiré avec moi, & qui est mort du depuis dans nôtre Convent de St. François sur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la suite, parce que nous avons vécu longtems ensemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à nôtre établissement à Catarockouïy.

C'est là le lieu, où nous avons souvent pensé à cette Nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la description. J'étois excité à cela par la
Le-

Lecture de plusieurs voyages. Je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres, que nous tirions de plusieurs Sauvages. Je voyois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pourroit faire des établissemens considérables du côté du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moyen d'une grande Riviere, nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voyages differens, tantôt avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à nôtre Fort de Catarockoüy, tantôt avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoyois, qu'on rendroit nos Découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leur cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats du dit Fort, faisant environ soixante & dix lieües de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à

cause des neiges, qui sont abondantes en ce pays-là pendant l'hiver.

J'avois déjà quelque petite connoissance de la langue Iroquoise. Ces Barbares furent surpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabanner dans ces vastes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions jusques à quatre pieds de neige pour faire du feu sur le soir, après avoir marché pendant dix ou douze lieues tous les jours. Nous avions des fouliers à la mode des Sauvages, lesquels étoient bien-tôt pénétrés de cette neige, qui se fondoit en touchant nos pieds, échauffés du mouvement, que nous faisons en marchant. Nous nous fervions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligés d'entretenir avec un extrême soin à cause du grand froid. Nous passions ainsi toutes les nuits en attendant le retour du soleil, pour continuer notre chemin. Au reste nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde réduit

réduit en farine, que nous détrempons avec de l'eau pour l'avaler plus facilement.

Nous passâmes ainsi chès les Iroquois Honnehouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçurent très-bien. Cette nation est la plus belliqueuse de tous les Iroquois. Quand ils nous virent, ils mirent les quatre doigts sur la bouche pour marquer l'étonnement, où ils étoient du penible voyage, que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardans ensuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, *Hotchitagon*, c'est-à-dire, *pièds nuds*, & prononcèrent ce mot, qu'ils faisoient sortir du creux de l'estomach, *Gannoron*, pour me dire, qu'il falloit, que nôtre voyage fût de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps si fâcheux.

Ces Sauvages nous présentèrent de l'Elan, & du Chevreuil, préparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous prîmes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partîmes donc avec

nos couvertes sur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la *Sagamitée*, c'est-à-dire, de la bouïllie de blé d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & absolument impraticables aux Européens. Nous étions souvent obligez de passer sur des arbres de larges marais, & de grands ruisseaux. Enfin nous arrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'est l'un des cinq Cantons des Iroquois, situé à une bonne journée du voisinage de la Nouvelle Hollande, nommée à présent la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'affaisonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenouilles, que les Sauvages ramassent dans les prés, lors que les neiges sont fonduës vers les Fêtes de Pâques.

Nous demeurâmes quelque temps parmi cette dernière Nation, & nous logeâmes chez un Père Jesuite, Lionnois de naissance, pour y transcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'étant

s'étant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval, qui venoient en Ambassade vers les Iroquois pour la traite des Castors. Ils s'étoient rendus là par ordre du Major Andris. C'est celui, qui a soumis Baston, & la Nouvelle Jorck au Roi d'Angleterre, & qui est présentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Messieurs descendirent de leurs chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la Nouvelle Orange, afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignèrent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient lû plusieurs Histoires des Découvertes, que nos Religieux de St. François avoient faites dans l'Amerique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais vû avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me témoignèrent ensuite, qu'ils auroient été fort aises de me voir demeurer parmi eux pour la consolation Spirituelle de plusieurs Catholiques de nos Pays-Bas, qui étoient dans leurs habitations. Je

l'aurois fait très-volontiers, puis qu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien reçû, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des pelleteries avec les Sauvages, que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois, & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoïy avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie, que j'avois de découvrir des Nations plus éloignées.

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockoïy, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieuës de Quebec, Capitale du Canada, en
re-

remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il est bâti près de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoise, *Beau Lac*. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes palissades, & de quatre bastions par les ordres du Comte de Fontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit nécessaire de le bâtir pour s'opposer aux courses des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la Nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui ont formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fournissent des marchandises aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois est une Nation insolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vastes Pays. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laissent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par

le besoin, qu'ils ont de leurs marchandises, & des armes, qu'ils achètent, & dont ils se sont servis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoisins, qu'ils ont fait perir. Ils les ont employées en effet à porter le fer & le feu à cinq & six cens lieuës de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations, qu'ils haïssent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de palissades & de gazons, a été construit pendant ma Mission de trois cens & soixante toises de circuit. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux sur le bord de ce Lac Ontario, ou Fontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans sa perfection dans l'espace de deux ans par les soins du Sieur Cavalier de la Salle, qui étoit un homme habile, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit plusieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Père Luc Buisset, dont j'ai parlé, & moi, prissions plus de confiance

ce en lui, parce qu'il avoit remarqué dans nos conversations ordinaires, que les Flamands, & plusieurs autres peuples, se défient aisément des Normands. Je sai, qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs; mais enfin il est certain, que les autres Nations sont plus franches & moins rusées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac est donc situé au Nord de ce Lac, près de sa décharge. Il est placé dans une presqu'Isle, dont on a fait fossoyer l'Isthme. Les autres côtez sont entourez en partie du bord du dit Lac Ontario, ou Frontenac, & en partie d'un très-beau port naturel, où toutes sortes de bâtimens peuvent mouïller en sûreté.

La situation de ce Fort est si avantageuse, qu'il est aisé par son moyen de couper la sortie & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chès eux en vingt-quatre heures, lors qu'ils sont en course. Cela se peut faire aisément par le moyen des barques.

J'y en laissai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut se rendre avec ces barques en très-peu de temps à la côte meridionale de ce Lac, pour y ravager en cas de besoin les Tsonnontouians, qui sont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y semer du blé d'Inde, qu'ils y recueillent ordinairement pour deux ans. Ensuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creusent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre, qui borde ce Fort, est extrêmement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ai été en Mission. Le blé d'Inde, le blé d'Europe, les legumes, les herbes potageres, les citrouilles & les melons d'eau y ont très-bien réussi. Il est vrai, que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtez par les sauterelles. C'est ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cause de
la

la grande humidité du Pays. Les premiers habitans, que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a aussi transporté des bêtes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déjà environ soixante de mon temps. Les arbres y sont très-beaux, propres à y bâtir des maisons & des barques. L'hiver y est près de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie considérable. J'y laissai avant mon grand voyage quinze ou seize familles avec le Père Luc Buisset Récollet, avec lequel j'administrais les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit gelé, je me rendis sur les glaces avec des grapins attachez à mes souliers à un village des Iroquois, nommé Ganneouffe vers Kcuté à neuf lieues du Fort, avec le Sieur de la Salle, dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous présentèrent de la chair d'Elan, & de porc-épic à manger. Après les avoir haranguez nous attirâmes à nôtre Fort un assez

grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabannes, que ces gens habiterent entre nôtre Maison de Mission, & le dit Fort. Ces Barbares y défricherent des terres pour y semer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coûtume à manger, comme nous, de la soupe avec des legumes & des herbes.

Le Père Luc & moi remarquâmes, que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, & nos autres prières ordinaires, traduites en langue Iroquoise. Nous les faisons apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages. A force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez

Chrê-

Chrétiens, conversans ainsi avec ces petits Iroquois, ils s'entr'apprennent leurs langues maternelles. Cela seroit à entretenir une bonne correspondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeureroient assidûment avec nous hors le temps de leur chasse.

Mais ce qui nous étoit sensible, c'est, que ces peuples allant à cette chasse pendant cinq ou six mois dans la profondeur des vastes forêts, & souvent à plus de deux cens lieuës de leur demeure ordinaire, ils y menent toutes leurs familles avec eux. Et là ils vivent ensemble de la chair de tous les animaux sauvages, qu'ils y tuent avec les armes, qu'ils ont troquées avec les Européens contre des pelleteries. Un Missionnaire ne peut pas suivre ces peuples dans des lieux si écartez. Ainsi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chasse, tout ce que nous avions tâché de leur apprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de six mois d'hiver vers Quebec, les trois

Rivieres, & l'Isle de Montréal, voyant que des Religieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Cata-rockouïy, ou de Frontenac, où l'hyver est de trois mois plus court que chès eux, plusieurs d'entr'eux prirent la resolution d'y transporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils se représentoient, que nous leurs administrions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, sans qu'il leur en coutât rien, parce qu'en effet nous les instruisions ordinairement sans en tirer aucun salaire.

Il y a eu des gens, qui ont toujours voulu se rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établissemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moyens possibles. Ils ont donc tâché de s'attribuer la gloire de tous les bons succès. Ils ont poussé leurs créatures par tout, & ont tâché de détruire nos desseins dans ce Fort. Ils ont même enfin fait sortir nos Récollets par le moyen du Marquis de Denonville, qui s'est laissé surprendre aux artifices de ces gens-

gens-là. Ce Seigneur étoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leurs intérêts.

J'espère, que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Religieux, parce que leurs desseins ont toujours été purs & innocens, & qu'on n'a pû les faire sortir de ce Fort sans injustice. Dieu ne laisse rien impuni. Il vengera quelque jour le tort, qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui sont toujours en guerre avec les François de Canada, se sont saisis de ce Fort de Catarockoüy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs pipes quelques doigts de ceux, qui ont fait sortir nos pauvres Récollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux, qui en ont été les auteurs.

CHA-

CHAPITRE VI.

*Description des Lacs d'eau douce ,
les plus grands & les plus beaux
de tout l'Univers.*

J'ENTREPRENS ici la Description des choses les plus remarquables de cette grande Découverte , afin que le Lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de notre voyage par le moyen de la Carte , que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé le Lac de Frontenac , à cause de l'illustre Comte de Frontenac , Gouverneur Général du Canada. Tout le monde fait , quel est le mérite & la vertu de ce Seigneur. On fait aussi , quelle est l'antiquité de sa Maison , & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres , qui ont été employez dans les plus grandes Charges de la Robbe & de l'Épée. On a toujours vû sa Famille inviolablement attachée aux intérêts du Souverain
dans

dans les temps même les plus difficiles. Je puis dire ici sans offenser les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont précédé & suivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de sagesse, de modération, & d'équité que par le Comte de Frontenac.

Je fais bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont tâché de noircir sa réputation, afin d'affoiblir sa gloire, & de le rendre suspect: mais je dois dire à la louange de cet illustre Seigneur, que pendant dix ans, qu'il a vécu dans ce Pays-là, il a été le père des pauvres, le protecteur de ceux, que l'on vouloit injustement opprimer, & un parfait modèle de vertu & de piété. Ceux de sa Nation, qui s'étoient élevés contre lui par un effet de leur légèreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies & leurs malignes intrigues l'avoient fait déposséder. Ils avoient engagé dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices.

Ce-

Cependant on regrette fort cet illustre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingts lieues de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur. Il est abondant en poissons, profond, & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plûpart au midi de ce Lac, savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la Nouvelle Hollande ou Jorck: les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneiouts, & les Tsonnontouïans les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve aussi les villages Iroquois, savoir Téiaiaagon, Keuté, & Ganneouffe, qui n'est qu'à neuf lieues du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est-à-dire, *fort beau Lac.*

Lac. Il sort aussi en partie des Lacs supérieurs, comme nous le verrons dans la suite.

Ce Lac Ontario est de figure ovale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il est d'eau douce aussi-bien que les autres. Cette eau est très-bonne à boire, & il est entouré de terres fertiles. La navigation y est aisée, même à de grands vaisseaux : mais elle est plus difficile en hyver, à cause des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario, ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens, jusqu'au pied d'un gros rocher, qui est à deux lieues du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

CHA-

CHAPITRE VII.

*Description du Saut , ou chute
d'eau de Niagara , qui se voit
entre le Lac Ontario & le
Lac Erié.*

ENTRE le Lac Ontario & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la chute d'eau est tout-à-fait surprenante. Il n'a pas son pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques-uns en Italie; il s'en trouve même encore dans le Royaume de Suede: mais on peut dire, que ce ne sont que de fort foibles échantillons de celui, dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux Saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi-quart de lieuë de largeur. Mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraîne violemment toutes les bêtes sauvages, qui la veulent traverser pour aller pâture dans





dans les terres, qui sont au delà, sans qu'elles puissent résister à la force de son cours. Alors elles sont précipitées de plus de six cents pieds de haut.

La chute de cet incomparable Saut est composée de deux grandes nappes d'eau, & de deux cascades avec une Ile en talus au milieu. Les eaux, qui tombent de cette grande hauteur, écument & bouillonnent de la manière du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre. Quand le vent souffle au Sud, on entend cet effroyable mugissement à plus de quinze lieues.

Depuis ce grand Saut, ou chute d'eau, la Rivière de Niagara se jette, sur-tout pendant deux lieues jusques au gros Rocher, avec une rapidité tout-à-fait extraordinaire : mais pendant deux autres lieues jusqu'au Lac Ontario, ou Frontenac, l'impetuosité de ce grand courant se ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou sur de grands bâtimens jusqu'au pied de ce gros Rocher, dont

dont nous avons parlé. Ce Rocher est à l'Ouëst, détaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieuës du grand Saut. C'est dans ces deux lieuës, qu'on est obligé de faire le portage, c'est-à-dire, le transport des marchandises. Mais le chemin y est très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce sont presque toutes prairies, dans lesquelles on trouve d'espace en espace des chênes & des sapins.

Depuis le grand Saut jusques au Rocher, qui est à l'Ouëst de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere sont d'une hauteur si prodigieuse, qu'on fremit en regardant fixement la rapidité, avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des navires, plus de quatre cens cinquante lieuës en traversant le Lac des Hurons jusqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce sont de petites mers d'eau douce.

A l'em-

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein d'y commencer un Fort. Il en seroit venu aisément à bout, s'il avoit fû se borner, & s'arrêter là pendant une année. Son dessein étoit de tenir en bride les Iroquois, & sur-tout les Tsonnontouïans, qui sont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce Fort lui auroit donné le moyen d'empêcher facilement le commerce, que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoûtumé d'y porter des peaux d'Elans, de Castors, & plusieurs sortes de pelleteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieues de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligés nécessairement de passer & de repasser près de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'amiable en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainsi à faire leur commerce avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquions, que les Iroquois étoient poussés à nous
em-

empêcher l'exécution de ce dessein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont plusieurs tâchoient de traverser nôtre Découverte, on se contenta d'y bâtir une maison à l'Est, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit est naturellement de défense. A côté de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assurance. On les peut aisément tirer à terre par le moyen d'un Cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'éturgeons, & de plusieurs autres especes, qui sont d'une saveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LES Iroquois ont nommé ce Lac Erié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieues de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux, qui ont travaillé à cette Découverte & moi, qui en avons considéré une grande partie. Nous étions sur un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous avions fait faire exprès à deux lieues au dessus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong, dans sa partie méridionale contient autant d'espace, que le Royaume de France. Par le moyen d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des isletes il se jette pendant le cours de quatorze lieues dans le Lac Ontario, ou Fronte-

C nac,

nac, & c'est ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié & le Lac Huron il y a un autre Déroit de trente lieues de longueur, qui est presque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Déroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui est d'une figure circulaire de six lieues de diametre, selon l'observation de nôtre pilote, nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de Sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois, qui y passent souvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otsi Keta. La terre & le pays, qui sont à l'entour de cet agréable & charmant Déroit, sont de très-belles campagnes, comme nous le verrons dans la suite. Au reste ces diverses Rivieres nommées ainsi diversement sont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Ce Lac de Sainte Claire est ovale dans le milieu, & est formé par ce Fleuve.

CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

LE Lac Huron est ainsi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons, qui l'habitoient, avoient leurs cheveux brûlez de telle maniere, que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac: mais ils ont été presque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir sept cens lieuës sur deux cens de longueur: mais sa largeur est inégale. A l'Oüest il contient plusieurs Isles assez grandes du côté de son embouchure. Il est navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un second Détroit, qui se décharge dans celui-ci, & qui a une grande lieuë de large, & trois de long. Il court a l'Oüest-Nord-Oüest.

Il y a un troisiéme Détroit ou Canal entre le Lac Superieur, qui se décharge dans celui des Hurons, & ce Canal à cinq lieuës d'ouverture & quinze lieuës de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & il se rétrécit peu à peu jusqu'au Saut de Sainte Marie. C'est un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui sont très-abondantes, se déchargent & se précipitent d'une maniere fort violente. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en Canot, pourvû qu'on perche fortement. Mais il est plus sûr de porter le Canot, & les marchandises, que les Canadiens y menent pour les troquer avec les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Missilimakinak. Il est à l'embouchure du Lac Superieur, & se décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puans, comme nous le dirons dans la Rélation, que nous ferons de nôtre retour des Issati.

CHAPITRE X.

Description du Lac nommé par les Sauvages Illinöack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, le Lac des Hommes. Ce mot Illinois signifie un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingts ou cent trente lieuës de longueur, & quarante de largeur. Il contient environ quatre cens lieuës de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Mischigonong, c'est à-dire, *grand Lac*. Il s'étend du Nord au Sud, & se décharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou seize lieuës, on environ, du Lac Supérieur. Sa source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Mia-

34 NOUVEAU VOYAGE

mis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Oüest il y a une fort grande Baye, nommée la Baye des Puans, parce que ces Sauvages, qui s'y sont retirez, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la mer, où ils demuroient, & sont venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Supérieur.

LE Lac Supérieur s'étend de l'Est à l'Oüest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieües de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres, dont j'ai parlé jusques à présent : mais nous en avons visité les plus grandes

des hauteurs. Ce Lac paroît semblable à l'Océan, en ce qu'il n'a ni fonds ni rive.

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivières, qui se déchargent dans ce Lac prodigieux. C'est ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivières, qui se déchargent dans l'un & dans l'autre, qui font la source du grand Fleuve de St. Laurent, lequel se rend dans l'Océan à l'Isle percée vers le grand Banc de Terre-neuve. Nous avons voyagé sur ce grand Fleuve dernier pendant six cens lieuës ou environ, depuis son embouchure jusqu'à sa source.

J'ay déjà remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrêmement en poissons blancs plus grands que des carpes, qui sont d'une bonté extraordinaire. On y pêche à vingt ou trente brasses d'eau des truites saumonées de cinquante ou soixante livres pesant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes; qui auroient communication les unes avec

les autres par une navigation de plus de cinq cens lieues, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y défricherait, seroient sans doute très-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces, pourront comprendre par le moyen de notre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire notre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LES Espagnols ont fait la première Découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considérable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, *Il Capo di Nada*, c'est-à-dire,

re, *le Cap de rien*, d'où est venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je suis sorti de ce Pays-là, j'ai appris, que les choses y sont à peu près au même état, que quand j'y demeuroidis. Ceux, qui gouvernent le Canada, y sont portez d'un esprit, qui fait gemir en secret devant Dieu ceux, qui ne peuvent pas entrer dans leurs vûës. Les personnes de probité, qui ont du zèle, & de l'attachement à la Religion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le dessein d'y sacrifier son repos & sa vie, au secours temporel & spirituel d'une Eglise naissante. Mais on n'y trouve que le sacrifice de sa réputation, & de son honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des divisions, & des troubles. On n'y recueille que des Croix & des persécutions, pour peu

qu'on ne donne pas dans le sens de deux ou de trois personnes, qui font les Genies dominans du Pays. On y paroît fort éloigné de nôtre sincérité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur, qui font le vrai caractère du Chrétien, & que l'on voit regner par tout ailleurs.

Mais sans descendre ici dans le détail, dont je laisse le jugement à Dieu, je dirai, que nous, qui sommes Flamands de naissance, ne nous sommes rendus dans le Canada, que par un pur esprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, après avoir tout quitté pour embrasser la profession Religieuse. Cependant nous avons été bien surpris en arrivant dans ce Pays-là, de trouver, que cette franchise, & cette droiture de cœur n'y font pas bien reçûes. Il y a un petit nombre de gens, à qui tout fait ombre, & qui ne reviennent jamais des premières impressions, qu'ils ont reçûes.

Quelque docilité, & quelque complaisance, que l'on ait, on passe toujours

jours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout-à-fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chrétienne, & n'a sans doute point d'autre vûë qu'un intérêt purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Religieux Flamands, que j'avois attirés avec moi en Canada, qu'il valoit mieux pour nous, qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pauvreté de la vie Religieuse, que nous allassions dans des Missions étrangères pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jesus-Christ.

La Providence seconda mes bonnes intentions. Le Révérend Père Germain Allart Récollet, qui est mort depuis Evêque de Vence en Provence, m'envoya des patentes pour me rendre dans la Découverte, que je m'en vais décrire ci-après.

CHAPITRE XIII.

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Ouest de la Nouvelle France, ou Canada.

JE demeurai environ deux ans & demi au Fort de Katarockouïy, ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Père Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux, qui sont inséparables des nouveaux établissemens.

Nous descendîmes en Canot le Fleuve de St. Laurent, & après une navigation de six vingts lieues, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Récollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer sagement à commencer nos Découvertes.

J'avoüerai franchement ici, que quand
 ut je

je considérois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules vûes de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsiderée : mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envisageois comme un effet de sa bonté, qui me choisissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'adressoit par la bouche de mes Superieurs, qui sont les organes, & les interpretes de sa Volonté à mon égard, je me sentoie d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette Découverte avec toute la fidélité, & avec toute la constance possible.

Je m'assûrois, que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, auxquels on m'envoyoit annoncer son Saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, de même que par les plus grands personages du Monde.

M'étant ainsi préparé au voyage de ma Mission, & voyant, que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette Découverte, étoient arrivez, que le pilote, les matelots, & les charpentiers de Vaisseaux étoient prêts, que d'ailleurs les armes, les marchandises, & les agretz pour les barques, que l'on vouloit faire construire, étoient préparez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complete pour moi, & ensuite je reçûs la bénédiction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé par écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Récollets Flamands à cause de leur candeur, & de leur franchise. Il a même souvent donné des loüanges publiques à la générosité de nôtre entreprise, pendant que nous étions à table.

Nous nous embarquâmes enfin, selon la remarque, que j'en ai faite dans ma Description de la Loüisiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Bouleau

avec

avec la Chapelle portative , dont j'ai parlé , une couverte , & une natte de joncs , qui devoit nous servir de lit & de matelas. Voilà tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les premiers , afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada , qui sont des deux côtez du Fleuve de St. Laurent, entre Quebec & Monréal, me prièrent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacremens. Ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année , parce qu'il n'y avoit que quatre Missionnaires dans l'étenduë de cinquante lieues de pays.

Je baptisai un enfant au lieu nommé S. Hour , dont je donnai connoissance au Missionnaire , qui étoit absent , après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentinie : le Seigneur du lieu , qui est des plus anciennes Familles du Canada, m'auroit donné un de ses fils avec moi pour le voyage : mais le Canot étoit trop

trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendîmes ensuite aux trois Rivières, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieues plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Père Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prièrent donc d'y faire la Prédication, & le Service le premier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet, Lieutenant Général de la Justice de cette ville, me vint conduire jusques à une lieue de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reste on rencontre souvent des obstacles imprévus dans les plus louables entreprises. En arrivant à Montréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment. C'est ainsi, que ceux, qui portoient envie à nôtre entreprise, commençoient déjà à s'y opposer, & qu'ils tâchoient de traverser la plus belle, & la plus célèbre Découverte,

verte,

verte, qui ait été faite dans ce Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au dessus de l'Isle de Montréal, qui a vingt-cinq lieuës de circuit, en passant le Lac de St. Louis, le Fleuve de St. Laurent se partage comme en deux branches : l'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaouats, & aux autres Nations situées vers le Nord : & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci pendant près de soixante lieuës, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de plusieurs rochers. Et là le réjaillement des eaux gronde jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieuës. Cependant les Canoteurs ne laissent pas de descendre entre des pierres d'une vitesse si grande, que ceux, qui font ce chemin en descendant, en sont tout éblouis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elans, & d'autres pelleteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivèrent, & qui sont inséparables des grands voyages. Je dirai seulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockouïy, ou de Frontenac, vers onze heures de nuit le lendemain de la Toussains. Nos Pères Récollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buisflet Missionnaires me reçurent avec beaucoup de joye dans nôtre Maison de Mission, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précédente sur le bord du Lac Ontario près du dit Fort de Frontenac. Ce Fort est situé à quarante-quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario est formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il est assez profond pour porter de grands vaisseaux. On n'y trouve point de fonds à plus de soixante & dix brasses d'eau. Les ondes sont agitées par les vents, qui y sont assez fréquens, s'élevent aussi haut que celles de la mer & sont plus dangereuses, parce qu'elles sont plus courtes, & qu'elles

les se précipitent davantage, qu'ainsi le Vaisseau obéit moins à la Lame. Il y a aussi quelques apparences de flux & de reflux assez sensibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & descendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y est très-abondante en toutes sortes de bons poissons. On y prend sur-tout des truites saumonées beaucoup plus grosses que les plus gros saumons. Les terres d'alentour sont extrêmement fertiles. C'est ce que l'on a reconnu par expérience en plusieurs endroits, qu'on a défrichés. La chasse y fournit tout ce que l'on peut souhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des cedres, & des épinettes, qui sont une espèce de sapins, communes en ce Pays-là. On y rencontre aussi des mines de fer, & on pourroit sans doute en

en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour, que nous fîmes dans ce Fort de Catarockouïy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conferer avec nos Religieux sur les mesures, que nous devons prendre pour convertir au Seigneur Jesus des Nations aussi nombreuses, qui n'ont jamais ouï parler de l'Évangile. Aussi est-il certain, que de pauvres Religieux de St. François, comme nous, dénués de tout bien temporel, & de tous moyens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la variété des humeurs de ceux, avec qui nous devons faire ce pénible voyage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs différentes, sur-tout dans un voyage, comme celui, que nous entreprenions, où les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur rigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter
les

les hommes au bien, & les détourner du mal par l'amour de la vertu, ou par la crainte des châtimens. Mais laissant toute nôtre conduite à la Providence, nous nous abandonnâmes entierement à nôtre devoir, préparez à tout événement.

Les Iroquois, que nous avions attiré près du dit Fort de Frontenac, venoient souvent nous rendre visite, & nous faisoient des présens de chair d'Elans & de Chevreux. En récompense nous leur donnions de petis couteaux, & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares réfléchissans sur nôtre voyage, mettoient quatre doigts sur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque chose, qu'ils ne comprennent pas. Ils nous disoient en s'écriant, *Otchitagon, Gannoron*, c'est-à-dire, *Pieds nuds, ce que tu vas entreprendre, est d'une extrême importance*. Ils ajoûtoient qu'à peine leurs plus vaillans guerriers peuvent se tirer des mains de ces

Na-

Nations, que j'entreprendois de visiter. Helas, disoient-ils, nous ne te verrons plus. Peut-on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel. Il est certain, que les Iroquois aiment tendrement nos Religieux de St. François, parce qu'ils les voyent vivre en commun, & qu'ils ne possèdent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs Cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux, qui se trouvent chès eux, quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plutôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chès eux sans leur présenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec jusques à ce Fort au travers du long Saut, dont
nous

nous avons parlé, & de plusieurs rapides, qu'il avoit trouvez dans son chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs, qui nous devancèrent. Ils firent semblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations, qui demeurent près du fleuve, qu'on appelle en langage Illinois, *Meschasipi*, c'est-à-dire, *grande Riviere*. On la voit sous ce nom dans la Carte. Tout cela se faisoit pour nouer une bonne correspondance avec ces Sauvages, & pour nous y préparer les vivres, & les autres choses nécessaires pour travailler à nôtre Découverte. Mais parce qu'il y avoit de malhonnêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amuserent à se divertir chès les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissipèrent le meilleur des marchandises, qu'ils avoient, au lieu de préparer les choses, dont nous avions besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit nécessaire pour aller de Lac en Lac

jus-

jusques à cette Riviere de Meschassipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dix-huitième Noyembre de cette Année-là je pris congé de nos Religieux du dit Fort, & après bien des embrassades avec de grands témoignages de charité Chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec seize hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'automne étant pour lors assez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un si petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir nôtre route à la côte du Nord

de

de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüest, qui nous auroit jetté à la côte meridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y eslüyâmes bien des risques, & y souffrîmes même des pertes en traversant ce Lac dans une saison si avancée.

Le vingt-sixième nôtre petit bâtiment assez bien ponté d'ailleurs se trouvant effloqué à deux grandes lieues de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de soixante brasses d'eau. Nous y fûmes en un assez grand peril: mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Est, nous nous rendîmes hûreusement au bout du Lac Ontario, ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous étions assez près d'un de leurs villages, nommé Taiaiagon situé au Nord à plus de soixante & dix lieues du Fort de Frontenac, ou de Katarockoüy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient assez nous admirer. Ils nous visitoient sou-

D

vent

vent dans nôtre Brigantin , que nous avions placé dans une Riviere, afin d'y être en assurance. Mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois , & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots , & de jeter même du lest de nôtre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut même couper à coups de haches les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer nôtre voyage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquième de Decembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions, nous avions quinze ou seize lieuës de traverse à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieuës. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieuës de terre, & nous fûmes agitez de gros temps toute la nuit.

Le fixième jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille

reille à la nôtre n'étoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les prières ordinaires en action de grâces. Les Iroquois Tsonnontoïans de tout le petit Village, qui est placé à l'entrée de la Rivière, prirent plus de trois cens poissons blancs, plus grands que des carpes, qui est le poisson du meilleur goût, & le moins mal-faisant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne pêche à nôtre arrivée. Ils appelloient nôtre Brigantin le grand Canot de bois.

Le septième nous montâmes en Canot à deux lieues vers le haut de la Rivière pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en Canot, à cause des rapides trop forts, que nous rencontrions, nous fûmes à la découverte par terre à trois lieues plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une Rivière, qui vient de l'Oüest à une lieue au dessus du grand Saut de Niagara, qui est, comme nous avons dit, le plus grand qui soit au

Monde. Il y avoit pour lors un pied de neige, que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous apperçûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. Le 11. Decembre nous dûmes en ce lieu la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte, qui les conduisoit, ne pût jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps, & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieuës aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fût point assez favorable pour faire monter nôtre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projeté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur nôtre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, feroit de bâtir des maisons & un second
Fort

Fort dans cet endroit de Niagara, pourroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prévenir les mauvais effets que cette entreprise pouvoit causer, nous fûmes en Ambassade chès les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au gouvernail de nôtre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amenâmes donc enfin près du rocher, dont nous avons parlé, & qui est d'une hauteur prodigieuse au bout des rapides de Niagara. C'est dans cet endroit, que nous amarâmes nôtre petit Vaisseau contre terre. Le 17. on fit une Cabanne de pieux pour servir de Magazin. Le 18. & 19. la terre étant extrêmement gélée, nous fûmes obligez d'y jeter de l'eau bouillante à plusieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. nôtre barque courant risque par la déri-

ve des glaces, qui l'auroient brisée, nos charpentiers firent un Cabestair. Le gros cable rompit par trois fois: mais le nommé Thomas charpentier, natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui décroient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontoüans.

Pour ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prévenir en nôtre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoître, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara.

Nous

Nous leur dîmes, que nous y ferions dresser seulement un grand Hangar, ou magasin, pour y mettre les marchandises, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité: nous leur fîmes quelques présens pour leur faire entendre, que nous demeurerions auprès d'eux, pendant que six ou sept d'entre nous iroient à leur grand village des Tsonnontouïans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il étoit effectivement nécessaire d'y aller pour dissiper les ombrages, que les ennemis de nôtre Découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la construction d'une petite cabanne d'écorce pour y faire le service Divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ai marqué ci-dessus, me pria de l'accompagner dans son Ambassade.

Je le conjurai de me laisser avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me répondit que de séze il en prenoit sept

avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu plusieurs fois au Conseil, qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac : qu'il y alloit de la gloire de Dieu : qu'il ne pouvoit se fier à ceux, qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échoïer, on s'en prendroit indubitablement à moi. Ces raisons, & d'autres plus secrètes me déterminèrent à le suivre dans son voyage.

Nous marchâmes avec des souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, parce que la terre étoit encore couverte de neige. Nous traversâmes des forêts pendant trente-deux lieuës de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petis sacs de blé d'Inde rôti. Mais nous trouvâmes en faisant nôtre voyage des Iroquois, qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreüil avec quinze ou seize écurueils noirs, qui sont très-bons à manger. Après

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies, grand village des Iroquois Tsonnontouïans. Nos hommes étoient fort bien équipés d'armes & d'habits, plutôt pour se faire honneur à eux-mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menèrent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous considérer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village selon la coûtume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotèrent ensuite avec de la graisse de bêtes fauves, & de l'huile d'ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Pères Garnier & Rafeix Jesuites y étoient présens. Après le service achevé quarante-deux Vieillards parurent au Conseil avec nous. Ces Sauvages, qui sont presque tous d'une fort belle taille, étoient envelopés dans des ma-

nieres de robes de Castor, ou de loup, & quelques-uns en avoient d'écureuils noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut-être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette Nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amérique, sur tout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieues de leurs Cantons, comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très-bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux, qui sont attachez à leur interêt, & qui veulent s'enrichir de leurs dépouilles de pelleteries de Castor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieues de leurs villages pour avoir en échange des marchandises des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres Nations, que les Canadiens, parce qu'elles sont plus

trai-

traitables , & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Brassart, qui savoit fort bien l'Iroquois, & qui servoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Assemblée, 1. que nous venions les visiter pour fumer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'est une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conseil, des haches, des couteaux, des capots, & un grand colier de procelaine blanche & blüe. Dans la suite nous continuâmes de faire des présens à tous les points, que nous proposions à ces Barbares, & ces présens étoient à peu près de la même valeur, que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute leur Nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un Navire, ou grand Canot de bois au dessus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandises dans l'Europe par un chemin plus commode, que celui qu'on fait au travers des grands rapides du

Fleuve S. Laurent: que moyennant cela nous leur donnerions les choses à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Baston, & de la Nouvelle Jorck. Ce prétexte étoit specieux, & assez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amérique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne souffrent les Européens, que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit, qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandises à prix raisonnable.

3. Nous leur dîmes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un forgeron, & un armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fusils, parce qu'ils n'avoient personne parmi eux, qui entendit ce métier-là: que pour la commodité de toute la Nation. Nous les placerions sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares sept ou huit capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, pour les attirer

tirer dans nôtre parti, & les empêcher d'écouter ceux, qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre defavantage avant que d'y ajoûter foi.

Nous ajoûtâmes plusieurs autres raisons, que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entreprise. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens francs. Nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde ne sont pas écoutées en ce Pays-là, si elles ne sont accompagnées de présens.

J'oublois de dire, qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Père Garnier Jesuite, qui lui étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prièrent de le retirer. Mais parce que j'avois beaucoup de considération

pour lui, je sortis avec lui, afin qu'il n'eût pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aise de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raison de me mener au Conseil, puis qu'il avoit dessein de faire un affront de cette nature en ma présence à un Missionnaire Jesuite, qui ne se trouvoit parmi ces Barbares, que pour les instruire des Véritez de l'Evangile. Je me dispensai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voyois, que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Religieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevûës, qu'il feroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plutôt que moi par les personnes, qui l'avoient employé. Voilà pourquoi je fus ferme dans la suite, & je ne voulus jamais me mêler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois, & toutes les autres Nations
m'ont

m'ont toujours aimé à cause de cela. Ils m'ont toujours fourni ma subsistence, & m'ont soûlagé dans le besoin, parce qu'ils me voyoient desintereffé en toutes choses. Et en effet quand ils me faisoient quelque présent après en avoir reçu de moi, je le donnois aussi-tôt à leurs enfans.

Le jour suivant les Iroquois répondirent article par article à nôtre discours & à nos présens. Ils avoient mis de petis morceaux de bois à terre pour se souvenir de ce qui leur avoit été dit au Conseil précédent. A chaque réponse qu'ils faisoient aux articles de nôtre harangue, celui des Iroquois, qui portoit la parole, tenoit un de ces petis morceaux de bois à la main, & après son discours, il posoit au milieu de l'assemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoutumé d'enfiler dans de petis nerfs fort minces, qu'ils prennent sur les animaux, qu'ils tuent, & qu'ils font sécher. Après avoir répondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petis morceaux

ceaux

ceux de bois les font souvenir , aussi bien que des présens , que nous leur avions fait , tous ces Vieillards Iroquois , après que le plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine gorge , *Niaoïa* , c'est-à-dire , *voilà qui est bien , je te remercie* , ils crient aussi tous de même en cadence , & d'un ton haut , qu'ils tirent de l'estomach , *Niaoïa*.

Mais il faut remarquer ici , que tous les Sauvages , quoi que les uns soient plus rusez que les autres , pensent tous à leur intérêt. Ainsi toutes nos raisons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence seulement. Ils voyoient , que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandises à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux , que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extrême indifférence pour toutes choses. Cependant on passeroit pour malhonnête homme parmi eux , si on contredisoit aux choses , qui se disent dans leur Conseil ,

seil , & si on ne convenoit de tout , quand même on diroit les plus grandes absurditez du monde. Ils répondent donc toujours à tous , *Niaoua* , c'est-à-dire , *tu as raison , mon Frere , voilà qui est bien.*

Cependant ils n'en croient , que ce qui leur plait en leur particulier. En quoi je puis dire , que tous les Sauvages , que j'ai connus , font connoître l'extrême indifférence qu'ils ont pour toutes choses , & même pour les grandes Vérités de la Religion Chrétienne. C'est là aussi le plus grand obstacle , que j'ai trouvé à leur conversion. Et en effet , à moins qu'on ne se rende maître absolu de ces peuples , & qu'ils ne soient soumis dès leur enfance aux maximes de nôtre Sainte Religion , quelque chose qu'on leur puisse dire , on ne les persuadera jamais de la vérité. Ils demeureront même toujours dans leur épouvantable ignorance , si Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre
Am-

Ambassade les Guerriers Iroquois amenèrent chès eux des Esclaves , qu'ils avoient faits vers la Virginie. L'un d'entr'eux étoit Houtouägaha , ce qui signifie en la langue Iroquoise, *Bredoüilleur*, ou *grand parleur*. L'autre étoit de la Nation des Ganniesinga , auprès desquels il y avoit des Missionnaires Récollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier ; mais pour ce qui est du premier , je crois , que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de si cruel , pour exercer la patience des Martyrs , que ce que les Iroquois lui firent souffrir.

Ils ont accoûtumé d'en user ainsi à l'égard de tous leurs ennemis , qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort souvent pendant un mois entier. Lorsqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons , ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces malheureux , & les exposent aux maringoüins, ou petites mouches , qui les piquent jusques à la mort.

Quand

Quand ces Esclaves sont arrivez chès ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair sur leurs cuissés, ou sur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire sur la braise, ils forcent ces pauvres Esclaves de les manger. Les pères & mères de ces petis Barbares en mangent eux-mêmes de rage. Ainsi ils les traitent avec une extrême cruauté, telle qu'on n'a jamais ouï parler de rien de semblable. Ils donnent à boire à ces petis Anthropophages du sang de ces malhûreux Esclaves dans de petis plats d'écorce, afin de les animer davantage à exterminer leurs ennemis,

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur, que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulûmes plus manger avec eux, & nous retournâmes sur nos pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voilà quelle fut cette funeste Ambassade.

CHAPITRE XVI.

Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fîmes construire près du Détroit du Lac Erié, pendant l'hyver, & le printemps de l'an 1679.

LE quatorzième de Janvier nous arrivâmes à nôtre Cabanne de Niagara pour nous délasser des fatigues de nôtre Ambassade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger. Mais hûreusement pour nous la pêche des poissons blancs, dont nous avons parlé ci-devant, étoit alors en saison. Cet agréable poisson nous servit d'assaisonnement à nôtre blé d'Inde. Nous nous servions du bouillon, où ce poisson avoit cuit, au lieu de bouillon de viande. Lors qu'il est refroidi dans la marmite, il se fige, & se réduit en gelée à peu près comme du bouillon de veau.

Le vingtième j'entendis du bord, où nous

nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets nécessaires pour le Vaisseau, que nous avions fait dessein de construire au dessus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié. Mais par un malheur étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandises, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de différens avis sur la route, qu'ils devoient suivre. Cette Barque se brisa donc sur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieuës de Niagara. Les matelots ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On sauva pourtant les ancres & les cables de cette Barque. Mais on y perdit encore des Canots d'écorce avec des marchandises. Ces traverses auroient souvent fait abandonner cette entreprise de la Découverte, à tout autre qu'à ceux, qui en avoient formé le généreux dessein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il
 avoit

avoit été chès les Iroquois Tisonnon-toïans avant la perte de sa Barque, & qu'il avoit si bien fû les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de nôtre Ambassade, que je viens de rapporter, & qu'ils avoient même consenti à l'exécution de toute nôtre entreprise. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certaines gens traversoient nôtre dessein de tout leur possible, on insinua encore des sentimens de jalousie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtissoit à Niagara, commençoit à s'avancer : mais on fit tant en secret, que ce Fort devint suspect à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la construction pour un temps, & on se contenta d'y faire une habitation entourée de palissades.

Le vingt-deuxième nous nous rendîmes à deux lieuës au dessus du grand Saut de Niagara. On y dressa un chantier pour la construction du Vaisseau, dont nous avons besoin pour nôtre voyage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'auprès d'une

Ri-

Rivière, qui descendoit dans le Détroit, qui est entre le Lac Erié & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venues j'avois toujours ma Chapelle portative sur mes épaules.

Le vingt-fixième la quille du Vaisseau, & d'autres pièces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyse charpentier pour me prier d'y mettre la première cheville : mais la modestie de ma profession Religieuse m'obligea de refuser cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette première cheville, afin d'animer le maître charpentier à avancer le Bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'est pas de la moitié si rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fîmes bâtir des Cabannes d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la Nation du Loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chasse des bêtes fauves. J'avois une Cabanne particulière pour célébrer le divin Office les jours de Fêtes & de Dimanches. Plusieurs de nos hommes savoient le Chant Grégorien, & les autres en avoient quelque routine. Le

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à nôtre chantier le nommé Tonti, Italien de naissance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle son père avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Etant là il fit semblant seulement de marquer une maison pour le Forgeron, qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois. Ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent, que ce qu'ils voulurent, de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voyage à pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingts lieues à pied. Il n'avoit pour sa nourriture qu'un petit sac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laissa pas d'y arriver heureusement avec deux hommes & un chien, qui trainoit son petit équipage sur la glace.

En

En retournant à nôtre Chantier nous apprîmes, que la plûpart des Iroquois étoient allez à la guerre au delà du Lac Erié pendant la construction de nôtre Vaisseau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares, qui étoient restez, fussent moins insolens à cause de leur petit nombre, ils ne laissoient pas de venir souvent à nôtre Chantier, & de témoigner le mécontentement, qu'ils avoient, de ce que nous faisions. Quelque temps après l'un d'entr'eux contre-faisant l'ivrogne voulut tuer nôtre Forgeron; mais la resistance, que lui fit le Forgeron lui-même, nommé la Forge, tenant une barre de fer toute rouge, l'arrêta; & d'ailleurs la reprimande, que je fis à ce seditieux, l'obligea de se retirer. Quelques jours après une femme Barbare nous avertit, que les Tsonnontouïans vouloient mettre le feu à nôtre Vaisseau sur le Chantier: & ils l'auroient executé sans doute, si on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces frequentes alarmes, la crainte de manquer de vivres après la perte de

la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus, que les Tsonnontouïans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient débauchez d'ailleurs par un malhûreux, qui avoit tenté plusieurs fois de deserter par la Nouvelle Jorck dans l'endroit, qui est habité par les Hollandois, lesquels ont succédé aux Suedois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement débauché nos Ouvriers, si je ne les eusse rassûrez par les exhortations, que je leur faisois aux jours de Fête & de Dimanche après le service Divin. Je leur représentois, que nôtre entreprise regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrétiennes. Ainsi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup, que nous avions engagéz à nôtre service, alloient à la chasse, & nous fournissoient du Chevreüil & d'autres bêtes fauves pour nôtre subsisten-

sistence. Cela faisoit reprendre courage à nos Artisans , qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'affiduité. Nôtre Vaisseau fût donc bien-tôt en état d'être lancé à l'eau. Ce qui fût fait après l'avoir béni selon l'usage de nôtre Eglise Romaine. Nous nous pressâmes de le mettre à flot , quoi qu'il ne fût pas tout-à-fait achevé , afin que nous pussions le garantir du feu , dont il étoit menacé.

Ce Vaisseau fût nommé le Griffon , par allusion aux Armes de Monsieur le Comte de Frontenac , qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit souvent dit de ce Vaisseau , qu'il vouloit faire voler le Griffon par dessus les Corbeaux. On tira trois coups de Canon , & nous chantâmes ensuite le *Te Deum* , qui fût suivi de plusieurs cris de joye.

Les Iroquois , qui étoient venus par hazard à cette cérémonie , eurent part à nôtre joye , & furent les têtmoins de cette rejouissance. On leur donna de l'eau de vie à boire , aussi-bien qu'à

tous les hommes de nôtre équipage, qui attachèrent leurs branles sous le pont du Vaisseau pour y dormir en plus grande sûreté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des insultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chasse des Castors furent extrêmement surpris de voir nôtre Navire. Ils disoient, que nous étions des *Otkon*, c'est-à-dire, dans leur langage des Esprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous eussions bâti un si grand Vaisseau en si peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de soixante tonneaux. On pouvoit le nommer un *Fort ambulant*. Et en effet il faisoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étenduë de plus de cinq cens lieuës de pays, sur des Rivieres, & sur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs desseins des hommes sont souvent traversez par des accidens imprévûs, & Dieu le permet
ainsi



Aug 1861



[Faint, illegible text of a document, possibly a letter or report, with a visible grid or table structure.]

ainsi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en secret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage, de ce que je faisois un journal, de tout ce qui se passoit de considérable, & qu'il avoit dessein de s'en saisir. Cela m'obligea de me tenir sur mes gardes, & de prendre toutes les justes précautions pour empêcher, qu'on ne me prît mes observations. Je souhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de la dévotion, afin de prévenir le desordre, & de travailler par là à l'exécution de nôtre grand dessein.

Cependant on répandoit un fâcheux bruit contre nous dans le Canada. On disoit, que nous nous embarquions dans une entreprise temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez, que nous trouvions de toutes parts, dans le transport des agrets, dans le voyage même, que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de plusieurs Lacs, & de plusieurs Rivieres, où personne n'avoit jamais été, &

dans les oppositions des Iroquois , me causoient une peine extrême. Ces discours souleverent les Créanciers du Sieur de la Salle, lesquels sans l'avoir oui, & sans attendre son retour du Fort de Frontenac, où il avoit passé l'hyver, pendant que nous y faisons construire nôtre Vaisseau, firent saisir tous les effets, qu'il avoit en Canada. Cependant le seul Fort de Frontenac, dont il étoit propriétaire, montoit deux fois plus haut que ses dettes. Mais voyant ce malheur sans remède & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner nôtre entreprise, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépense, nous nous affermâmes dans nôtre première pensée, résolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Érié. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je sondai l'entrée du Lac.
Je

Je ne le trouvai pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assuré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Oüest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit entrer dans ce Lac Erié, & voyager ensuite dans toute son étendue, pourvû qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mit quelques hommes à terre pour hâler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.

Avant que de continuer nôtre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Religieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai nôtre Vaisseau sur deux ancres à près d'une lieuë & demie du Lac Erié dans le Détroit, qui est entre le grand Saut

& ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien fouhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens, que le Sieur de Tonti lui faisoit fans ceflé. Cet homme ne pouvoit fouffrir les Sujets du Roi d'Éfpagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples auffi bien que fon Père.

Nous nous embarquâmes le dit Charon & moi avec un Sauvage dans un Canot. Nous décendîmes le Détroit vers le grand Saut, où nous fîmes le portage de nôtre Canot jufques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquâmes au pied de ce Rocher, & nous décendîmes jufques à l'embouchure du Lac Ontario. Nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé, que le Sieur de la Forest nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Forest employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquâmes fur le Brigantin, ayant avec nous quinze ou féze femmes Sauvages, qui fe
fer-

servirent de cette occasion pour éviter de faire quarante lieues de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoutumées à voyager de cette maniere, le branle du Vaisseau leur causa de grands maux d'estomach, qui nous apportèrent une étrange puanteur dans le Vaisseau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoüeguen, où le Sieur de la Forest troqua de l'eau de vie contre des peaux de Castors. Ce commerce de boissons fortes ne m'étoit pas fort agréable : pour peu que les Sauvages en goûtent, ils sont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous passâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & parce que le vent étoit favorable, nous passâmes en fort peu de temps le village, qui est à l'autre bord de Keuté, & de Ganneouffe. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme donc m'obligea de me mettre dans un Canot avec deux petits Sauvages. Nous mîmes pied à terre dans

l'Isle de Goilans. Ce sont de certains oiseaux de mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclore. J'en emportai quatre paniers avec moi, qui furent trouvez très-bons en aumelletes. Nos Missionnaires Récollets me reçurent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Pères Gabriel de la Ribourde, Luc Buisset, Zenobe Mambré, & Melithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays-Bas Espagnols.

Ils me firent connoître, qu'ils favoient, que j'avois beaucoup souffert dans ma Mission pendant l'hyver, sur tout de la part de cet Italien, qui avoit secoué le joug, & qui avoit deserté du service de son Prince naturel. Je dissimulai une partie de ce qui s'étoit passé, parce que je voulois attirer avec moi les Pères Gabriel, & Zenobe dans notre Découverte. D'ailleurs je savois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoissois la conduite par experience, se

scr.

fervoit volontiers de cette fameuse maxime, *Divide & impera*, & qu'il fouhaitoit de l'insinuer entre ses gens pour en disposer plus aisément selon ses desseins. J'étois persuadé, que si je lui faisois mes plaintes sur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas soufferts. Mais j'avois autant d'envie que lui de faire la Découverte de ce Nouveau Pays, & c'est ce que le dit Sieur de la Salle reconnût en termes fort obligeans.

Le dit Sieur de la Salle, qui étoit d'un genie fort étendu, brûloit du désir de se rendre recommandable dans le monde par les Découvertes. Il m'avoit dit plusieurs fois, qu'il ne connoissoit point de Religieux plus propres que nos Récollets pour contribuer aux progrès des Nouvelles Colonies. Il avoit passé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit sorti depuis avec la permission de son Général, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rend témoignage, qu'il avoit vécu parmi les Religieux de son Ordre sans donner le moindre soupçon de péché

ché Veniel. Ce sont les termes de l'Acte, que j'ay lû.

Il me dit donc, qu'étant persuadé, que nous pouvions l'aider très-utilement dans son dessein, il avoit resolu de faire quelque chose en faveur de nôtre Ordre. Il nous assembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & propriétaire du Fort de Frontenac, il mettroit ordre par son Testament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près du dit Fort. Il marqua des bornes près de la maison, que j'avois fait bâtir. Il planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie, qui a été le premier, qui a dressé un Contract au dit Fort de Frontenac, & cet homme dressa un acte, par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la propriété de dix-huit Arpens de terre près du dit Fort sur le bord du Lac Ontario, & quatre vingts ou cent Arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain; ce que nous acceptâ-

ptâmes pour nôtre Ordre, & en signâmes l'Acte quatre que nous étions.

Cela étant fait, il pria nos Religieux, qui devoient venir avec moi, de se tenir prêts, & en attendant le temps favorable pour partir, parce qu'il nous falloit un vent Nord-Oüest, nous eûmes le loisir de conferer entre nous des mesures, qu'il nous falloit prendre pour cette Mission étrangere, que nous étions sur le point de commencer. Nous rendîmes plusieurs visites aux Sauvages, que nous avions attirés près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous témoignoiënt le déplaisir, que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voyage, & nous assûroient, que si nous revenions bien-tôt, le reste du Village de Ganneoufle viendroit s'établir auprès de nous.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEU de temps après, le vent étant favorable, nous entrâmes dans le Brigantin le Père Gabriel, le Père Zenobe & moi. Nous arrivâmes en peu de temps à la Riviere des Tsonnontouians, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que nôtre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressâmes une petite Cabanne d'écorce à demilieuë dans le bois pour y faire le service Divin plus commodément. Par ce moyen nous nous retirâmes du tracas des Sauvages, qui venoient fans cesse, non pas tant pour visiter nôtre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & surtout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huit

DANS L'AMERIQUE SEPT. III

huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte Meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonnontouïans, leur fit quelques présens pour les attirer toujours davantage dans nos interêts, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de nôtre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages. Et cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentième Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé la Fleur, & nous arrivâmes à nôtre Chantier, qui étoit à six lieues du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau, qu'on y avoit construit. Deux petis Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour nôtre subsistence. Mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux
que

que nous pûmes, & ayant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voyage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit à l'ancre à une lieue du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arriver. Nous trouvâmes, que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choses nécessaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On voyoit de plus, tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extrêmement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, semblable à un Fort ambulante au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord.

Ils

Ils étoient surpris entr'autres choses, de ce que l'on avoit pû amener d'aussi grosses ancras au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire souvent dans leur langue le mot de *Gannoron*, qui signifie, *voilà qui est admirable*. Ces Barbares s'étonnoient sur tout, de ce que n'ayant point vû d'apparence de Vaisseau en allant à la guerre, ils le voyoient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais vû à deux cens cinquante lieues des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui sont à l'embouchure du Lac Erié, jusqu'à nouvel ordre. Nous redécendîmes le 16. & le 17. sur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes monter la Barque, que nous avions amenée du Fort de Frontenac, jusques à la grosse Roche de la Riviere de Niagara. Nous y mouillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cause du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous avons dit. Le

Le Père Gabriel, qui étoit âgé de soixante-quatre ans, soutint les travaux de ce voyage, & monta & descendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Nôtre Monde fit plusieurs voyages pour porter les munitions de guerre & de bouche, & les autres agrets du Navire. Ce voyage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieues de chemin à faire à chaque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos ancres. Mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blâmé l'intrigue de quelques Ecclesiastiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la Nouvelle Jorck près de la Nouvelle Orange. Je me tournai vers nos Religieux, à qui je dis, que le dit
Sieur

Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens, qu'il vouloit faire passer pour des negotians: après quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports, qu'on lui avoit faits, ne m'empêcheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voyageois, qu'il avoit dessein de me broüiller, & que j'abandonnerois plutôt nôtre entreprise, que de souffrir, qu'on m'en imposât davantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux, qui lui avoient fait ces rapports, étoient de malhonnêtes gens, & qu'il auroit soin de moi dans nôtre voyage, qu'il prendroit même mes intérêts par tout. A dire le vrai il craignoit, que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Père Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Père Valentin le Roux, avoit écrit au dit Sieur de la Salle,

Salle, & par laquelle il lui disoit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crût, que ce Religieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac : mais il n'y trouva plus le Père Gabriel, qui étoit déjà parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Du depuis le Père Commissaire a envoyé une obediencce à ce bon Religieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cet âge à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'évenement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons ci-après.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec le dit Père Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens, afin de m'appaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager
à faire

à faire le voyage avec lui. Il n'eût pas beaucoup de peine à m'adoucir, parce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette Découverte. Ainsi nous nous rendîmes ensemble au commencement du mois d'Août 1679. au lieu où nôtre Vaisseau étoit prêt à faire voile.

CHAPITRE XIX.

Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

Nous avons remarqué ci-devant, que les Espagnols ont été les premiers, qui ont découvert le Canada, & que nos Religieux ont été les premiers, qui s'y sont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Pères étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient appris, que les Iro-

Iroquois alloient souvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede, près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie *le Chat*, ou *Nation du Chat*. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant à leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le *Lac du Chat*, ce que les Canadiens en addoucissant le mot ont appellé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avons tâché plusieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été assez fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'ils nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Oüest du Détroit de Niagara. Nous y semâmes plusieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habiter en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correspon-

dan-

dance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu-là du cerfeuil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquemolles, qui y viennent naturellement.

Nous laissâmes le Père Melithon à l'habitation, que nous avons faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis, & des gens pour travailler. Nôtre monde se cabanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac. Cependant nous faisons tous les jours le service Divin sur le Vaisseau, & nos gens demeuroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Fêtes & de Dimanches.

Le vent de Nord-Est s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux personnes avec deux de nos Religieux, qui nous étoient venu joindre. Le Vaisseau étoit bien pourvu d'armes, de vivres & de marchandises. Il y avoit sept petites pieces de canon.

Les eaux sont extrêmement rapides
dans

dans ce Détroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui soit capable d'y résister. Il n'est donc presque pas possible de remonter ce courant. Cependant nous en vinmes à bout, & nous surmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une espece de merveille contre l'opinion de nôtre Pilote même. Nous faisions hâler le Vaisseau à la voile, quand le vent étoit assez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faisoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainsi hûreusement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Août de la même année 1679. faisant nôtre route à l'Est-quart-Sud-Oüest. Après avoir chanté le *Te Deum*, nous fîmes une décharge de tout le canon, & des arquebuses à croc, en présence de plusieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Esclaves de Tintonha, c'est-à-dire, de la *Nation des preries*.

Ce peuple est éloigné de plus quatre cens lieues de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gannoron*, pour marquer leur admiration.

Ceux, qui nous avoient rendu visite ci-devant, ne manquèrent pas de porter la nouvelle de la grandeur de nôtre Vaisseau, dont ils avoient pris la mesure, aux Hollandois, qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des capots, dont ils se couvrent pendant le froid.

Au reste quoi que les Ennemis de nôtre grande Découverte eussent fait courir le bruit, à dessein de traverser nôtre entreprise, que le Lac Erié étoit rempli de battures, & de bancs de sable, qui en rendoient la navigation impossible, nous ne laissâmes pourtant pas en fondant de temps en temps de faire plus de vingt lieues pendant l'obscurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante-cinq lieues de

chemin, & nous vîmes presque toujours les deux terres distantes entre l'Est & l'Oüest d'environ 15. ou 16. lieuës de largeur. La plus belle Navigation du monde est à l'Oüest de ce Lac Erié. Il y a trois Caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes du nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres Caps, ou pointes de terre, qui portent au large. Nous ne vîmes aucune Isle, ni battures à l'Oüest de ce Lac. Nous apperçûmes seulement une grande Isle au Sud-Oüest, distante d'environ 7. ou 8. lieuës des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui descend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Isle, qui est au Sud-Oüest, & sept ou huit petites Isles, & une Islette de sable située à l'Oüest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le

Le II. nous entrâmes plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Ilettes, qui font une perspective fort charmante. Ce Détroit est plus beau, que celui de Niagara. Il a trente lieues de longueur, comme nous avons dit, & est large d'une lieue presque par tout, excepté dans son milieu, qu'il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La Navigation est bonne des deux côtez des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pays très-bien situé, & d'un sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages, & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & on dirait, que ce sont autant de lieux de plaisance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreux, & d'Ours peu farouches, & très-bons à manger,

plus délicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des Poules d'Inde, & des Cignes en quantité. Les hauts bancs de nôtre Vaisseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forêts de Noyers, Chataigniers, Pruniers, Poiriers, & de vignes sauvages, dont nous fîmes un peu de vin. Il y a toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux, qui auront le bonheur de posséder un jour les terres de cet agréable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux, qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Erié pendant cent lieues d'une Navigation inconnüe.

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fîmes du Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il feroit à propos de faire un établissement au Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit où la pêche est abondante en poissons de différentes especes: cela auroit servi à entretenir la communication des Barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac: & d'ailleurs on y auroit mis les Forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois, pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoutois à cela, que l'on auroit attiré par ce moyen la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares:

qu'il trouveroit en cela un moyen facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroient pas de s'y établir.

Mais le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui, n'étoient pas d'humeur de se borner à un établissement de cent lieuës en cent lieuës. Ils me firent connoître, qu'ils apprehendoient d'être devancez dans leur Découverte par leurs envieux: mais dans le fonds leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'Elans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez. Et en cela ils prétendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vrai, que l'esprit humain est d'une avidité extrême, & qu'il ne fait jamais se borner.

Voyant, que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoître, que ce second Détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde année de nôtre Découverte. Nous y trouvions en effet tous les avan-

tages possibles, parce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faisois connoître, que c'étoit là le moyen d'avancer le Regne de Dieu, qui ne manqueroit pas de bénir leur entreprise.

Mais tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'eusse eu de la peine à prendre ce parti, parce qu'il eût fallu renoncer au grand dessein de nôtre Découverte. Par dessus tout cela j'esperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu, où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité. Cependant il s'en falloit la moitié, qu'il ne fût aussi violent que celui de Niagara. Nous le surmontâmes en faisant nôtre route au Nord, & au Nord-Est, jusques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur à l'entrée & à la sortie sur tout du Lac de Sainte Claire. F 4 La

La décharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs canaux presque tous barrez par des battures de sable. On fut obligé de les fonder tous, & enfin on en découvrit un fort beau & profond, du moins de deux ou trois brasses d'eau, & au canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de près d'une lieue par tout. Nôtre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire. Cette difficulté étant surmontée, il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons, avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fût impossible de le remonter à la voile, quoi qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud. On fut donc obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirèrent le Vaisseau pendant un demi-quart d'heure, au bout duquel nous en-

entrâmes avec nôtre Vaiffeau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Août.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la seconde fois pour rendre graces du bon succès de nôtre navigation jusque là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Ils avoient été convertis à la Religion Chrétienne par les premiers de nos Recollets, qui vinrent en Canada. Mais dans la suite ils ont été presque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missimakinak.

AYANT ainsi hûreusement surmonté plusieurs rapides affreux pendant près de trois cens lieües de chemin depuis Quebec jusques au Lac Huron,

le même jour que nous y arrivâmes, nôtre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais, ayant le Cap au Nord-quart-Nord-Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oüest avec beaucoup de violence, on mit le Cap au Nord-Oüest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la vûe de terre par une especé de miracle. Pendant la nuit nous avions traversé une grande Baye, qu'on appelle Sikinam, & qui a plus de trente lieües de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oüest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Isles, où il n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un mouillage. Mais nous n'en trouvâmes point, dont le fonds fût bon, & le vent commençant à souffler de l'Oüest nous fimes mettre le Cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en fondant devant le Vaisseau, parce que nous
avons

avons remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles navigations, étoit assez negligent à cet égard. On continua de cette maniere à veiller pendant le reste du voyage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord-Oüest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bien-tôt en Sud-Oüest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eût à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoyer avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la Cap jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mât de Hune, de faire amarrer les vergues sur le Pont, & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir, parce que nous ne trouvions point de mouillage, ni d'abri. A

ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout épouvanté, disant, qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoûtumé pendant tout le voyage de nous mettre tous à genoux pour faire les prières du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extrémité chacun faisoit ses dévotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eût que nôtre Pilote, qui ne pût jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de Navigations, dont il étoit sorti à son honneur.

Dans ce fâcheux temps nous priâmes le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef, de faire un vœu particulier, ce qu'il fit. Cependant le vent étant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne dérivâmes qu'une lieuë ou deux au plus.

Le 27. au matin on fit voile au
Nord-

Nord-Oüest, qui se changea le soir en un petit vent alizé du Sud-Est, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Missilimakinak. On y mouilla à six brasses d'eau dans une anse, où il y avoit un bon fonds de terre glaise. Cette anse est abriée du Sud-Oüest jusques au Nord avec une batture de sable, qui la couvre un peu du Nord-Oüest: mais eile est exposée au Sud, qui y est très-violent.

Missilimakinak est une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Déroit, par où le Lac des Illinois se décharge dans celui des Hurons. Ce Déroit a une lieuë de large & trois de long. Il court à l'Oüest. A quinze lieuës à l'Est de Missilimakinak on voit une autre pointe, qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur se décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieuës d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & se rétrécit peu à peu jusques au Saut de Sainte Marie, qui est un rapide plein de ro-

chers, par lequel le Lac Superieur jette ses eaux en les précipitant d'une maniere violente dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot. Mais pour plus grande sûreté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y mène pour traiter avec les Nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux, qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six arpens au delà, sont nommez les Outtaouïatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fût le 28. d'Août 1679. Ces Barbares furent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous fûmes dire la Messe chès les Outtaouïatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert, & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on
 avait

avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outtaouïatz nous firent leurs civilités à leur mode en sortant du service Divin. Notre Vaisseau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anse. Nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui étoit très-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou six vingts Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prennent avec des rets, qu'ils tendent par fois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moyen de cette pêche, qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourés de palissades de vingt-cinq pieds de haut. Ils sont situés fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis-à-vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de notre venue que les Outtaouïatz. Ce n'étoit pourtant qu'un

qu'un faux semblant. Ils firent une salve de tous les fusils, qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à nôtre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux-là, & qui y font un commerce considérable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur portoit ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux jouer leur personnage dans la suite, en faisant connoître, que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui, qui l'avoit fait construire, vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui. Ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outtaoüatz font des alliances ensemble pour s'opposer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi-bien que du poisson, qu'ils pren-

prennent. Ils en aseasonnent leur *sagamité*, qui est une espece de boüillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde. Ils pilent ordinairement ce blé dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, lequel ils creusent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut sont appellez par nous les *Sauteurs*, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils subsistent par le moyen de la chasse des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelque Castors, & par la pêche, qu'ils font de ces poissons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en est fort difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y sont élevez dès leur enfance. Ces Sauteurs ne sement point de blé d'Inde, parce que le terroir, où ils habitent, n'y est pas propre. Les broüillards, qui sont fort frequens sur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé, qu'ils peuvent semer.

Misli-

Miffilimakinak, & le Saut de St. Marie font les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Oüest & du Nord. C'est par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Mont-réal, avec plus de deux cens Canots, afin d'abreger leur chemin de plus de cinquante lieuës jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Miffilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose, qui n'avoit jamais été vüe sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soutenue par toutes les personnes bien intentionnées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Etat. Cependant nous trouvâmes des dispositions, & des effets bien contraires. On avoit déjà donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outtaoüatz de l'Isle, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes, que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant
dès

dès le printemps passé, étoient prévenus à son desavantage, & débauchez de son service. Une partie des marchandises, qu'on leur avoit mises en main, étoient dissipées. Bien loin d'avoir poussé jusques aux Illinois pour y faire la traite suivant l'ordre, qu'ils en avoient : le Sieur de Tonti, qui étoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour les retenir dans la fidélité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires en cette saison, ou plutôt l'interêt du commerce, retarderent long-temps plusieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Missilimakinak. Cela nous obligea, voyant l'approche de l'hyver, de partir sans attendre, que nôtre nombre fût complet.

CHAPITRE XXII.

Quatrième embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

LE deuxième de Septembre nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une Ile située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieues de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutouïatamis. Nous y trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoyez en traite les années précédentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de pelleteries.

Le Chef de cette Nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extrême considération pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage, qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par
ses

ses Soldats. C'est une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Mais il survint une tempête, qui dura quatre jours. Nôtre Vaisseau étoit mouillé à trente pas du bout de l'anse. Ce Capitaine, qui croyoit que nôtre bâtiment alloit échouer, vint nous joindre en Canot avec un danger extrême. Mais malgré la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec son Canot dans le Vaisseau. Il nous dit d'un ton résolu, qu'il risquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onontio Gouverneur du Canada, qui étoit son ami particulier. Cependant la tempête s'appaîsa, & nous fûmes délivrés du danger, qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de personne, résolut de renvoyer nôtre Vaisseau à Niagara, chargé de toutes les pelleteries, qu'il avoit traitées afin de payer ses Créanciers. On y laissa plusieurs marchandises, & des outils, qui étoient trop difficiles à transf-

transporter. Nôtre Pilote avec cinq matelots habiles avoit ordre de revenir avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable, faisant leur Adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pû savoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas, que le Vaisseau n'ait péri, on n'a pourtant jamais pû apprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant mouillé au Nord du Lac des Illinois le Pilote Luc, qui étoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils l'assûroient, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempêtes, qui s'y élèvent ordinairement. Il méprisa ces avis, & continua sa Navigation. Il ne considéroit pas, que l'abri, où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent.

vent. A peine fût-il à un quart de lieuë de la côte , que ces Sauvages virent le Vaisseau agité d'une manière extraordinaire sans pouvoir résister à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de vûë en fort peu de temps, & ils croyent , qu'il fût poussé contre quelque banc de sable, où il est demeuré enseveli. Nous apprîmes toutes ces choses l'année suivante. Il est certain, que la perte de ce Vaisseau coute plus de cinquante ou soixante mille francs, tant en marchandises , outils, & pelleteries, qu'en hommes , agrets, & voitures du Canada jusques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroîtra incroyable à ceux, qui connoissent la foiblesse de ces sortes de bâtimens, & la pesanteur des ancres & des cables, dont on devoit donner onze francs de voiture pour chaque cent pesant. Cependant la chose est telle , que je le dis. J'ai été témoin de tout.

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouiatamis jusques aux Miamis , de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

NOUS partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots , dont je conduisois le plus petit , chargé de cinq cens livres , avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe , qui ne savoit point parer les vagues. Ainsi j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une Forge avec toutes ses fournitures , de Charpentiers , de Menufiers , & de Scieurs de long , avec des armes , & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme , éloignée de quatre lieues de l'Isle des Poutouiatamis. Au milieu
de

de la traverse, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre Navire, & beaucoup plus pour nous-mêmes, qui achevions cette grande traverse pendant la nuit, qui étoit obscure. Nous criions sans cesse les uns aux autres, afin de ne nous point écarter. L'eau entroit souvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite anse de sable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaisé. Pendant ce séjour nôtre Chasseur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui servit d'assaisonnement à nos citrouilles, & au blé d'Inde, que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort,

G

nous

nous fûmes obligez de mettre pied à terre sur un rocher pélé, sur lequel nous effuyâmes la pluye & la neige pendant deux jours à l'abri de nos couvertes. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. après la célébration de la Messe nous entrâmes assez avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un rocher couvert de brossailles. Nous y demeurâmes trois jours, & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en citrouilles, qu'on avoit acheté des Poutoïatamis. Nous n'avions pû en faire une plus grande provision, parce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous espérons d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieuës à jûn, près d'un autre Village des Poutoïatamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du
Lac

Lac pour nous recevoir , & pour nous aider à sortir de ces vagues , dont la fureur s'augmentoît extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant , que ses gens ne désertassent , & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des marchandises mal à propos , trouva bon de passer outre. Nous fûmes obligez de le suivre à trois lieuës au delà du Village de ces Barbares nonobstant le danger , où nous étions de perir. Et en effet il ne trouva point de meilleur moyen de se sauver que de se jeter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enlevèrent tous ensemble son Canot avec sa charge , & le trainerent à terre malgré les vagues , qui les couvroient par fois jusque par dessus la tête.

Il vint ensuite recevoir le Canot , que je gouvernois avec un homme , qui n'avoit point d'expérience dans ce métier. Je me jettai dans l'eau jusqu'à la ceinture , & nous enlevâmes ainsi nôtre petit bâtiment. Nous fûmes recevoir de la même maniere les deux autres Canots , & parce que les vagues

forment en se brisant à terre un certain crochet, qui tire au large ; ceux, qui croient être en assurance, sont encore en quelque danger, parce que la vague donnant à terre impetueusement se retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc effort, & je mis sur mes épaules nôtre bon Vieillard Récollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Religieux se voyant hors de danger, ne laissa point, tout mouillé qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Ensuite il se posta sur une éminence, où il étoit difficile de nous surprendre, & on pouvoit s'y défendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoya ensuite trois de ses hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix, que les Poutouïatamis de l'Isle nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs danses,

danfes, & de toutes les autres cérémonies, dont ils fe fervent dans leurs feftins, & dans leurs folemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

Description du Calumet.

IL faut avouer, que le Calumet eft quelque chofe de fort myfterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amerique Septentrionale. Ces Barbares s'en fervent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'eft dans le fond & à proprement parler qu'une grande pipe à fumer. Nos Européens en font très-peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lâche & effeminé, ils difent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe à tabac.

Il n'en eft pas de même parmi les Nations Sauvages de l'Amerique. Ce

Calumet est une espece de grande pipe à fumer, qui est faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & il ressemble assez à un marteau d'armes. La tête en est bien polie, & le tuyau, long de deux pieds & demi, est une canne assez forte, ornée de plumes de toutes fortes de couleurs, avec plusieurs nattes de cheveux de femmes entre-lassées de diverses manieres. On y attache deux aîles, & cela est assez semblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette, que les Ambassadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne est fourée dans des cols de Huars, qui sont des oiseaux tachez de blanc & de noir, gros comme nos oyés, ou dans des cols de canards branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoi que l'eau soit leur élément ordinaire. Ces canards sont bigarrez de trois ou quatre couleurs différentes. Au reste chaque Nation embellit le Calumet selon son usage, & selon son inclination particuliere.

Un Calumet, tel que je viens de le
re-

représenter, sert d'affûrance à tous ceux, qui vont chez les Alliez de ceux, qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambassade parmi les Sauvages, qu'on ne porte cette marque extérieure. C'est le Symbole de la paix. Tous ces Barbares font généralement persuadés, qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foi du Calumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs Cérémonies les plus considérables font scellées, & comme cachetées du Calumet. Ils y font ordinairement fumer du tabac exquis à ceux, avec qui ils ont conclu quelque affaire de conséquence. J'aurois péri plusieurs fois dans ce voyage, si je ne me fusse servi du Calumet. C'est ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'aurai à parler des monstres que j'ai eus à vaincre, & des précipices, par où j'ai été obligé de passer dans cette Découverte.

Nos trois hommes ayant ce Calumet pour passeport, & leurs armes avec eux, arrivèrent au petit Village des Barbares,

qui étoit à trois lieues du débarquement. Ils n'y trouverent personne, parce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuïs de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares, se chargerent du blé d'Inde, qu'ils trouverent dans leurs Cabannes, & ils laissèrent à la place des marchandises pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'arcs, de flèches, & de ces massues, qu'on appelle des Casse-têtes, vinrent près du lieu, où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de pistolets, & de sabres. Il leur demanda, ce qu'ils vouloient, & voyant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'approchassent, de peur que quelques-uns de nos gens, qu'il feignit
avoir

avoir envoyez à la chasse, ne les tuaient, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit asséoir au bas de l'éminence, où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissans peu de temps après, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, dès qu'ils virent le Calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se fâcher, de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoyerent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant, que nous en pûmes mettre commodément dans nos Canots.

Cependant on jugea, qu'il étoit à propos de faire abbattre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les An-

ciens du Village arriverent avec leur Calumet de paix, & nous firent un très-bon regale de quelque chevreuils, qu'ils avoient tuez. Nous les remerciâmes par quelques présens de haches, de couteaux, & de quelques masses de raffades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurèrent très-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.

NOUS partîmes le deuxième d'Octobre, & nous navigeâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux escarpez jusques dans le dit Lac, & on y trouvoit à peine place propre à débarquer. On étoit même obligé tous
los

les foirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos Canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laisser pendant la nuit exposez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes aussi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & plusieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes se missent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & qu'ils tintent le Canot debout à la vague, selon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, jusques à ce qu'il fût chargé. On attendoit ensuite, que les autres fussent chargez de la même manière, & on avoit presque toujours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions assez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Récollet tomba plusieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'Hya-

cinthe, que je conservois précieusement. Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou bouilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon pays, & de nager à force de bras des journées entières. Nos gens ramassoient souvent de petites senelles, & des fruits sauvages, qu'ils mangioient avec une extrême avidité. Plusieurs en tombèrent malades, & crurent que ces fruits les avoient empoisonnez. Plus nous souffrions, plus il sembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devançois souvent à la nage nos autres Canots.

Pendant cette disette, celui qui a soin des moindres oiseaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient sur le bord de ce Lac. Nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces oiseaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreuil fort gras, que les loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, louant Dieu,

Dieu, qui nous avoit envoyé ce secours si à propos.

Nôtre petite flotte avançoit toujours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau, & plus temperé.

Le fézième d'Octobre nous commençâmes à trouver une grande abondance de chasse, & nôtre Chasseur Sauvage, qui étoit fort habile, tua des cerfs, & des chevreuils. Nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort grasses, & enfin le dix-huitième du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la découverte, selon la coûtume, dans les bois, & dans les preries. On y trouva des raisins mûrs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la grosseur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abbatre les arbres, sur lesquels les vignes rampent. Nous en fimes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois. Nous le conservions dans des gourdes, que nous mettions tous

les jours dans le sable , afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne célébrions la Messe que les Fêtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois sont remplis de vignes, qui y viennent d'elles-mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le degoût des viandes, que nous étions obligez de manger sans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des pistes d'hommes toutes fraîches. Cela nous obligea de nous tenir sur nos gardes sans faire aucun bruit. Nos gens obeirent pour un temps. Mais l'un d'entr'eux ayant apperçu un ours, il ne pût s'empêcher de lui tirer un coup de fusil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un chêne, sur lequel il avoit grimpé, & le fit rouler ensuite de dessus la montagne jusqu'au pied de nos Cabannes.

Ce bruit nous fit decouvrir à six vingts Sauvages de la Nation des Outtouiagamis, qui demeurent vers l'extrémité de la Baye des Puans. Ils étoient caban-

gez

nez dans nôtre voisinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces pistes, qu'il avoit vûës. Il blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Ensuite pour empêcher les surprises il mit une Sentinelle auprès de nos Canots, sous lesquels on mettoit les marchandises pour les garentir de la pluye.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favorisez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne se gliffassent avec leur adresse ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, sans que la Sentinelle y prît garde. Se couchans donc sur le ventre l'un après l'autre ils déroberent le juste-au-corps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie, de ce qui étoit dessous, ce qu'ils se donnerent de main en main. Nôtre Sentinelle ayant ouï le bruit, nous éveilla, & chacun courut à ses armes. Les Sauvages étant ainsi découverts, leur Capitaine cria, qu'ils étoient amis. On lui répondit, que l'heure étoit induë, & qu'on ne venoit ainsi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer
ceux,

ceux, qui seroient endormis. Il repliqua, que le coup de fusil, qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de sa Nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui sont leurs Ennemis, parce que leurs voisins ne se servent point de pareilles armes à feu. Qu'ainsi ils s'étoient avancez à dessein de les tuer : mais qu'ayant reconnû, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience, qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous visiter, & pour fumer avec nous dans nôtre Calumet. C'est le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque, qu'ils puissent donner de leur affection.

Nous fîmes semblant de nous payer de ces raisons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq seulement, parce que leur jeunesse étoit accoûtumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le souffrir. Quatre ou cinq vieillards s'étant approchez, nous les entretenmes jusqu'au

qu'au jour, après quoi nous leur laissâmes la liberté de se retirer.

Après leur départ nos Charpentiers de Navire s'apperçurent, qu'ils avoient été volez. Et parce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, & que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on résolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta sur une petite éminence en forme de presque-Isle, & essaya lui-même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut-il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraîche d'un chasseur. Il le suivit le pistolet à la main, & l'ayant joint bien-tôt après vis-à-vis d'un côteau, où j'amassois du raisin avec le Père Gabriel, il m'appella, & me pria de le suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Après avoir sù de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant pris un Sauvage des plus considérables, il lui mon-

tra

tra de loin celui, qu'il tenoit déjà prisonnier, & ensuite le renvoya à ses gens pour leur dire, qu'il feroit tuer leur Camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtoiagamis & nous.

LA proposition du Sieur de la Salle Lembarassa ces Barbares, parce qu'ils avoient découpé le juste-au-corps du laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagés entr'eux. Ainsi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne sachant par quel moyen ils pourroient delivrer leur Camarade, ils resolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commencer l'atta-

ta-

taque. La presqu'Isle, où nous étions logez, étoit séparée du bois, où les Sauvages paroissoient, par une plaine de sable d'environ deux portées de fusil. On remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit plusieurs petis tertres, dont le plus près de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertes à demi roulées autour du bras gauche pour se couvrir contre les flèches des Sauvages. Il se mit à leur suite pour les soutenir.

Ces Barbares voyant, que nos hommes s'approchoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'écartèrent, & se mirent à couvert d'un grand arbre, qui étoit sur le côteau. Cela n'empêcha pas, que leurs Capitaines ne demeurassent près de nous. Il n'y en avoit que sept ou huit, qui eussent des fusils. Les autres étoient seulement armez d'arcs & de flèches.

Nous étions trois Religieux occupez alors à dire nôtre Office. Comme j'en avois

avois plus vû que les autres en matiere de guerre, ayant servi de Missionnaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, comme je l'ai remarqué ci-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir, quelle figure nos gens faisoient sous les armes. J'en remarquai deux, qui étoient blêmes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageai du mieux que je pus, & je remarquai, que leur pâleur ne les empêchoit pas de témoigner de la fierté & de la bravoure, aussi-bien que leur Chef. Je m'approchai ensuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voyant sans armes connurent bien, que je les abordois à dessein de mettre le holà, & pour être mediateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arracha de la tête, lui faisant connoître par là, que c'étoit lui, qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes, qui n'étoit soutenu que par dix autres,

tres, contre six vingts Sauvages, intimidâ tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès desquels j'étois, me présentèrent le Calumet de paix. Ensuite s'étant approchez sur l'assurance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire sans rien craindre, ils représenterent, qu'ils ne s'étoient portez à cette extrémité, qu'à cause de l'impossibilité, où ils étoient de nous rendre ce qui nous avoit été derobbé, dans l'état, où ils l'avoient pris: qu'ils étoient prêts de restituer ce qui étoit en son entier, & de payer le reste. En même temps ils présentèrent quelques robes de castor au Sieur de la Salle pour disposer son esprit à la paix. Ils s'excusèrent du peu de valeur de leur présent sur la saison trop avancée. On se contenta de leurs excuses. Ils executerent ce qu'ils avoient promis. Ainsi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour suivant se passa en danses, en festins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages se retournant du côté des Récollets, voilà,
dit-

dit-il, des Robbes grises, dont nous faisons beaucoup d'état. Ils vont pieds nuds comme nous. Ils méprisent les robes de Castor, dont nous voulons leur faire présent. Ils n'ont point d'armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & caressent nos enfans. Ils leur donnent de la rassade, & de petis couteaux sans en tirer aucune récompense. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur Général, les aime, parce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus précieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous. Toi, qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces Robbes grises demeure avec nous. Nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous le menerons à nôtre Village, après que nous aurons tué des taureaux sauvages. Tu es maître de ces guerriers. Demeure aussi avec nous. Ne vas point aux Illinois. Nous savons, qu'ils

qu'ils veulent massacrer tous les hommes de ta suite. Tu ne pourras pas résister à cette grande Nation.

Ce Chef des Sauvages ajoûta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brûlé, les avoit assuré, que la guerre, que les Iroquois leur faisoient, leur avoit été conseillée par les Canadiens, qui haïssoient les Illinois. Il dit encore plusieurs choses semblables, qui allarmerent tous nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages, que nous avions trouvé sur la route, nous avoient dit à peu près les mêmes choses. Cependant parce que nous savions, que toutes ces raisons pouvoient leur avoir été suggerées par ceux, qui s'opposoient secretement à nôtre entreprise, & par la jalousie même des Sauvages, à qui la valeur des Illinois étoit redoutable, & qui appréhendoient, qu'ils ne devinssent encore plus fiers, lors qu'ils auroient l'usage des armes à feu par nôtre moyen, nous résolûmes de continuer nôtre voyage en prenant toutes
le

les précautions nécessaires pour nôtre sûreté.

Nous dîmes donc aux Outtoïagamis, que nous les remerciions des bons avis, qu'ils nous donnoient : que nous autres, qui étions des Esprits, car c'est ainsi qu'ils nous appellent, ils disent, qu'ils ne sont que des hommes, & que nous sommes des Esprits, ne craignons point les Illinois, & que nous saurions les ranger à la raison par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moyens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes sur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez-vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous réjoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la riviere des Miamis, qui venant du Sud se jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort surpris de n'y trouver personne, parce que nos gens, que nous y attendions, avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous, & que

que leurs Canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions réfolu de représenter au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous exposer mal à propos, qu'ainfi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chès les Illinois. La raison en étoit, que dans cette faison ces peuples pour chasser plus commodément se separent par Familles, ou par Tribus de deux ou trois cens personnes : que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre : que la chasse venant à manquer où nous étions, tout son monde couroit risque de mourir de faim : que chès les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous subsisterions mieux n'étant que quatorze hommes, que si nous étions trente-deux : que si les rivières venoient à se glacer, nous ne pourrions point transporter nos équipages pendant l'espace de cent lieuës.

Le Sieur de la Salle nous répondit, qu'étant joint aux vingt hommes, qu'il attendoit, il pourroit se faire connoître

fans risque à la premiere bande des Illinois, qu'il trouveroit à la chasse: qu'il les gagneroit par des careffes & par des présens: qu'on prendroit par ce moyen quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainsi on seroit en état de faire alliance avec tout le reste de la Nation. Nous reconnûmes par ce discours, qu'il n'avoit que sa volonté pour raison. Il ajouta même à tout cela, que si tous ses gens désertoient, il demeureroit avec nôtre Chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chasse trois Missionnaires Récollets.

Dans cette pensée il se servit de l'occasion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux, qui étoient présens, qu'il étoit résolu d'attendre les autres, & afin de les amuser par quelque occupation utile, il leur proposa de faire un Fort, & une maison pour la sûreté de nôtre Vaisseau, car nous ne savions pas encore, qu'il eût fait naufrage: que même on y mettroit les marchandises, qui devoient nous venir, & qu'en
tout

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 1711
tout cas il nous serviroit de retraite au
besoin.

CHAPITRE XXVII.

*Construction d'un Fort , & d'une
Maison près de la Riviere des
Miamis.*

IL y avoit à l'embouchure de cette
Riviere des Miamis une éminence a-
vec une espece de platte-forme au des-
sus, le tout naturellement fortifié. Cet-
te éminence étoit haute , & escarpée,
de figure triangulaire, fermée des deux
côtés par la riviere , & de l'autre par
une profonde ravine. L'on fit abba-
tre les arbres, dont elle étoit couverte.
On nettoya toutes les brossailles à deux
portées de fusil du côté du bois , &
l'on commença ensuite une redoute de
quarante pieds de long sur quatre vingts
de large. On la fortifia de poutres & de
solives équarrées à l'épreuve du mouf-
quet,

quet, posées l'une sur l'autre en travers. Notre dessein étoit de faire fraiser les deux faces, qui regardoient la riviere. Nous fîmes abbatre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt-cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut employé à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que nôtre Sauvage chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y étoient attirés par la grande quantité de raisins, qui s'y trouvent de tous côtez: mais nos gens voyant le Sieur de la Salle embarrassé de la crainte, qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener: de plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant de la peine, nos Ouvriers ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des ours, dont nous vivions, & ne pouvoient digerer, qu'on les empêchât d'aller à la chasse du chevreuil

vreüil pour manger avec cette viande grasse. Leur but pourtant en tout cela n'étoit que de désferter.

Nous fîmes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y étions, afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Père Gabriel & moi prêchions alternativement les jours de fêtes & de Dimanches, & nous choissions toujourns les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la persevéranee.

Dès le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la riviere. Nous y avions marqué une batture de sable, & pour donner le moyen à nôtre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le canal par deux grands mâts plantez des deux côtez de l'entrée avec de pavillons de peaux d'ours, & des balises tout du long. De plus on envoya deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtième de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots char-

gez de plusieurs cerfs. Cela remit un peu l'esprit démonté de nos ouvriers : mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côté du Lac des Illinois à trois journées de nôtre Chantier, cela donna de l'inquietude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas mouillé à Missilimakinak, & qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajoûterent, qu'ils n'avoient point vû non plus les deux hommes, qu'on avoit envoyez à Missilimakinak. Le Sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eût fait naufrage. Cependant il fit continuer le travail commencé au Fort, qu'on nommoit des Miamis, & ne voyant paroître personne après une si longue attente, il résolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déjà de fermer la riviere : mais elles se fondirent à la premiere petite pluye qui tomba.

Il nous fallut pourtant attendre le reste de nôtre monde , que le Sieur de Tonti avoit laissé derriere. Afin même de reparer la faute, qu'il avoit faite, il retourna sur ses pas pour les chercher, afin de les obliger de nous venir réjoindre incessamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & résister au gros vent contre l'opinion du Sieur d'Autrai, & de son autre Canoteur: mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par l'accident, que nous avons rapporté ci-devant, il ne pouvoit soulagier les deux hommes. De sorte que les vagues les firent embarquer, & les jetterent côte à travers sur le bord du Lac, où ils perdirent leurs fusils, & leur petit équipage. Cela les obligea de venir nous réjoindre, & par bonheur le reste de nos hommes arriva peu de temps après eux, à la réserve de deux, dont on se défioit le plus, & qu'on croyoit avoir déserté.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

Nous nous embarquâmes le troisiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Missionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la riviere des Miamis, que nous avions déjà visitée. Nous fimes nôtre route au Sud-Est pendant près de vingt-cinq lieuës, & nous ne pûmes reconnoître le portage, que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la source de la riviere des Illinois. Cette riviere se jette, & perd son nom dans le fleuve Meschafipi, qui dans le langage des Illinois signifie *la grande Riviere.*

Nous étions donc montez trop haut avec nos Canots dans cette riviere des
Mia-

Miamis sans reconnoître le lieu, où nous devions aller par terre pour prendre la source de cette riviere, qui se rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter, afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé à la découverte par terre, & parce qu'il ne revenoit point, nous ne savions quelle résolution prendre. Cela m'obligea de prendre deux de nos hommes les plus gaillards, d'entrer avant dans le bois, & de décharger leurs fusils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions. Deux autres monterent au haut de la riviere pour tâcher de le trouver. Tout cela pourtant inutilement. La nuit les obligea de revenir sur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux de nos hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence à le chercher, en remontant la riviere : mais nous ne le trouvâmes point. Enfin sur les quatre heures après midi nous l'aperçûmes de loin, ayant les mains & le visage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attisé pendant la nuit, qui avoit

été fort froide. Il avoit à sa ceinture deux animaux de la grosseur des rats musquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui sembloient être une espece d'hermincs. Il les avoit tuez à coups de bâton, sans que ces petites bêtes prissent la fuite. Elles se pendent ordinairement par la queue à des branches d'arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chère, parce qu'elles étoient fort grasses.

Il nous dit, que les marais, qu'il avoit trouvez dans son chemin, l'avoient obligé de prendre un grand détour, de sorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige, qui tomboit en abondance, il n'avoit pû arriver au bord de la riviere, qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fusil pour nous avertir. Mais personne n'ayant répondu, il avoit crû, que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc son chemin en remontant le long de la riviere.

Ayant marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un tertre, sur le

lequel il monta brusquement, & après avoir appelé deux ou trois fois : mais au lieu de nous trouver endormis, comme il se l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des brossailles, & sous un chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché sur des herbes séchées, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit sans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre, & pour tuer quelqu'un de ses Ennemis le long de la riviere. Il l'appella en deux ou trois langues différentes, & enfin pour faire connoître qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvela le feu, & après s'être bien chauffé il crût, que pour l'empêcher d'être surpris, il devoit abbattre autour de lui quantité de brossailles, qui venant à tomber parmi celles qui restoient debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'approcher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit en

suite le feu, & s'endormit, quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Père Gabriel & moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter son monde, comme il avoit fait, & nous lui représentâmes le plus fortement, que nous pûmes, que tout le bonheur de nôtre entreprise dependoit uniquement de sa présence.

Nôtre Sauvage étoit resté derrière pour chasser. Ne nous trouvant point au portage, que nous avions passé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il falloit descendre la riviere. On l'envoya avec tous nos Canoteurs, & je restai avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu se prit pendant la nuit dans nôtre Cabanne, qui n'étoit composée que de nattes de joncs. Nous y eussions tous été brûlez, si je n'avois renversé fort promptement la natte, qui servoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Père Gabriel avoit fait plusieurs croix sur les arbres pour

pour nous le faire connoître plus aisément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou taureaux sauvages, plusieurs carcasses de ces animaux monstrueux & quelques Canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour passer la riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit est situé au bord d'une grande campagne, à l'extrémité de laquelle du côté du Couchant il y a un Village de Miamis Mascoutens, & Oiatinons ramassés ensemble. La riviere des Illinois a sa source dans cet endroit dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, sur lesquelles on peut à peine marcher. La source de cette riviere n'est éloignée que d'une lieue & demie de celle des Miamis. Ainsi nous transportâmes tout nôtre équipage avec nos Canots par un chemin, que l'on balisa pour la facilité de ceux, qui viendroient après nous. Nous laissâmes au portage de la riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit construit à son embouchure

chure, des lettres, qui étoient attachées au passage sur des arbres pour servir d'instruction à ceux, qui devoient nous venir joindre avec le Vaisseau au nombre de vingt-cinq personnes.

CHAPITRE XXIX.

Description de nôtre embarquement à la source de la Riviere des Illinois

LA source de cette riviere, comme nous venons de le dire, est au milieu de plusieurs terres tremblantes, sur lesquelles à peine peut-on marcher. Cette riviere est navigable à cent pas de sa source pour des Canots d'écorce, & s'augmente de telle sorte en très-peu de temps, qu'elle est presque aussi large & aussi profonde, que la Sambre & la Meuse. Elle a son cours au travers de plusieurs vastes marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule assez

sez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entière, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës en droite ligne. On ne voyoit de toutes parts, tant que la vûë pouvoit s'étendre, que des marais pleins de joncs & d'aunes. Nous n'eussions pû trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous faisions du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chasse après avoir traversé tous ces marais, comme nous l'avions espéré. Ce ne sont que de grandes campagnes découvertes, dans lesquelles il ne croît que de grandes herbes, qui sont séchées ordinairement dans la saison, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chassant aux bœufs ou taureaux sauvages. Quelque diligence, que nos gens apportassent pour tuer des bêtes fauves, nos chasseurs n'attrapèrent rien pendant plus de soixante lieuës. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreuil, quelques cignes,

cignes, & deux outardes pour la subsistence de trente ou trente-deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement déserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages, que nous voyions dans les campagnes. Ils y avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les taureaux & les vâches sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par la quantité de cornes & de carcasses de ces bêtes, que nous voyions de tous côtez. Les Miamis les chassent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route sur cette riviere des Illinois pendant tout le reste du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en Canot d'écorce depuis la source de cette riviere pendant six vingts, ou cent trente lieues, à compter depuis le Lac, qu'on appelle aussi des Illinois, nous arrivâmes enfin sur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois. Pen-

Pendant le temps de nôtre dernier débarquement, sur le bord de cette riviere, lequel fût assez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou taureau sauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes séches de toutes les preries de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées. Ainsi quelque soin que l'on prît de la chasse, nous ne subsistâmes que par une pure providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou taureau sauvage monstrueux embourbé sur le bord de la riviere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un cable.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse , que les peuples de ces Pays-là font , des taureaux , & des vâches sauvages , de la grosseur de ces animaux , & des avantages , que l'on peut tirer des terres , des bois , & du continent , où ils paissent avec d'autres bêtes sauvages.

LORS que les Sauvages voyent un troupeau de ces bœufs , ou taureaux , ils s'assemblent en grand nombre , & mettent le feu de toutes parts aux herbes séchées à l'entour de ces bêtes , à la réserve de quelques passages , qu'ils laissent exprès. C'est dans ces lieux , où ils se postent avec leurs arcs , & leurs flèches. Ces animaux , qui veulent éviter le feu , sont forcez de passer près des Sauvages. Alors ils les tuent , & en abbattent par fois jusques à cent ou
six



fix vingts en un jour. Ils en font la distribution selon le nombre & le besoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du massacre de tant d'animaux, vont avertir leurs femmes d'aller querir ces viandes. Elles se rendent sur les lieux, & chargent sur leurs dos jusques à deux ou trois cens livres pesant, & jettent encore leurs enfans par dessus tout le fardeau, qui ne paroît pas plus les charger que les armes de nos soldats.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes sont presque toutes noires, beaucoup plus grosses, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou taureaux, qu'on voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur monstrueuse. Ils ont le col fort court, mais fort gros, & quelquefois de six pans de largeur. Ils ont une bosse, ou petite élévation entre les deux épaules. Leurs jambes sont grosses & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont
sur

sur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent sur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux est fort succulente. Ils sont fort gras en Automne, parce qu'ils paissent pendant tout l'Été dans des preries, où l'herbe leur monte jusqu'au cou. Ces vastes pays sont si pleins de preries, qu'il semble que ce soit l'élément des taureaux sauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'espace en espace & assez près les uns des autres des bois, où ces animaux se retirent pour ruminer, & pour se mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées selon le changement des saisons, & selon la diversité des Climats. Quand ils sont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à sentir les approches de l'hyver, ils passent aux terres du Sud. Ils se suivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainsi par fois pendant une lieüe de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place, où ils

ont

ont couché, est souvent remplie de pourpier sauvage, dont nous avons mangé bien des fois. Ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des vâches en feroit venir dans ces pays. Les chemins, par où ces bêtes ont passé, sont frayez comme nos grands chemins d'Europe. On n'y voit point d'herbe. Ils passent à la nage les fleuves & les rivieres, qu'ils trouvent dans leur chemin, afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les vâches sauvages vont dans les Isles pour y faire leurs veaux, afin que les loups ne les mangent pas: mais quand une fois leurs veaux sont assez grands pour courir après leurs mères, les loups n'osent s'en approcher, parce que les vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoyance dans leur chasse, c'est que pour ne point déchasser ces animaux de leurs contrées, ils ne poursuivent ordinairement que ceux, qu'ils ont blessés à coups de flèches. Pour les autres ils s'échappent à la fuite, & on les laisse aller en liberté
de

de peur de les effaroucher. Au reste quoi que les Sauvages de ces vastes Continens soient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fasse à une fois, il en revient encore davantage l'année suivante dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces bœufs, & en font des sacs pour porter la viande boucanée, ou séchée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de sel, elles la préparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant, qu'elle vient d'être tuée tout fraîchement. Nous buvions le bouillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple

ple de l'Amérique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs sauvages pesent ordinairement cent ou six vingts livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du col, qui est le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la passent avec de la cervelle de toutes sortes d'animaux, & par ce moyen ils la rendent souple comme nos peaux de chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs, & la garnissent de porc-épic blanc & rouge. Ils en font des robes pour s'en servir de parade dans les festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulièrement pendant la nuit. Leurs robes, qui sont couvertes de laine frisée, paroissent tout-à-fait agréables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vâches, les petis veaux suivent le chasseur, & leur vont lécher la main ou le doigt. Ces Barbares en amènent parfois à leurs enfans : mais après qu'ils s'en sont divertis, ils leur cassent la tête
pour

pour les manger. Ils conservent les ongles de tous ces petits animaux, & les font sécher, après quoi ils les attachent à des vergettes, & les secoüent selon la diversité des postures & des mouvemens de ceux, qui chantent, & qui dansent. Cette machine a quelque chose d'approchant des tambours de Basque.

On pourroit facilement apprivoiser ces petits animaux, & s'en servir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux sauvages subsistent dans toutes les saisons de l'année. Quand ils sont surpris de l'hiver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui sont dans un climat plus chaud, & que la terre est toute couverte de neige, ils ont l'adresse de renverser la neige, & de brouter l'herbe, qui est dessous. On les entend meugler, mais non pas si communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont le corps, & sur-tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe. Cette grande masse de chair ne
les

les empêche pourtant pas d'aller fort vite. Il y a peu de Sauvages, quoi qu'ils soient fort légers & fort vites, qui les puisse atteindre à la course. Souvent ces animaux tuent ceux, qui les ont blessés, & sur-tout lors qu'ils sont en chaleur, & qu'un homme seul les poursuit. On en voit souvent des bandes de deux, trois, ou quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres fortes d'animaux dans ces vastes plaines, comme je l'ai remarqué dans la Description de la Louïsiane. On y voit des cerfs, des chevreuils, des castors, & les loutres y sont communes. On y trouve aussi des outardes, qui ont le goût de toutes sortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuse de pelicans, qui ont des becs monstrueux, & beaucoup d'autres oiseaux de différentes especes, qui y sont en très-grand nombre.

La pêche y est très-abondante dans les rivières, & la terre y est extraordinairement fertile. Ce sont des pré-

res sans bornes, mêlées de Forêts de haute futaye, où il y a de toutes sortes de bois propres à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens chênes, pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus solides, & plus condensés que ceux de Canada. Les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. On y trouveroit les plus belles pièces du monde pour y construire des vaisseaux, qu'on pourroit faire sur les lieux, & amener ensuite des bois, qui serviroient de lest aux navires, pour la construction des vaisseaux de l'Europe. Cela seroit d'une très-grande épargne, & donneroit aux arbres le temps de recroître dans les Forêts de l'Europe, qui sont fort épuisées.

On voit dans ces Forêts plusieurs sortes d'arbres fruitiers, & des vignes sauvages, qui produisent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, lesquelles meurissent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve aussi des campagnes de très-bon chanvre, qui y croît naturelle-
ment

ment de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais, que nous en avons fait chès les Illinois, & chès les Illari, on est persuadé, que la terre est capable de produire toutes sortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plûpart sont navigables. On n'y est presque point incommodé des Maringouïns, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde année independemment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Meridionales de l'Amérique. Les boucanniers Flibustiers, & d'autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux sauvages, que dans tout le reste des Isles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon , d'ardoise , & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur , que l'on trouve en divers endroits , font juger , qu'il y en a des mines , & peut-être en trouveroit-on d'autres métaux & mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déjà trouvé chès les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXXI.

Description de nôtre arrivée chès les Illinois , peuple fort nombreux , par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique.

L'ETYMOLOGIE de ce mot *Illinois* vient , selon que nous l'avons dit , du terme *Illini* , qui dans la langue de cette Nation signifie *un homme fait ou achevé* , de même que le mot *Alleman* veut dire *tout homme* , comme si on

YOU-

vouloit signifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation qu'ils soient.

Le plus grand Village des Illinois est composé de quatre ou cinq cens Cabannes, chacune de cinq ou six feux. Ces Villages sont situez dans une plaine un peu marécageuse à quarante degrez de latitude sur la rive droite d'une riviere aussi large que la Meuse l'est devant Namur. Leurs Cabannes sont faites comme de longs berceaux. Elles sont couvertes de nattes de joncs plats, si bien cousues, qu'elles sont impénétrables au vent, à la neige, & à la pluie. Chaque Cabanne a cinq ou six feux, comme je viens de le dire, & chaque feu une ou deux familles. Tous ceux, qui y habitent, vivent ensemble en bonne intelligence.

C'est la coûtume de ce peuple, dès qu'on a fait la récolte du blé d'Inde, de l'enfermer dans des creux sous terre, afin de le conserver pour l'Eté, que la viande se corrompt aisément. Après cela

ils s'en vont au loin passer l'hyver à la chasse des Bœufs ou Taureaux sauvages, & des Castors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette provision de blé d'Inde leur est extrêmement précieuse. On ne sauroit leur faire un plus grand déplaisir, que d'y toucher pendant leur absence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions prévu, parce que les Sauvages étoient allez à la chasse en divers endroits selon leur coutume. Leur absence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient : cependant nous n'osions prendre de leur blé d'Inde dans ces fosses, où ils l'enferment pour le conserver, afin de s'en servir à leur retour de la chasse pour semer leurs terres, & pour subsister jusqu'à une autre récolte. Enfin pourtant ne pouvant pas penser à descendre plus bas sans vivres, parce que le feu, qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuir toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares

bares dans l'esperance de les appaiser par quelque présent.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle provision le même jour, & nous descendimes durant quatre jours sur la même Riviere, qui coule au Sud-quart-Sud-Oüest.

Le premier jour de Janvier 1680. immédiatement après la Messe, souhaitant une hûreuse Année au Sieur de la Salle, & à tout nôtre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priaï tous nos mécontents de s'armer de patience, leur représentant, que Dieu pourvoiroit à tous nos besoins, & que vivans en bonne union, il nous susciteroit des moyens propres à nous faire subsister. Nous embrassâmes tous nos hommes l'un après l'autre, le Père Gabriel, le Père Zenobe & moi de la maniere la plus tendre & la plus cordiale. Nous les encourageâmes à poursuivre avec ardeur cette importante Découverte, que nous avions si bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an

nous traversâmes un petit lac, long d'environ sept lieues, & large d'une, nommé *Pimiteoui*, ce qui signifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes grasses. Le Sieur de la Salle jugea par l'Astrolabe, qu'il étoit à trente-trois degrez quarante-cinq minutes. Ce Lac est fort remarquable, en ce que la riviere des Illinois étant glacée jusque là, ce qui ne dure que quatre ou cinq semaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'est jamais depuis cet endroit jusqu'à son embouchure dans Meschapi. La Navigation y est interrompue en certains endroits à cause de l'amas des glaces, qui y dérivent d'enhaut.

L'on avoit assuré nos gens, que les Illinois avoient été prévenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux côtez de la riviere en un endroit, où le courant portoit nos Canots plus vite qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger les Canots de front,
de

de sorte qu'ils occupoient toute la largeur de la rivière. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords se trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonti, qui n'étoient éloignez du bord que d'une demi-portée de pistolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite flotte, furent surpris de la voir. Les uns coururent aux armes, & les autres prirent la fuite avec un extrême desordre. Le Sieur de la Salle avoit un Calumet de paix : mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétassent à foiblesse. Comme on fut bien-tôt si près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes, que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs armes à la main. Nous nous laissâmes emporter par le courant tous de front, parce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant dispersés coururent aux armes; mais avec tant de confusion, qu'avant qu'ils se
-1000
fussent

fussent reconnûs, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y fut le premier. L'on pouvoit défaire les Sauvages dans le desordre, où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas nôtre dessein, nous fîmes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se rassûrer.

Ces Barbares intimidés de cette action si hardie, présentèrent aussi-tôt le Calumet de paix, quoi qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leur présentèrent le leur en même tems, & leur terreur se changeant en joye, nous leur fîmes connoître, que nous acceptions la paix. Alors ils renvoyèrent querir ceux, qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Père Zenobe, & prenant leurs enfans par la main pour les rassûrer de leur frayeur, nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Viellards & les Maîtres dans leurs Cabannes. Nous avions compassion de ces pauvres Amés, qui ne se perdent que parce qu'ils ne

connoissent point Dieu, faute de Missionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut aussi grande, que leur apprehension avoit été forte: celle de quelques-uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux, où ils s'étoient sauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chès eux que pour leur faire connoître le vrai Dieu, pour les protéger contre leurs Ennemis, & pour leur apporter des armes à feu, dont ils n'avoient point de connoissance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande suite de voix, qui nous paroïssoit sortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui sont les plus humains de toute l'Amérique Septentrionale, & qui crioient en répétant ces mots, *Tapatoui-Nika*, c'est-à-dire, en leur langue, *Voilà qui est bien, mon Frere, mon Ami, Tu as l'esprit bien fait d'avoir eu cette pensée.* En même temps ils nous froterent les jambes jusques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'ours, & de la graisse

graisse de taureaux sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec des amitez tout-à-fait extraordinaires.

Aussi-tôt après le Sieur de la Salle leur fit un présent de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit; qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire, qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajoûta, qu'il savoit, combien le blé d'Inde leur étoit nécessaire; que cependant la nécessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots: qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin. Que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit

étoit libre de le reprendre, mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres nécessaires pour sa subsistence & pour celle de ses gens, ils'en iroit chés leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laisseroit le Forgeron, qu'il avoit amené pour racommoder leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle, ce qu'il leur demandoit, & nous fimes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette alliance, que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs précautions nécessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens, nommé Monso, nous vint traverser le soir même de nôtre arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoyé par d'autres que par ceux de sa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis, & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, des couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choisi

pour cette Ambassade plutôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, disant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un broüillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chés eux, que pour devancer leurs Ennemis : qu'ils alloient venir de tous côtez avec les Européens, qui étoient en Canada pour détruire leur Nation. Il leur fit des présens de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur désigna.

Ce Conseil se tint la nuit, que les Sauvages choisissent ordinairement pour traiter de leurs affaires secretes. Cet Ambassadeur se retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & de défiance, & paroissoient même machiner quelque chose contre nous. Cela nous fit beaucoup de peine.

ne : mais le Sieur de la Salle , qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des présens , apprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moyens de rassûrer cette Nation : mais dans la suite nous desabusâmes encore les Maskoutens , & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois , qui subsista pendant tout le temps , que nous fîmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous , jusques à la construction d'un Fort.

PENDANT que nous demeurions parmi cette Nation , le nommé Nikanapé , frere de Chassagoïasse le plus
 con

considérable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un discours bien différent de celui de leurs Anciens à notre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chère, que pour nous guérir l'esprit de la fantaisie, que nous avions de descendre Meschasipi, c'est-à-dire, *la grande Riviere*, jusques à la mer. Il assûroit, que personne ne l'avoit entrepris sans y perir : que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque valeur, & quelques armes, que nous pussions avoir : que ce fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles, & de Serpens : que supposé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inévitable. C'est, que le bas de Meschasipi étoit plein de sauts,
& de

& de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir sans ressource : que tous ces rapides, & ces précipices aboutissoient à un gouffre, où cette riviere se perdoit sous terre, sans qu'on fût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonstances, & prononça son discours si serieusement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoutumés aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehension sur leurs visages, qui paroissoient tout effrayez. Mais comme ce n'est pas la coutume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faisant nous eussions augmenté l'inquietude de nos gens, nous lui laissâmes paisiblement achever son discours, après quoi nous lui répondîmes sans faire paroître aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis, qu'il nous donnoit,

noit , & que nous acquerriens d' autant plus de gloire , que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter : que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes , & de nos Chefs : qu'il commandoit à la mer , & à tout le monde : que nous nous estimerions hûreux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel , & de celui , qui nous avoit envoyez , jusques au bout de la terre : que nous croïons , que tout ce qu'il nous avoit dit , étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quitter sa Nation : qu'il se pouvoit faire , que tout cela n'étoit que l'artifice de quelque méchant esprit , qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins : que nos desseins étoient pleins de sincérité , & qui si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous , ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquietude , afin que nous pussions les satisfaire : qu'autrement nous aurions lieu de croire , que l'amitié , qu'ils nous témoignoit à nôtre arrivée , n'étoit qu'une

qu'une amitié feinte & pleine de dissimulation. Nikanapé demeura sans répartie, & nous présentant à manger il changea de discours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien instruit reprit la parole, & dit à ceux, qui étoient présens, que nous n'étions pas surpris, que leurs voisins devinssent jaloux des commoditez, qu'ils recevoient du commerce, qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fissent des rapports à nôtre desavantage. Mais qu'ils s'étonnoit, de ce qu'ils y donnoient créance si facilement, & de ce qu'ils nous cachent la vérité, puis que nous leur avions communiqué franchement & sincèrement tous nos desseins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, ajouta-t-il en s'adressant à Nikanapé, lors que Monso vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Espions des Iroquois. Les présens, qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges, sont encore cachez dans cette cabanne.

Pour-

Pourquoi a-t-il pris la fuite aussi tôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne se montrait-il pas de jour, s'il n'avoit que des véritez à dire? N'as-tu pas vû, qu'à nôtre arrivée nous avons pû tuer tes neveux, & que dans la confusion, où ils étoient, nous eussions pû faire seuls, ce qu'on te veut persuader, que nous executerions avec l'assistance des Iroquois, après que nous nous ferons établis chès toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers, qui sont ici avec moi, ne pourroient-ils pas vous égorger tous tant que vous êtes d'Amériens, pendant que vos jeunes gens sont à la challe? Ne fais-tu pas, que les Iroquois, que tu crains, ont souvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre?

Mais pour te guérir entierement l'esprit, cours après cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous
col-

connoît-il, lui, qui ne nous a jamais vûs? Comment peut-il favoir les complots, que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoît aussi peu que nous? Regarde nôtre équipage: ce ne sont que des outils & des marchandises, qui ne nous peuvent servir qu'à faire du bien, & qui ne sont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce discours les émut, & les obligea de faire courir après Monso pour le ramener: mais la neige, qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les pistes, empêcha, qu'on ne le pût joindre. Cependant nos gens, qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout-à-fait guéris de leurs craintes mal fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs à Missilimakinak, s'enfuirent la nuit suivante, & enlevèrent ce qu'ils crurent leur devoir être nécessaire. En quoi il est vrai de dire, qu'ils s'exposèrent
à un

à un danger de perir , beaucoup plus certain que celui , qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voyant , que ces six Deserteurs n'avoient laissé dans leur Cabanne qu'un seul homme , qui leur étoit suspect , commanda au reste de nos gens , afin d'empêcher le mauvais effet , que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois , de dire , que leurs Camarades étoient partis sans son ordre , & qu'il auroit bien pû les faire poursuivre , & les punir pour en faire un exemple : mais qu'il ne vouloit pas faire connoître aux Sauvages le peu de fidélité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fidèles que ces fugitifs , & à n'en pas venir à de pareilles extrémités par la crainte des dangers , que Nikanapé leur avoit fausement exaggez : nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux , qui l'accompagneroient volontairement : qu'il leur donnoit parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada ,

nada, où ils pourroient aller en Canot sans courir aucun risque: qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeste de la vie, & qu'une retraite semblable les couvreroit d'une éternelle confusion de l'avoir lâchement abandonné par une conspiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils seroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tâcha ainsi de rassûrer ses gens. Cependant il connoissoit leur inconstance. Dissimulant donc le chagrin, qu'il avoit de leur peu de courage, il resolut de les éloigner des Sauvages, afin de couper le chemin à de nouvelles subornations. Mais afin de les y faire consentir sans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout-à-fait en sûreté parmi les Illinois: que d'ailleurs un pareil sejour les exposoit aux attaques des Iroquois, que peut-être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur resister: que selon toutes les apparences ils s'en fuïroient au premier choc: que les Iro-

quois

quois ne pouvant les attraper, parce que les Illinois courent beaucoup plus vite qu'eux, ils déchargeroient leur furie sur nous; que nôtre petit nombre seroit incapable de faire tête à ces Barbares: qu'il n'y avoit qu'un seul remède, qui étoit de se fortifier dans quelque poste facile à défendre: qu'il y en avoit un de cette sorte près du Village; où ils seroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares: que nous ne pourrions pas y être forcez, & que cela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raisons, & plusieurs autres semblables, que je leur deduisis, les persuaderent, & les engagerent à entreprendre de bonne grace la construction d'un Fort. On choisit une place propre à cela, distante de quatre journées du grand Village des Illinois, en descendant vers le fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIII.

Réflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit espérer de leur conversion.

IL est bon d'observer ici, qu'il y a des Miamis situez au Sud-Oüest du fond du Lac des Illinois. Ils habitent sur le bord d'une riviere assez belle, qui est environ à quinze lieuës dans les terres à quarante & un degré de latitude Septentrionale. La Nation des Maskoutens & celle des Outouïagamis demeurent environ à quarante-trois degrés de latitude sur le bord de la riviere appellée Melleoki, qui se décharge assez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüest on trouve les Kikapous, & les Ainoves, qui ont deux Villages. A l'Oüest de ces derniers, au haut de la riviere de Chécagoumenant, il y a un autre Villa-

ge d' Illinois Cascafchia, situé à l' Oüest du fond du même Lac, tirant un peu à Sud - Oüest environ le 41. degré de latitude. Les Authoutantas, & Maskoutens Nadoüeffiouz demeurent à cent trente lieuës des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Meschafipi. C'est du côté de l' Oüest au dessus de la Riviere des Illinois vis-à-vis de l' embouchure de Oüisconfin, il y a une autre Riviere, qui se décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la suite de plusieurs autres Nations.

La plûpart de tous ces Sauvages, & sur-tout les Illinois, font leurs Cabannes de nattes de joncs plats, & doublées, lesquelles sont cousues ensemble. Ils sont de grande stature, forts & robustes, adroits à l'arc & à la flèche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils sont errans, paresseux, craintifs, libertins, & presque sans respect pour leurs Chefs. Ils sont coleres, & grands larrons.

Leurs

Leurs Villages ne sont fermez d'aucunes palissades, parce qu'ils n'ont pas assez de cœur pour les défendre. Ils fuient à la première nouvelle, qu'ils apprennent de l'armée Ennemie. La bonté & la fertilité de leurs campagnes leur fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils n'ont l'usage des instrumens & des armes de fer, que depuis que nous y avons été. Outre l'arc & la flèche ils se servent encore en guerre d'une espece de demi-pique, & de massuë de bois.

Les Hermaphrodites sont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement plusieurs femmes, & prennent souvent toutes les Sœurs, disans qu'elles s'accordent mieux que des étrangères. Cependant ils en sont si jaloux, qu'ils leur coupent le nez sur le moindre soupçon. Ils sont impudiques jusqu'à tomber dans le péché qui est contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, parce qu'ils les employent à cet abominable usage; ces garçons ne s'occupent qu'aux

ouvrages des femmes, & ne se mêlent ni de la chasse, ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoi que sans aucun culte de Religion. Au reste ils sont grands joüeurs, comme sont tous les Sauvages, que j'ai pû connoître dans l'Amérique.

Comme il y a dans de certains endroits pierreux de leur pays une fort grande quantité de serpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à les guérir de leurs morsures, dont l'usage est beaucoup plus assuré, que celui du Thériaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frotez de ces herbes, ils se joüent impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nus en Eté, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espece de souliers, qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez piquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long-temps. Mais
ils

ils s'en garantissent par le moyen des peaux de bêtes sauvages, qu'ils passent, & qu'ils peignent fort proprement, & dont ils se font des couvertures, & une espece de robes.

Pour ce qui est des conversions, qu'on peut faire de ces gens-là touchant l'Évangile, on ne sauroit faire aucun fonds sur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amérique, sont fort peu disposés aux lumières de la foi, parce qu'ils sont brutaux & stupides, & que leurs mœurs sont extrêmement corrompues, & opposées au Christianisme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos vérités. J'en ai trouvé quelques-uns, qui étoient d'une humeur assez docile. Le Père Zenobe a baptisé quelques enfans moribonds parmi ces Barbares, & deux ou trois personnes mourantes, qui lui témoignèrent quelque disposition pour cela. Ces peuples se feroient laissé baptiser, comme on eût voulu, mais sans aucune instruction préalable, & sans aucune connoissance de la nature & de l'effica-

ce du Sacrement, parce qu'ils font fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux vérités, qu'on leur préche.

Le Père Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crût, qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moyen il s'assûreroit de la validité de leur baptême: mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, parce qu'il apprit, qu'un Sauvage nommé Chassagoïache, qui avoit été baptizé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par conséquent il étoit *duplo filius gehenna*. Car ce malheureux ayant profané son baptême par les crimes infames, auxquels il s'abandonna dans la suite, meritoit sans doute d'être châtié doublement dans l'autre

vie.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

Construction d'un Fort, que nous fimes bâtir sur la Riviere des Illinois, nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecoeur, ensemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la mer.

IL faut remarquer ici, que quelque hyver qu'il fasse dans les Contrées de ce charmant Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il survint un grand dégel, qui rendit la Riviere libre au dessous du Village, où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une espee de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner. Nous nous rendîmes donc en Canot au lieu, que nous allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre, éloigné d'envi-

ron deux cens pas du bord de la riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied dans le temps des pluyes. Deux ravines larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite éminence. On acheva de retrancher une partie du quatrième par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus extérieur, qui lui servoit de contrescarpe par des Chevaux de Frise, & ensuite on escarpa cette éminence de tous côtez. On en fit soutenir la terre, autant qu'il étoit nécessaire, par de fortes pieces de bois, & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des angles de ce Fort, afin que nos gens fussent toujours prêts en cas d'attaque. Les Pères Gabriel, Zenobe & moi nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions après le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet. Nous ne pouvions

vions plus dire la Messe, parce que le vin, que nous avions fait des gros raisins du pays, avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vêpres les jours de Fêtes, & les Dimanches, & nous faisons la prédication après les prières du matin. On mit la forge le long de la courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle se posta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonti, & on fit abbattre du bois pour en faire du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous pensions sans cesse à notre grande Découverte. Nous voyions, que la construction de la Barque étoit fort difficile, parce que nos Scieurs de long avoient déserté. On s'avisa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un, qui fût de bonne volonté, & qui voulût essayer de faire des planches de bordage, on espéroit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps, mais qu'au pis aller, on en seroit quitte pour en gâter quelques-unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essai. Ils réussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareil ouvrage. On fit donc commencer une Barque de quarante-deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement que nonobstant les Travaux du Fort, qu'on nomma de Creve-cœur, à cause du chagrin, que nos Deserteurs nous avoient donné. Le bordage fût scié, tout le bois de la Barque prêt, & la Barque dressée jusque au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déjà remarqué, que l'hyver, qui n'est pas grand dans le pays des Illinois, n'est pas plus froid qu'en Provence. Cependant l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais expérimenté un hyver si rude. Ainsi le Sieur de la Salle & moi nous nous voyions exposés à de nouvelles fatigues, qui peut-être sembleront incroyables à ceux, qui n'ont point d'expérience des grands Voyages;

& des

& des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecoeur étoit presque achevé. On avoit préparé tout le bois nécessaire pour nôtre Barque. Mais nous n'avions ni cordages, ni voiles. Nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoyez pour s'informer, de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise seroit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada, qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses, dont nous avions besoin. Pour ce qui est de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieues, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

Le Sieur de la Salle ne voyant point revenir son Vaisseau le Griffon, &

n'apprenant aucunes nouvelles de ceux, qu'il avoit envoyez au devant, ne se rebuta point de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarasser d'un si long & d'un si pénible Voyage, il l'entreprit, & en fit une partie avec deux grandes raquettes aux pieds, de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extrémité d'affaires nous primes tout deux une résolution aussi extraordinaire, qu'elle étoit difficile à executer: Moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnûs, où on étoit à tout moment dans un très-grand danger de la vie: Lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moyen de subsister non plus que moi, que ce que nous pourrions tuer de bêtes fauves avec le fusil, sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous rencontrerions sur nôtre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre ou cinq Nations, par lesquelles il

de-

devoit passer, connoissoient les Européens, qui sont en Canada, parce qu'ils avoient commerce avec eux, & que ceux, où j'allois à plus de six ou sept cens lieues des Illinois, n'avoient jamais vû d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empêcher, que les autres, qui étoient déjà fort ébranlez, ne désertassent après nôtre départ.

CHAPITRE XXXV.

Récit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte, avec le Retour de Sieur de la Salle au Fort du Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschafipi.

AVANT nôtre départ nous trouvâmes habilement le moyen de defabufer nos gens des fausses impressions, que les Illinois leur avoient données à la sollicitation de Monso Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arriverent au Village des Illinois. L'un d'eux nous assûra de la beauté du Fleuve Meschafipi. Nous en fûmes encore instruits par plusieurs autres Sauvages. Mais un Illinois nous dit en patticulier, & fort en secret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant

ce récit ne suffisoit pas pour desabuser nos gens. Afin donc de les rassûrer entierement, nous entreprîmes de le faire avoüer aux Illinois, quoi que nous eussions appris, qu'ils avoient résolu dans un Conseil, qu'ils avoient tenu se- cretement, de nous dire touÿours la même chose. Il s'en présenta peu de temps après une occasion tout-à-fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des prisonniers du côté du Sud, avoit devancé ses Camarades. Il passa à nôtre Chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes semblant d'avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit une Carte assez exacte avec du charbon. Il nous assûra, qu'il avoit été par tout avec sa Pirogue, qui est un Canot de bois creuté avec du feu: qu'il n'y avoit jus- qués à la mer, que les Sauvages appel- lent le grand Lac, ni Saut, ni rapide: mais que parce que ce Fleuve devient fort large en approchant de son embou- chure,

chure, il y avoit en quelques endroits des battures de sable, & au milieu des canaux fort profonds, & des vases, qui en barroient une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses rivieres, qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourrai bien en faire le récit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciâmes par un petit présent, que nous lui fîmes, de ce qu'il nous avoit découvert la vérité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien témoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les prières publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assembles dans la Cabanne d'un des plus considérables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un ours. C'est un mets, dont ils font beaucoup de cas. Ils nous fi-

rent

rent place au milieu d'eux sur une belle natte de jones, qu'ils nous présentèrent. Nous leur fîmes dire par un de nos hommes qui savoit la langue, que nous voulions leur apprendre, que celui, qui a tout fait, que nous appellions le grand Maître de la vie, prenoit un soin particulier de nous: qu'il nous avoit fait la grace de nous instruire de l'état de Meschafipi: que nous étions en peine d'en connoître la vérité, depuis qu'ils avoient voulu nous persuader, que la navigation en étoit impossible. Après quoi nous ajoûtâmes tout ce que nous avions appris le jour précédent, sans faire connoître en aucune maniere le moyen, par lequel nous en avions été instruits.

Ces Barbares crurent, que nous avions appris toutes ces choses par quelques voyes extraordinaires. Après s'être fermé la bouche avec la main, selon leur maniere de témoigner leur admiration, ils nous dirent, que la seule envie, qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les Robbes grises, ou les
 pieds

pieds nuds , comme les Sauvages ont accoûtumé d'appeller nos Religieux de S. François , pour rester avec eux , les avoit obligez de nous cacher la vérité. Ils nous avouerent donc tout ce que nous avons appris du jeune Guerrier , & du depuis ils ont persisté dans les mêmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens , & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de plusieurs Osages , Cikaga , & A-kanfa , qui étoient venus du Sud pour nous voir , & pour troquer avec nous des haches contre des pelletieres , qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous , que le Fleuve Meschasipi étoit navigable par tout jusques à la mer , & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danser le Calumet de paix , pour entretenir une bonne correspondance avec nous , & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivèrent en même temps , & dansèrent le Calumet de paix
aux

aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables Ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques présens afin de les unir plus fortement ensemble.

Nous nous trouvions alors trois Missionnaires Récollets avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus de vin pour célébrer la Messe. Le Père Gabriel, qui avoit besoin de soulagement à cause de son grand âge, témoigna, qu'il resteroit seul très-volontiers avec ceux de nos gens, qui demeureroient dans le Fort. Le Père Zenobe, qui avoit souhaité la grande mission des Illinois, lesquels étoient au nombre de sept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit se façonner aux manieres importunes des Sauvages, avec lesquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit présent de trois haches à l'hôte de ce Religieux nommé Omahouha, c'est à-dire, *Loup*. Cet homme étoit le Chef d'une Famille, ou Tribu.
C'étoit

C'étoit , afin qu'il eût soin de ce bon Père. Il le logeoit chès lui , & paroiffoit l'aimer comme l'un de fes enfans. Ce Religieux , qui n'étoit qu'à une demi-lieuë du Fort , vint nous témoigner son chagrin , & nous repréfenta , qu'il ne pouvoit fe façonner aux manieres de ces Barbares , quoi qu'il eût déjà appris leur langue en partie.

J'offris de prendre la place de Miffion , pourvû qu'il voulût prendre la mienne , qui étoit d'aller vers ces Nations avancées , que nous ne connoiffions , que parce que les Sauvages nous en avoient dit , ce qui étoit fort fuperficiel. Cela donna à penfer au Père Zenobe , lequel enfin aima mieux refter avec les Illinois , dont il avoit quelque connoiffance , que de s'expofer à des dangers presque affûrez parmi des peuples inconnûs.

Le Sieur de la Salle laiffa le Sieur de Tonti pour Commandant au Fort de Crevecoeur avec le refte de nos foldats , & les Charpentiers , qui travailloient à la construction de cette Barque , que
nous

nous destinions à descendre jusques à la mer. Nous prétendions commencer ce Voyage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le fleuve Meschafipi. Au reste nous espérions de nous garantir des flèches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, parce que nous avions dessein de revêtir cette Barque d'une espece de parapet. Le Sieur de la Salle laissa au dit Sieur de Tonti de la poudre, du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres armes pour se défendre, au cas que les Iroquois le vinssent attaquer, & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller querir du renfort, des cables, & des agrès pour cette barque, il la vit élever jusques au cordon.

Il ne savoit comment me disposer à aller découvrir par avance la route, qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce fleuve Meschafipi à son retour de Canada. J'avois un abcès à la bouche, qui suppuroit tous les jours depuis un an & demi, quoi que sans puanteur. Je lui témoignai la repugnance,

ce, que j'avois à faire le Voyage, dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me répondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empêché le bon succès de nos Missions nouvelles.

Le bon Père Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Père Maître de Noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourais dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoûtoit ce vénérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austérité de la pénitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des précipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allez tâcher de gagner à Dieu: mais

courage, vous remporterez autant de victoires, que vous, recevrez de combats.

Considérant donc, que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir seconder à son âge dans la seconde année de nôtre Découverte, espérant d'établir le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi des peuples Barbares & inconnûs, & voyant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maison noble de Bourgogne, il avoit bien voulu sacrifier tout cela à l'honneur de la Mission, j'entrepris ce dangereux voyage avec une entière assurance, espérant, que jé pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voyant resolu à cette entreprise, me dit, que je lui faisois un extrême plaisir. Dieu fait, s'il parloit alors selon son cœur. Quoiqu'il en soit, il me donna un Calumet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, furnommé le Picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif
du

du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des présens, qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays-là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze alènes, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche, & un petit paquet d'aiguilles pour faire des présens aux Sauvages, ajoutant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pû.

On peut juger de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienne. Je reçûs la bénédiction du Père Gabriel. Je pris congé du Sieur de la Salle, & après avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot, le Père Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Père Gabriel finit ses Adieux par ces paroles de l'Écriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que votre cœur soit fortifié.

CHAPITRE XXXVI.

Départ de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.

IL faut avouër, qu'en considérant mûrement les grands dangers, auxquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la duppe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un hûreux succès à nôtre Découverte.

Nous partîmes du Fort de Crevecœur le 29. Fevrier de l'an 1680. & sur le soir en descendant la Riviere des Illinois, nous rencontrâmes sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui

revencient dans leurs villages dans leurs pyrogues, ou gondoles, chargées de tauraux sauvages, qu'ils avoient tuez à la chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'oserent me quitter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivîmes donc nôtre navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouerent le dessein, qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disans que pour eux, ils se feroient sauvez avec les marchandises, ajoûtans, que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus, que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau présage je pouvois tirer de ce dessein.

La riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions, est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ai déjà dit, que la Meuse à Namur. En deux autres
en-

endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieuë. Elle est bordée de côteaux, dont la pente est couverte de bois, & de grands arbres. Ces côteaux sont éloignez d'une demi-lieuë les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux & souvent inondé, surtout en automne, & au printemps : cependant il ne laisse pas d'y croître de fort grands arbres. Quand on est sur ces côteaux, on découvre de belles prairies à perte de vüe, garnies d'espace en espace de petis bois de haute futaie, qui semblent avoir été plantez exprès. Le courant de la riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluyes. Elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieuës de chemin, de grandes barques, depuis son embouchure jusques au village des Illinois. Son cours va presque toujours au Sud-quart-Sud-Oüest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de son embouchure une Nation appelée Tamaroa, ou Maroa, composée de deux cens familles.

Ils voulurent nous mener à leur village, situé à l'Oüest du fleuve Meschasipi, à six ou sept lieües de l'embouchure de cette riviere des Illinois : mais mes deux Canoteurs espérans de faire un plus grand gain, aimerent mieux passer outre, suivant le conseil, que je leur donnois. Et en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voyoient, que nous portions du fer & des armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir. Mais ils ne purent nous attraper dans leurs pyrogues, ou Canots de bois creusé avec le feu, parce que ces vaisseaux sont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui alloient bien plus vite que les leurs.

Ils dépêcherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de flèches dans quelque détroit de la riviere. Mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuscade par le feu, qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, &

nous

nous campâmes dans une petite Isle, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit chien, afin qu'il nous éveillât, & que nous pussions nous embarquer plus promptement, au cas que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la riviere à la nage.

Après avoir évité ces Sauvages, nous arrivâmes bien-tôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieuës du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieuës du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par conséquent à 120. ou cent trente lieuës du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture, en quoi je ne comprends pas les détours, que le grand fleuve Meschafipi peut faire jusqu'à la mer.

A l'angle, que cette riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du côté du Nord, vis-à-vis du rocher, ti-

rant vers l'Oüest au delà du fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroissent toutes prêtes à être cultivées, & seroient sans doute très-avantageuses par les deux récoltes de grains, qu'on y pourroit faire tous les ans. Elles fourniroient aisément la subsistence d'une Colonie.

Les glaces, qui dérhoient du côté du Nord, nous retardèrent jusques au 12. du mois de Mars dans le lieu, où nous nous étions arrêtez : mais cela ne dura pas long-temps, & nous continuâmes nôtre route en traversant & en sondant de tous côtez le fleuve Meschassipi, pour voir, s'il étoit navigable. On trouve trois petites Isles au milieu près de l'embouchure de la riviere des Illinois, & ces Isletes arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela est cause, qu'on trouve plusieurs battures de sable fort larges. Cependant les canaux y sont assez profonds, & on y trouve assez d'eau pour porter de grandes barques. Les grands bar-
teaux

teaux plats y peuvent passer en tout temps.

Ce grand fleuve Meschasipi va au Sud-Sud-Oüest, & vient du Nord & du Nord-Oüest. Il coule entre deux chaînes de montagnes assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce fleuve. En quelques lieux elles sont assez éloignées des bords, de sorte qu'entre les montagnes & le fleuve, il y a de grandes preries, où on voit souvent paître des troupes de bœufs ou taureaux sauvages. En d'autres endroits ces éminences laissent des espaces en demi-cercles, qui sont couverts d'herbes ou de bois.

Au delà de cette montagne, on découvre à perte de vüe de grandes campagnes, que nous pouvons véritablement appeller les délices de l'Amérique. Ce grand fleuve a presque par tout une demi-lieuë, & en quelques endroits une lieuë de large. Il est divisé par quantité d'Isles couvertes d'arbres, entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Dans cet en-

droit du côté de l'Oüest, il ne reçoit aucune riviere considerable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest à sept ou huit lieües du Saut de S. Antoine de Padoüe, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici, que je veux bien, que toute la terre sache le mystere de cette Découverte, que j'ai caché jusques à présent pour ne pas donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire, & toute la connoissance la plus secrete de cette Découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher, qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient vü, & que cela ne nuisit à ses desseins secrets.

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louisiane, touchant le bas du grand fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër, qu'il est bien doux & bien agréable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a euez. Je ne pense jamais qu'avec admiration à l'extrême embarras, où je me trouvai à l'embouchure de la riviere des Illinois dans le fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moi sans provision, hors d'état de nous défendre contre les insultes, auxquelles nous étions sans cesse exposez, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnû, & parmi des

Nations Barbares, que je ne sente une joye secrete en mon cœur de me voir échappé de tant de dangers, & hûreusement revenu d'un Voyage si difficile, & si perilleux.

Cette riviere des Illinois se jette dans Meschasipi entre le 36. & 33. degré de latitude. Au moins cela me parût ainsi par mon observation dans le temps que j'y passai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux, qui en feront le voyage ci-après, auront plus de temps, que je n'en eus pour en bien prendre les mesures, parce que je me trouvai enveloppé par la conjoncture du temps dans de grandes & de fâcheuses affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes, que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voyage.

J'étois assuré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que si je descendois au bas du fleuve Meschasipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'esprit de mes Superieurs,
par-

parce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon la prière, & selon le projet, que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyois à la veille de mourir de faim, & de ne savoir que devenir, parce que ces deux hommes, qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, si je les empêchois de descendre vers les Nations, qui habitent au bas de ce fleuve.

Me voyant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point hésiter sur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préférer ma propre conservation à la passion violente, qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette Découverte. Nos deux hommes me voyant donc résolu de les suivre par tout, me promirent une entière fidélité. Ainsi après nous être donné la main pour nôtre assurance mutuelle, nous nous mîmes en chemin pour commencer nôtre Voyage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680.

que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos prières ordinaires. Nous continuâmes ainsi nos dévotions accoûtumées du soir & du matin selon l'usage pratiqué parmi nous. Les glaces, qui descendoient sur le fleuve en cet endroit, nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit résister. Cependant nous gagnions toujours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. Ainsi nous arrivâmes après environ six lieues de chemin à la riviere d'une nation, que l'on appelle les Osages, & qui demeurent vers les Messorites. Cette riviere vient de l'Occident, & elle nous paroissoit presque aussi forte que le fleuve Meschasipi, où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extrêmement trouble par les terres bourbeuses, qu'elle entraîne avec elle, de sorte qu'à peine en peut-on boire.

Les Issati, qui habitent au haut de ce fleuve Meschasipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu, où je me
trou-

trouvois alors. Ces peuples, dont je savois la langue, parce que j'eus occasion de l'apprendre pendant le séjour, que je fis ensuite parmi eux, m'ont appris, que cette riviere des Osages, & des Messourites étoit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la source en remontant à dix ou douze journées de chemin à une montagne, d'où on voit sortir tous ces ruisseaux, qui composent ensuite cette riviere. Ils ajoûtoient, qu'au delà de cette montagne on voit la mer, & de grands vaisseaux, que ces rivieres sont peuplées d'une grande quantité de Villages, où on trouve plusieurs Nations différentes: qu'il y a des terres & des prairies, & une grande chasse de taureaux sauvages & de castors.

Quoi que cette riviere soit fort grosse, le fleuve, où nous étions alors, n'en paroissoit pas augmenté. Elle y entraîne tant de vase, que depuis son embouchure ~~l'eau du grand fleuve~~, dont le lit est aussi fort plein de limon, ressemble plutôt à de la boue pure, qu'à

de l'eau de riviere. Cela dure ainsi jusques à la mer pendant plus de deux cens lieuës, parce que Meschafipi serpente en plusieurs endroits, & qu'il reçoit sept grandes rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que Meschafipi.

Nous cabanions tous les jours dans des Isles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignions le feu, que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On sent dans ces Contrées le feu, que l'on y fait, selon le changement des vents, jusque à deux ou trois lieuës. C'est par là que les guerriers Sauvages reconnoissent les lieux, où sont leurs Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces, qui descendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ six lieuës de chemin nous trouvâmes sur le bord Méridional du fleuve un village, que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient poursuivi ci devant. Nous n'y trouvâmes personne, & étant en-
trez

trez dans leurs cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien sur nôtre route. Nous n'osions nous écarter du fleuve pour la chasse, de peur de tomber dans l'embuscade de quelques Barbares: nous laissâmes six couteaux à manches, & quelques brasses de rassade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions, comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10 nous descendîmes à environ trente-huit ou quarante lieuës des Tamaroa. Nous y trouvâmes une riviere, que les guerriers des Illinois nous avoient dit ci-devant être située près d'une Nation, qu'ils appellent Otiadebache. Nous n'y vîmes que des vases & des joncs, & nous trouvâmes les rivages du fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit descendre à perte de vûë sans trouver de lieu propre à cabanner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une vache sauvage, que nous avions tuée,
pen.

pendant que cette bête monstrueuse passoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laissâmes les morceaux de cette vache, que nous ne pûmes emporter, parce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques-uns, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, parce que nous ne pouvions pas conserver cette viande autrement, faute de sel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous servoit de lest, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieuës. A peine pûmes nous débarquer à cause de la grande quantité de joncs & de boïes, que nous trouvâmes aux deux bords du fleuve. Si nous eussions été en chaloupe, nous eussions couché dedans, parce qu'il étoit fort difficile de débarquer, à cause des vases, de l'écume, & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages sur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chasse. Comme nous

nous étions en état de leur tenir tête, nous les abordâmes, & cela les fit fuir. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous présenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous. Nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations différentes. L'un d'entr'eux nous répondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de sa Nation. Ils nous présentèrent des pelicans, qu'ils avoient tuez avec leurs flèches, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant pas entrer dans nôtre Canot, parce qu'il étoit trop petit & embarrassé, ils continuèrent leur chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur village: mais enfin nous les perdîmes de vûe.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs

ieurs voix d'hommes, qui crioient *Sa-facoiest*, qui signifie *alerte*, ou *qui vive*. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoyèrent une Pyrogue, ou grand Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé avec le feu à la manière des petis bateaux ou Gondoles de Venise.

Nous leur présentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages, dont nous avons parlé ci-dessus, nous firent connoître par leurs gestes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chès leurs amis les *Akanfa*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandises de nos hommes fort fidèlement. Ces gens nous régalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une Cabanne particuliere, des fèves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fîmes de nôtre part des présens de nos marchandises d'Europe, dont ils faisoient grand cas. Ils mettoient les doigts sur la bouche pour marquer, qu'ils les
ad-

admiroient, & sur-tout nos armes à feu.

Ces Sauvages sont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triste, morne, & severe. Ceux-ci sont beaucoup mieux faits, honnêtes, liberaux, & fort gais. Leurs jeunes gens sont si modestes, qu'ils n'oseroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous apperçûmes parmi ces peuples des poules domestiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des outardes apprivoisées, comme les oyes en Europe. Leurs arbres commençoient déjà à montrer leurs fruits, comme les pêches, & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commençoient à goûter la maniere d'agir de ces peuples. S'ils avoient pû retirer des castors & des pelleteries en échange de leurs marchandises, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laissé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette Découverte leur étoit de plus grande importance, que le

retour de leurs marchandises, qu'ainſi il n'étoit pas encore temps de penſer au négoce. Je leur conſeillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets, qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, juſques à leur retour. Ils entrèrent dans mon ſentiment, & nous ne penſâmes plus qu'aux moyens d'exécuter ce deſſein.

Le 18. après pluſieurs danſes & feſtins de nos hôtes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voyoient emporter nos marchandises qu'à regret. Cependant parce qu'ils avoient reçu nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laiſſèrent aller en toute liberté.





CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voyage de l'Auteur sur le fleuve Meschassipi.

NOUS trouvâmes en descendant le fleuve un endroit entre deux élévations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Nous avions une bêche & une pioche, dont nous nous servîmes à faire une cave. Nous y ferrâmes toutes les marchandises de nos hommes, nous réservant seulement les plus nécessaires, & ce qui étoit propre à faire des présens. Après quoi nous mîmes des piéces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle manière, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la rivière.

Nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage,

ge, & nous enlevâmes l'écorce de trois chênes, & sur un gros cotonnier on fit une figure de quatre Croix, afin de reconnoître l'endroit de nôtre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieuës des *Akanfa* que nous avions quitez, & nous y trouvâmes un autre village de la même Nation, & puis un autre de même environ deux ou trois lieuës plus bas.

Il sembloit, que ces Barbares avoient envoyé des Messagers à toutes ces Nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les témoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoissance en leur faisant des présens, qui montroient, que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette Nation nous mena en pyrogue chès un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoître le nom à force de nous le répéter. C'étoient les

Tacna

Taensa. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent près d'un petit Lac, que le fleuve *Meschafipi* forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considérer plusieurs de leurs villages, par lesquels nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de cérémonie que les *Akanfa*. L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robe ou couverture blanche, faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devançoient avec une espece de lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes, & d'enfans lui rendoient de fort grands respects aussi-bien qu'à moi. Ils baisoient les manches de mon habit de *St. François*, que j'ai toujours porté par-

mi toutes les Nations de l'Amérique. Cela me faisoit connoître, que ces peuples avoient vû sans doute de nos Religieux parmi les Espagnols, qui habitent dans le Nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoûtumé de baiser l'habit de nôtre Ordre: mais tout cela par conjecture. Ces *Taensa* nous conduisirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes apportoit nôtre Canot d'écorce sur leur dos. Ils nous mirent dans une belle cabanne couverte de nattes de jons plats, ou de cannes polies. Le Chef nous régala de tout ce que cette Nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une espèce de danse, les hommes & les femmes tenans leurs bras entremélez. Dès que les hommes avoient achevé la dernière syllabe de leurs chansons, les femmes, qui sont à demi couvertes en ce Pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & désagréable, qui nous perçoit les oreilles.

Ce Pays-là est rempli de palmiers, de lauriers sauvages, & de plusieurs

autres arbres, qui sont semblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pomiers de toutes espèces. Il y a de cinq ou six sortes de noyers, dont les noix sont d'une grosseur extraordinaire. Ils ont aussi plusieurs fruits secs, qui sont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons. Il y a encore plusieurs arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe: mais la saison étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit: nous y vîmes des vignes, qui étoient prêtes à fleurir. En un mot l'esprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agréables. Ils sont dociles, traitables, & capables de raison.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement, que l'on peut souhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & ils s'armerent depuis la tête jusqu'aux pieds. Je leur fis voir un pistolet, qui tiroit quatre coups consécutifs. L'habit de St. François,

M

que

que j'avois alors avec la ceinture blanche par dessus, étoit encor presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Creve-cœur. Ces Sauvages admiroient nos sandales, & la nudité de nos pieds. Tout cela, aussi bien que nôtre maniere d'agir, attira également l'amour & le respect de ces gens-là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, afin même de nous donner de plus fortes marques de leur estime, ils envoyèrent pendant la nuit avvertir les *Koroa* leurs Alliez de nôtre arrivée parmi eux. Cela fut cause, que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain, pour nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre venuë chès leurs amis. Je fis écarrer un arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fimes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le

Le 22. nous quittâmes cette Nation, & le Chef des *Koroa* nous accompagna jusque dans son Village. Il est situé à dix lieux plus bas dans un pays fort agréable. On y voit du blé d'Inde d'un côté, & de belles prairies de l'autre. Nous leur présentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques alènes, & de petits paquets d'éguilles. Ils les reçurent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous présenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuyau étoit orné de plumes de quatre ou cinq sortes d'oiseaux differens.

Pendant le régale, que ce Chef nous fit, il nous apprit avec un bâton, dont il fit diverses marques sur le sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la mer, laquelle il nous représenta comme un grand Lac, où l'on voyoit de grands canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voyant disposez à partir pour aller vers la mer, il fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour descendre le

fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empêchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'apperçûs les trois *Chikacha*, dont j'ai parlé, qui nous suivoient chès toutes les Nations, où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pâques : mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dès le Fort de Crevecœur. Nous nous retirâmes donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toujours les yeux sur nous, afin de réciter nos prières, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour solennel. J'exhortai nos hommes à la confiance en Dieu, après quoi nous nous embarquâmes à la vûe de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrèrent dans les pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagnèrent.

pagnerent jusques à six lieuës au dessous de leur Village. Là le fleuve Meschafipi se divise en deux canaux, qui forment une grande Ile, laquelle nous parût extrêmement longue. Elle peut être d'environ soixante lieuës d'étendue selon les observations, que nous en fîmes en suivant le canal, qui est du côté de l'Oüest. Les *Koroa* nous obligèrent de le prendre par le signal, qu'ils nous firent. Les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre canal, qui est à l'Est. C' étoit peut-être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations différentes, qui sont de ce côté-là, & qui paroïssent de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, parce que leurs pyrogues ne pouvoient pas aller si vite que nôtre Canot d'écorce, qui étoit plus léger que ces pyrogues. Le courant de ce canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour-là selon nôtre jugement trente-cinq ou quarante lieuës, & nous

n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le canal, & nous cabannâmes dans cette Isle, nous en partîmes le lendemain.

Le 24. après avoir encore navigé pendant près de trente-cinq ou quarante lieues, nous apperçûmes deux pêcheurs sur la rive du fleuve, lesquels prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour. Nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de *Quinipissa*, & comme nous étions dans l'appréhension des *Chikacha*, nous tenions toujours le milieu du canal, & nous poursuivions ainsi nôtre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquâmes fort tard dans un Village sur le bord du fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire, que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis. Nous trouvâmes dans leurs Cabannes.

bannes dix hommes tuez à coups de flèches. Cela nous obligea de sortir promptement de leur Village, & de traverser le fleuve en avançant toujours nôtre chemin vers le grand canal. Nous cabannâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le rivage. Nous fîmes cuire en suite nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'assaisonnâmes de viande boucannée après l'avoir pilée.

Le 25. les dix Sauvages, tuez à coups de flèches, nous ayant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour, & après une navigation, qui fut encore plus longue que celle du jour précédent, nous arrivâmes à une pointe, où le fleuve se divise en trois canaux. Nous passâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit très-beau & fort profond; l'eau y étoit *Somache*, ou à demi salée, & trois ou quatre lieuës plus bas nous la trouvâmes entierement salée. Poussant encore un peu plus avant nous découvri-

mes la mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Est du fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raisons, qui nous obligerent de remonter le fleuve Meschasipi sans aller plus loin vers la mer.

NOs deux hommes craignoient extrêmement d'être pris par les Espagnols du Nouveau Mexique, lesquels sont à l'Oüest de ce fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me disoient à tous momens, que si malheureusement ils venoient à tomber entre les mains des Espagnols de ce Continent, ils ne reveroient jamais l'Europe. Je ne leur disois pas tout ce que je pensois. Nos Religieux ont vingt-cinq ou trente Provinces dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Ainsi quand j'eusse été pris, je ne pouvois en avoir que de la consolation, & la joye de
finir

finir mes jours parmi mes confreres dans un pays aussi charmant que celui-là. J'aurois été garenti par là d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ai eus à effuyer depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon Salut dans un pays, que l'on peut appeller avec raison les délices de l'Amérique : mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre résolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathématicien : cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moyen de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, parce qu'il vouloit se réserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connu du depuis, que ce fleuve Meschasipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit, où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire, *Riviere cachée*. La Riviere

de la Magdeleine est entre cette riviere, & les mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique.

Cette embouchure du Meschafipi est éloignée d'environ trente lieues de *Rio bravo*, de soixante lieues de *Palmas*, de 80. ou 100. lieues de *Rio de Panuco* sur la côte la plus prochaine des habitations des Espagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moyen de la boussole, qui nous a toujours été fort nécessaire pendant toute nôtre Découverte, que la Baye du St. Esprit étoit au Nord-Est de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la riviere des Illinois, qui entre dans Meschafipi, nous avons presque toujours navigé au Sud, & au Sud-Ouest jusques à la mer. Ce fleuve serpente en plusieurs endroits, & il est presque par tout d'une lieue de largeur. Il est fort profond, & n'a point de bancs de sable. Rien n'en empêche la navigation, & les Navires même les plus considérables peuvent y entrer sans peine. On estime, que ce fleuve
a plus

a plus de huit cens lieuës d'étenduë dans les terres depuis sa source jusques à la mer, en y comprenant les détours, qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de trois cens quarante lieuës de celle de la riviere des Illinois. Au reste parce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce fleuve en le remontant, nous en décrirons la source dans la suite.

Les deux hommes, qui m'accompagnoient, avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir esluÿé les fati-gues de nôtre Voyage. Cependant ils avoient du chagrin d'ailleurs de n'avoir pas amassé des pelleteries pour les marchandises, que nous avions cachées. D'ailleurs ils étoient sans cesse dans la crainte d'être pris par les Espagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps, que j'aurois bien souhaité, pour observer exactement l'endroit, où nous étions alors. Ils ne volurent jamais travailler avec moi à la construction d'une petite Cabanne, que nous eussions couverte avec des herbes séches des pré-

ries. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main, & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous ferions toute la diligence possible pour remonter le fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises. Je leur faisois toujours espérer, que je contribuerois en toutes choses à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux, avant que de remonter Méschasipi, fut, qu'ils écarrèrent un arbre de bois dur, dont nous fîmes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes, qui étoient avec moi, avec un récit succinct de nos qualitez, & du sujet de nôtre Voyage. Après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à nôtre dessein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & ensuite nous partîmes.

Pendant le séjour, que nous fîmes à l'embouchure de Meschasipi, nous n'apperçûmes ame vivante. Ainsi nous n'avons pû savoir, s'il y a des peuples, qui habitent sur le bord de la mer. Nous ne couchions pendant ce temps-là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le reste du Voyage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluye nous nous couvrons de nôtre Canot, que nous posons renversé sur quatre fourches. Ensuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluye.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, parce que nos vivres commençoient à diminuer. Il est fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous préserva hûreusement pour nous des crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce fleuve Meschasipi, sur-tout en approchant de la mer. Ils sont fort à craindre, quand on n'est pas soigneusement sur ses gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus

M 7

qu'il

qu'il nous étoit possible, parce que le bas fleuve est extrêmement bordé de cannes, & que les débarquemens sont fort incommodés. Nous n'osions donc chasser, parce que cela nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petis présens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois poüces d'eau. Par ce moyen en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous évitions les courans & la rapidité du fleuve. Nous fîmes tant de diligence pour éviter les surprises, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao*: mais parce que nous avions touïjours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de flèches, que nous avions vûs dans leurs Cabannes, en y passant la premiere fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempee dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous con-

ser-

fervions pour cela dans des vessies, afin d'avaler plus aisément cette chair desséchée. Après avoir fait les prières du soir, nous navigâmes toute la nuit avec un gros morceau de *Tondre*, ou de mèche allumée pour faire fuir les crocodiles, qui pouvoient se rencontrer sur notre route, parce qu'ils craignent extrêmement le feu.

Le lendemain 2. Michel Ako nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant sur notre route, qu'il y avoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les Quinipissâ, & nous appercûmes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village : mais nous les passâmes à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Notre Picard du Gay ne pût s'empêcher de tirer un coup de fusil sur une bande d'outardes, qui paroissoient dans les roseaux. Ces quatre femmes Sauvages
ayant

ayant oui le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plutôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages effrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais vû d'armes à feu, se mirent à fuir. Ils croyoient que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voyent entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere, ne laisserent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le symbole de nôtre alliance avec eux. Nous montâmes donc dans leur Village avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avvertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs

appartemens, nous vîmes entrer à la file plusieurs Sauvages, qui nous faisoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviser. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeurassent avec cette Nation. Il n'y eut que les marchandises, que nous avions cachées, qui les obligèrent de quitter ces peuples. Et c'est aussi le motif secret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne pensassent qu'à faire nôtre route. Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittâmes après leur avoir fait quelques présens.

Nous partîmes le 4. d'Avril, & nous faisons beaucoup de diligence dans nôtre Voyage, parce que nous avons pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas surpris de nôtre arrivée comme la première fois. Ils nous reçûrent d'une manière tout extraordinaire. Ils portèrent nôtre Canot en triomphe sur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchôient devant nous

en dansant avec des bouquets de plumes à la main. Toutes les femmes du Village suivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par la ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François: les autres me prenoient par le manteau, ou par l'habit. Ils en faisoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduisirent ainsi à l'appartement, qui nous étoit destiné.

Ils ornerent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déjà remarqué. Après que nous nous fûmes rassasiés de tout ce que ces peuples nous avoient présenté pour nous régaler, ils nous laissèrent en liberté de nous reposer tranquillement pour nous délasser. Nous fûmes surpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous passâmes la première fois parmi ce peuple, étoit déjà en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les Nations

voisines de leur climat, que ce blé meurt en 60. jours. Nous y remarquâmes aussi d'autre blé, qui étoit déjà hors de terre à la hauteur de trois ou quatre poüces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le fleuve Meschasipi.

Nous partîmes de Koroa le lendemain 5. Avril, & si j'eusse pû faire entendre raison à nos deux hommes, je n'eusse pas manqué de prendre connoissance de plusieurs nations différentes, qui habitent sur la côte Meridionale de ce fleuve: mais ils ne pensoient qu'à se rendre vers les Nations du Nord pour ramasser toutes les pelleteries, qu'ils pourroient, en échange des marchandises, qu'ils avoient laissées au dessous des Akanfa. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de

de les suivre , parce qu'il n'y avoit pas lieu de refter seul parmi tant de Nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine. Quelques efforts, que je fîfle pour leur persuader, qu'il falloit préférer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emportèrent sur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Tacufa* que le 7. Ayril.

Ces Sauvages avoient déjà reçu des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre retour. Cela fut cause, qu'ils firent venir plusieurs de leurs voisins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Est & de l'Oüest, afin d'avoir quelques-unes de nos marchandises, s'il étoit possible, parce que ces Barbares ne se peuvent lasser de les admirer. Ils en ont envoyé à plusieurs autres Nations plus avancées, avec lesquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chès eux. Ils nous offrirent l'un
de

de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé: mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises, de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à toutes leurs offres. Ils me dirent donc, qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit nécessaire, comme j'avois ma Chapel-portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me témoignent une amitié si cordiale: mais on a dit il y a long-temps, que nos compagnons font souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taensa* vinrent nous conduire dans leurs pyrogues les plus légères, parce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même qu'ils fissent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vite. Ainsi ils furent obligez de nous quit-

ter;

ter, & de nous laisser prendre le devant. Nous leur jettâmes deux brasses de tabac de Martinique pour les obliger de se souvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tuer trois ou quatre canards d'un seul coup de fusil, ce qui leur faisoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent saluez à grands coups de chapeau, ils redoublerent leurs efforts à ramer, pour faire connoître à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque chose de plus, que ce qu'ils leur avoient vû faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanfa* environ à deux heures de Soleil. Il nous sembloit, qu'après avoir été reçûs avec tant d'humanité de toutes ces Nations, qui meritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun sujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en aussi grande sûreté parmi eux, que si nous eussions voyagé dans les villes de Hollande, dans les-

lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquietude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brûlé les arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoître l'endroit de notre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur thrésor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu de question.

Pour moi je restai sur le bord du fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Gay me vint retrouver en diligence pour le rejouir avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même, que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akansá*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrétai à fumer. C'est
une

une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille , parce que si on le refusoit , on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extrême vénération pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu, où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le table, que je tâchois de leur faire comprendre par là. Je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute différente de celle des peuples, avec qui nous avons conversé avant & depuis ce Voyage.

Nous remontâmes le fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vitesse, que les *Akansas*, qui marchoient par terre, étoient obligés de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux, plus alerte que

que les autres, courut au Village, où nous fûmes reçûs avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la vûë de profiter de nos marchandises, qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses, & dans les festins, que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voyant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelleteries, parce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se soucient ni de Castor, ni de peaux de bêtes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me preserent de me rendre en diligence vers les Nations du Nord, où ils espéroient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du fleuve Meschafipi, commençoient d'aller en traite du côté du Lac Superieur chès les peuples, qui ont commerce avec les Européens. Nous

N

lailflâ-

laissâmes des marques de nôtre amitié aux *Akanfa* par quelques présens, que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. d'Avril, & dans l'espace d'environ soixante lieuës de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Messorite*. Apparemment ils étoient tous à la chasse avec leurs familles, ou peut-être étoient-ils en fuite par la crainte, qu'ils avoient de la Nation des preries, qui sont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ce sont leurs Ennemis jurez.

Nous n'en fîmes que plus hûreux pendant nôtre route, parce que nous ttouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit, où la Riviere des Illinois se jette dans le dit fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages *Messorites*, qui venoient du haut du fleuve. Mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traversâmes à l'autre bord du côté de l'Est, & de peur d'être surpris pendant la nuit,

nous

nous ne nous arrêtâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, parce que nous n'osions faire du feu, de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour Ennemis, avant que de nous reconnoître. Cette précaution nous fit hûreusement éviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voyageois sur le fleuve Meschasipi, de rapporter, ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appelé dans la Carte le Cap de S. Antoine, assez près de la Nation des Messorites, on y voit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osent regarder, parce qu'il y a de l'enchantement, & quelque chose de surnaturel. Ces prétendus monstres affreux ne sont dans le fonds qu'un cheval assez mal peint

avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, qui ajoutent qu'on ne sauroit y atteindre. Mais si nous n'avions point été pressés pour éviter quelque surprise des Barbares, il nous étoit facile de les toucher; car le dit Cap de St. Antoine n'est point si escarpé, ni si élevé que la chaîne des montagnes, qui sont du côté du Saut de Saint Antoine de Padouë, qui est vers la source du Meschasipi. Ces Barbares ajoutoient de plus que le rocher, où ces monstres étoient peints, étoit tellement escarpé, que les passans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples est, qu'il y eut autrefois plusieurs Miamis noyez dans cet endroit du fleuve Meschasipi, parce qu'ils étoient vigoureusement poursuivis par les Matfigamea. Depuis ce temps-là les Sauvages, qui passent par cet endroit, ont accoutumé de fumer, & de présenter du tabac à ces Marmousets, qui sont peints fort grossièrement, & cela, disent-ils, pour appaiser le *Mani-*

tois,

ton, qui selon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, signifie un esprit malin, ce que les Iroquois appellent *Otkon*, qui est une espece de forceclerie, & d'esprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit, que le Sieur Jolliet avoit autrefois été sur ce fleuve Meschafipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Canada, parce qu'il n'avoit pû passer au delà de ces monstres, en partie parce qu'il en avoit été effrayé, & en partie aussi parce qu'il craignoit d'être pris par les Espagnols. Mais je dois dire ici, que j'ai voyagé en Canot fort souvent avec le dit Sieur Jolliet sur le fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux à cause des grands vents, dont pourtant nous étions hûreusement échapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit très-bon Canoteur. J'ai donc eu occasion de lui demander bien des fois, si en effet il avoit été jusques aux *Akanfa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup

de considération pour les Jesuites , qui étoient Normands de Nation (parce que son père étoit de Normandie) m'a avoué , qu'il avoit souvent ouï parler de ces Monstres aux Outaoüats , mais qu'il n'avoit jamais été jusque là , & qu'il étoit resté parmi les Hurons & les Outaoüats pour la traite des Castors & des autres pelleteries. Mais que ces peuples lui avoient souvent dit , qu'on ne pouvoit descendre ce fleuve à cause des Espagnols , qu'on lui avoit extrêmement fait appréhender. J'ai ajoûté beaucoup de foi à ce discours du Sieur Jolliet , parce qu'en effet dans toute nôtre route sur le fleuve Meschafipi , nous n'avons trouvé aucune marque , qui nous pût faire connoître , que les Espagnols ayent accoûtumé d'y voyager , comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome.

CHAPITRE XLI.

Description de la beauté du fleuve Meschasipi : des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante : & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre, qu'on y trouve.

QUAND on est arrivé à 20. ou 30. lieues au dessous des *Maroa*, les bords de ce fleuve Meschasipi sont pleins de cannes jusques à la mer. On trouve cependant environ trente ou quarante endroits, où il y a de très-beaux côteaux avec des débarquemens commodes & spacieux. L'inondation du fleuve ne s'étend pas bien loin, & derrière ces bords noyez, on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieues. Nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On nous a assuré, qu'en largeur ce

N 4

font

sont de vastes campagnes, où on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrêmement agréables, par des bois de haute futaye, & par plusieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins sont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embarras.

Ces petites forêts bordent tout de même les rivieres, qui coupent ces campagnes en divers lieux, & qui sont fort abondantes en poisson, de même que le fleuve Meschafipi. Au reste les crocodiles y sont fort à craindre, quand on se neglige. Les Sauvages disent, qu'ils entraînent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent surprendre. Cependant cela arrive assez rarement, car après tout il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il soit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vastes pays sont pleines de toute sorte de gibier & de venaison. On y trouve des taureaux sauvages, des cerfs, des chevreuils, des ours, des poules d'Inde,
des

des perdrix, des cailles, des perroquets, des bécassies, des tourterelles, des pigeons ramiers, des castors, des loutres, des martes, & des chats sauvages, pendant plus de cent cinquante lieues. Nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voye des castors en approchant de la mer. Nous espérons de parler de tout ces animaux, que nous avons trouvez dans nôtre route, & d'en faire un plus grand détail. Cependant nous avons crû, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire quelques-uns des moins connus.

Il y a un petit animal, dont j'ai déjà fait mention en passant, qui est assez semblable à un rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, mêlé de noir. Sa queue est sans poil, grosse comme un bon doigt, environ d'un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches d'arbres. Il a sous le ventre une espece de sac, dans lequel il porte ses petis, quand on le poursuit.

Il n'y a point de bête farouche dans

tout ce pays-là , qui soit dangereuse pour les hommes. Celles , qu'on appelle *Michibichi* , n'attaquent jamais l'homme , quoi qu'elles devorent toutes les bêtes , quelques fortes qu'elles puissent être. La tête en est assez semblable à celle d'un loup cervier , mais elle est beaucoup plus grosse. Elles ont le corps long , aussi grand que celui d'un chevreuil , mais beaucoup plus menu. Leurs jambes sont aussi plus courtes , & elles ont les pattes comme celles d'un chat , mais beaucoup plus grosses. Les griffes en sont fortes & longues , & elles s'en servent pour tuer les bêtes , qu'elles veulent dévorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées , & ensuite elles les emportent sur leur dos , & les cachent sous des feuilles , sans que les autres bêtes carnivores y touchent ordinairement. Leur peau & leur queue ressemblent assez à celles du lion , dont elles ne diffèrent qu'en grosseur à la réserve de la tête , qui est celle d'un loup cervier.

Dans les terres , qui sont à l'Oüest
de

de ce fleuve Meschasipi, il y a des animaux, qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montré des pieds décharnez. Ce sont assurément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des arbres de toutes les especes, que nous connoissons, & qui sont propres à tous les usages, auxquels on les veut faire servir. On y voit les plus beaux cedres du monde, & une autre espece d'arbre, qui jette une gomme si agréable, qu'elle surpasse les meilleures pastilles de l'Europe, pour l'odeur. Les cotonniers y sont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante ou cinquante pieds de long, lesquels ils creusent avec le feu. Nous en avons vû plusieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelquefois même davantage. Il y a des arbres propres à construire de grands vaisseaux. Nous avons déjà dit, qu'on trouve du chanvre dans les campagnes, qui y vient sans semer. On y peut faire aussi du

goudron, particulièrement vers la mer. J'ai fait connoître dans la Description de ma *Loüisiane*, que l'on trouve par tout des preries, qui sont par fois & d'espace en espace de quinze ou vint lieües de front, & de cinq ou six de profondeur, qui sont toutes disposées à y mettre la charuë. La terre y est noire & très bonne, capable de fournir la subsistence à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fèves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts arbres. Les pêchers y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de très-bons fruits, en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligez de les soutenir avec des fourches.

Pour ce qui est des arbres, qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des forêts entieres de meuriers, dont on cueille des fruits dès le mois de Mai. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont les

les fruits sont musquez. On y trouve communément des vignes, des grenadiers, & des maronniers. La Récolte du blé d'Inde se fait trois ou quatre fois l'année. J'ai déjà dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit mûr, & que l'autre étoit déjà levé. On y reconnoît peu d'hiver, si ce n'est par les pluies.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines. Nous avons seulement trouvé du charbon de terre en plusieurs endroits. Les Sauvages, qui ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où on en peut trouver en assez grande abondance pour en fournir tout un Royaume. Il y a des carrières de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jaspé. Les Sauvages ne s'en servent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples, quoi que Barbares, paroissent communément d'un bon naturel. Ils sont affables, obligeans, & dociles. Dans le second Tome de cette Dé-

couverte nous ferons connoître, Dieu aidant, les meurs de tant de Nations différentes, que nous avons vûës. Il semble, que celles, avec qui nous étions dans le temps, que j'ai marqué au Chapitre précédent, n'ont aucun véritable sentiment de Religion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte réglé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques idées fort confuses, & quelque espece de vénération pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela, que quand les Nadoüessians & les Iliati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, lequel ils appellent *Louis* en leur langage. Afin même de marquer le respect, qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dès qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le présentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tehendionbu Louis*, c'est-à-dire, *fume Soleil*.

Au reste cette rencontre du mot de *Louis*, qui est souvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque espérance de succès dans mon entreprise, parce que c'est mon nom de Religion, & que je voyois, qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil sous ce nom de *Louis*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louis Basatsche*, comme qui diroit, *le Soleil, qui paroît pendant la nuit*. Ainfi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Louis*. Mais pour mettre de la différence de l'un à l'autre, ils ajoutent le mot de *Basatsche*, pour signifier la Lune. De tout cela pourtant on ne peut pas conclurre, qu'ils reconnoissent véritablement le Soleil pour celui, qui a tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce fleuve. Ils lui présentent souvent le meilleur & le plus délicat de leur

leur chasse dans la Cabanne de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoient la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi, quand ils fument, ils poussent la fumée, qui sort de leur bouche, vers les quatre parties du monde.

CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soumission à leurs Chefs: des manieres différentes de ces peuples de Meschafipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de fruit qu'on peut espérer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de Nations, que l'on trouve dans l'Amérique,

rique, il n'y en ait pas une, qui n'ait son langage particulier tout différent des autres, quand même elles ne seroient qu'à dix lieues les unes des autres, il faut un truchement pour se parler, parce qu'il n'y a point de langue, que l'on puisse appeller universelle, comme nous voyons par exemple, que la langue Franque est générale par tout le Levant, & que le Latin est la langue commune des Savans. Ceux, qui sont les plus voisins de quelque Nation particuliere, ne laissent pas de s'entr'entendre, lorsqu'ils se trouvent ensemble. D'ailleurs chaque peuple a son Interprete, qui demeure chès ceux de ses voisins, qui lui sont alliez, & qui y fait la fonction de Résident.

Ces Sauvages sont tous differens des peuples du Canada dans leurs maisons ou Cabannes, dans leurs mœurs, dans leurs inclinations, dans leurs coùtumes, & même dans la forme de la tête. Les peuples, qui habitent le long du fleuve Meschasipi, l'ont fort plate. Ils nous ont dit souvent, qu'il y a des hommes

mes

mes au delà de leur pays , qui ont la tête de deux ou trois doigts plus haute & plus pointuë que la leur.

Ces Nations du fleuve ont des places publiques fort grandes , des jeux , & des assemblées. Ils sont vifs , & sont fort agissans. Leurs Chefs ont une autorité plus despotique que les autres Sauvages , dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de prières , & de persuasions. L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations , qui habitent au bas du fleuve , & le flambeau , qu'on allume en sa présence , & qu'il fait porter devant lui , lorsqu'il marche. On est obligé d'en faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages , qui leur servent de valets , & des Officiers , qui les servent , & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs présens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables , qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons vû aucun de ces Sau-

vages du fleuve , qui eût aucune connoissance des armes à feu , non plus que des outils de fer , ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux , ou de haches de pierre. En cela l'expérience nous a fait voir tout le contraire, de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit , qu'ils n'étoient éloignez que 30. ou 40. lieuës des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux , qui sont vers le Cap Floride , & qu'ainsi ils avoient des haches , des fusils , & tous les autres instrumens , que l'on trouve dans nôtre Europe. Nous n'avons rien trouvé de tout cela , excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour l'ornement de la tête des femmes , de quelques bracelets de bonnes perles , qui sont gâtées par le feu , dont ils se servent pour les percer , afin de les attacher aux oreilles des filles , & des jeunes garçons. Les guerriers Sauvages nous ont fait connoître , qu'ils les apportent de fort loin devers la mer du Sud, & qu'ils les reçoivent

vent en échange de leurs Calumets de jaspe de la part de certaines Nations, qui selon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

Je ne dirai rien ici de la conversion des Sauvages de l'Amérique, parce que j'en ferai un ample récit dans un troisième Tome de cet Ouvrage, qui détruira bien des gens de plusieurs opinions fausses, dont ils sont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la Providence conduisoit leurs pas. D'abord ils y faisoient des conquêtes & des conversions prodigieuses. Je ne me considère que comme un instrument extrêmement foible pour la propagation des Mysteres de l'Évangile, sur-tout en comparaison de ces grands Serviteurs, que Dieu a employez à établir le Christianisme dans le Monde, & à y fonder son Eglise. Mais il faut avouer, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de son Esprit à nos Ministères modernes pour espérer ces conversions miraculeuses, comme dans les premiers Siècles ;

cles : mais il se fert de la voye commune & ordinaire , pour convertir les hommes , quand , & comme il lui plait.

Je me suis donc contenté d'annoncer de mon mieux , selon mes forces & mes lumieres , les principales véritez du Christianisme aux peuples , avec qui j'ai eu habitude. J'ai dit , que toutes ces Nations ont des langages differens. J'avois des principes de la Langue Iroquoise , & j'appris du depuis celle des Iliati , ou Nadoïessians. Cependant tout cela m'a très-peu servi parmi les autres Sauvages. Je ne pouvois me faire entendre que par des gestes , & par quelques termes de leurs langues , que j'apprenois insensiblement , & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oserois assûrer , que mes petis efforts pour la propagation de l'Evangile ayent produit des fruits considérables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu , qui connoisse les effets secrets de sa grace & de sa parole , ni qui sache jusqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire à cet égard ,

égard, c'est, que le gain de plus sûr, que j'aye pû faire, consiste uniquement dans le baptême que j'ai fait de quelques enfans ; dont j'étois moralement assuré de la mort. Au reste je n'ai pû travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Missionnaires, qui pourront se rendre dans ces vastes pays. Comme j'ai eu l'honneur de leur servir de précurseur, je m'offre d'y retourner, quand on voudra. J'y finirai mes jours de bon cœur en travaillant à mon salut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez jusques à présent des lumieres de la Foi Chrétienne. Mais afin de ne point ennuyer le Lecteur, il est temps de poursuivre nôtre Voyage jusques à la source du fleuve Meschafipi.

CHAPITRE XLIII.

Description de la pêche, que nous faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres & du climat en allant vers le Nord.

Nous nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moyen de subsister que par la chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient assez rares aux lieux où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruinent la chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci-après. Nous les tuions à coups de haches, ou
d'épées

d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb. C'étoit alors le temps, que ces poissons frayoient, & on les voit ordinairement venir près des bords du fleuve pour la fraye. Nous les tuions donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau, & parce que nous en tuions tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus délicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante pêche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apprehension des gens, que nous avions laissés au Fort des Illinois, ou de Creve-cœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fussions éloignés de plus de cent lieuës, qui sont peu considérables, à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vint des gens de ce Fort, & que voyant, qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les Nations du Nord, on

ne se faisoit de leurs effets. Je leur proposai de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles, dont le fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce fleuve est tout plein de ces Isles, sur-tout depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padoüe, dont je parlerai ci-après. Cet expedient réussit, & en effet après avoir navigé toute la nuit, nous nous trouvâmes assez éloignés de cette embouchure approchans du Nord. Au reste les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions vûs dans les pays, qui sont au bas du fleuve Meshasipi.

CHAPITRE XLIV.

Description succincte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le fleuve Meschasipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padoüe : de la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage.

CE fleuve, comme je l'ai déjà dit, a une lieüe de large presque par tout, & en quelques endroits il en a jusques à deux. Il est partagé par quantité d'Isles, remplies d'arbres entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Il ne reçoit aucune riviere considerable du côté de l'Oüest depuis l'embouchure de la riviere des Illinois jusques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Oienta*, & une autre qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest

Oüest, à sept ou huit lieuës de ce Saut.

Du côté du Levant on trouve d'abord une riviere peu considérable: mais un peu plus loin on en trouve une autre, appellée par les Sauvages *Oüisconsin*, ou *Misconsin*, qui vient de l'Est, & de l'Est-Nord-Est. Après soixante lieuës en remontant on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une riviere, qui serpente extraordinairement à sa source, & par le moyen de laquelle on pouvoit se rendre à la Baye des Puans. Elle est presque aussi grande que celle des Illinois, & se jette dans le fleuve Meschafipi, où elle perd son nom. Elle est située à cent lieuës ou environ au dessus de celle des Illinois.

A vingt-cinq lieuës plus haut, remontant ce fleuve du même côté de l'Est, on trouve la riviere, nommée par les Nadoüessians ou Iñati *Chebadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'est-à-dire, *Riviere noire*. Nous ne l'avons considérée qu'à son embouchure. Elle nous parût assez peu considérable.

Trente lieuës plus haut on trouve le *Lac des pleurs*. Nous le nommâmes ainsi, parce que les Sauvages, qui nous prirent, comme nous le verrons dans la suite, quelques-uns d'eux vouloient qu'on nous cassât la tête. Ces gens venoient donc pleurer sur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de consentir à nôtre mort. Ce Lac, qui est formé par le fleuve Meschasipi, a sept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant, qui nous ait parû considérable. On en trouve seulement à son entrée & à son issuë.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Est il y a la Riviere des Taureaux sauvages, laquelle est pleine d'une quantité prodigieuse de tortues. On l'appelle ainsi à cause du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la suivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle se décharge avec rapidité dans le fleuve. Mais en la remontant on la trouve

ve

ve égale & sans rapides. Elle est bordée de hautes montagnes assez éloignées en certains endroits pour former des preries, son embouchure a des bois des deux côtez. Elle est aussi profonde & aussi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieuës au dessus on trouve une riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut se rendre au Lac Superieur, qui comme nous avons dit, est plus grand que le Royaume de France, jusques à la Riviere Nissipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de *Riviere du tombeau*, parce que les Iffati y ayant laissé le cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un serpent sonette, je mis sur lui une couverture blanche selon la coûtume. Cette action d'humanité m'attira la reconnoissance de ceux de sa Nation, comme il me le firent paroître dans leur pays par un grand festin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y est interrompuë par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, lequel nous avons pris pour Patron de nos entreprises. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Islette de Roche en forme de pyramide au milieu de sa chûte.

Les grandes montagnes, qui bordent ce fleuve, ne durent que jusques à la Riviere de Ouiskonfin environ six vingts lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüest, & au Nord-Oüest, sans que nous ayons pû apprendre des Sauvages, qui l'ont remontée fort loin, quel est le lieu, où cette riviere prend sa source. Ils nous ont fait connoître, qu'à vingt ou trente lieuës seulement au dessus, il y a un second Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Barbares, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonha*, c'est-à-dire, *la Nation des preries.*

A huit lieuës au dessus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la riviere des Iffati ou Nadoueffans. Elle est étroite à son entrée: mais on la remonte en allant vers le Nord environ soixante & dix lieuës jusques au Lac des Iffati, où j'ai été fait Esclave par ces Barbares. C'est de là que cette riviere, que nous avons appelée de S. François, prend sa source. Ce dernier Lac se répand dans de grands marais, où il croît de la folle avoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui croît dans les terres marécageuses, & même dans des lacs, qui n'ont que deux ou trois pieds d'eau, sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine: mais elle est de meilleur goût, & a les tuyaux & la tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent, quand elle est mûre. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écor-

ces de bois blanc, pour empêcher que la multitude des canards, des cignes, & des farcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année, en la faisant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur chasse.

Le Lac des Issati est situé à environ soixante & dix lieuës à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre-deux. On y peut aller en raquettes, quand il ya de la neige. Cependant on n'en fait le voyage qu'avec peine par eau, parce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieuës de chemin à cause des détours, qu'il faut prendre.

Pour y naviger p'us commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Riviere du tombeau. Nous prîmes ce chemin, & nous n'y trouvâmes plus

plus que les os du cadavre de ce Sauvage , dont j'ai fait mention ci-devant. Les ours en avoient mangé toute la chair, après qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches, que les parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre, qui étoit à côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de vâches ou taureaux sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le voyage, qu'elle doit faire pour se rendre au pays des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il y a quantité d'autres Lacs voisins, d'où sortent plusieurs Rivieres, sur les bords desquelles habitent les Issati, les Nadoïessans, les *Tintonba*, qui veut dire gens de prairies, les *Oïadebathon*, ou gens de Rivere, les *Chongasketon* Nation du chien ou du loup, car le mot de *Chonga* chès ces peuples signifie un

loup ou un *chien*, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessians, ou Nadoüeffions. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillans, grands coureurs & très-bons Archers. Ce fut une partie de ces Nations, qui m'arrêta prisonnier, & qui me mena au haut du fleuve Meschafipi avec nos deux Canoteurs de la maniere, que je vai le raconter dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XLV.

L'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie les menerent enfin au haut du fleuve Meschasipi.

NOUS avions accoûtumé de faire nos prières trois fois le jour, comme je l'ai marqué ci-devant, & je demandois toûjours à Dieu de pouvoir rencontrer les Sauvages de jour. Leur coûtume est de tuer comme ennemis tous ceux, qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le dessein de profiter de leurs dépouilles, comme de haches, de couteaux, & choses semblables, qu'ils estiment plus, que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez, quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de passer ainsi pour soldats, & pour gens de cœur.

Nous avons considéré avec beaucoup de plaisir le fleuve Mefchafipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêché de reconnoître, s'il étoit navigable haut & bas. Nous avons tué dans nôtre chemin sept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux-mêmes en ces Contrées-là, comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de taureaux sauvages, ni de chevreuils, ni de castors, ni de poissons, ni de chair d'ours, que nous tuions, quand ces animaux passoient le fleuve à la nage.

Je faisois de profondes réflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la prière, & sur les avantages, que l'on en tire, lors que les miennes furent exaucées. Le même jour 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre canot sur le bord du fleuve, j'apperçus tout d'un coup environ à deux heures après midi cinquante Canots d'écorce conduits par six vingts
Sau-

Sauvages tous nuds, qui descendoient d'une fort grande v^{te}tesse sur ce fleuve, pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois, & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouillon d'un coq d'Inde, que nous faisons cuire, & nous étant embarquez promptement, nous allâmes au devant d'eux en criant, *Mistigouche* par trois fois, & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, *Camarades, nous sommes des hommes de Canots de bois.* C'est ainsi, qu'ils nous appellent, quand nous sommes dans de grands vaisseaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous investirent donc, & nous tirent quelques flèches de loin, & parce que les Vieillards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empêcherent leur jeunesse de nous tuer.

Ces hommes, plus brutaux que ceux du bas fleuve, sauterent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous aborderent ainsi avec des cris & des huées épou-

vantables. Nous ne faisons aucune résistance, parce que nous n'étions que trois contre un si grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que nôtre Canot & les leurs étoient amarrez au bord du fleuve. Nous leur présentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux profererent ces mots, *Miamiba, Miamiba*: mais nous n'entendions point ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec nôtre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le fleuve Meschafipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux Illinois.

Quand ils se virent découverts, hors d'état par consequent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrêmement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Armenie, qui me restoit,

j'e-

j'essuyois leurs larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoître, qu'ils avoient dessein de nous massacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris, qu'ils faisoient retentir tous ensemble. Ils nous faisoient redoubler les coups d'aviron devant eux, afin d'aller plus vite, & nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du fleuve, nous déchargeâmes nôtre Canot & nôtre équipage, dont on nous avoit déjà dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour délibérer sur ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs s'approcherent, & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous

caf-

casier la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettai au milieu d'eux six haches, quinze couteaux, & six brasses de tabac noir, après quoi baissant la tête, je leur fis connoître avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce présent en addoucit plusieurs d'entr'eux. Ils nous présentèrent donc du castor à manger, selon leur coûtume, en nous mettant les trois premiers morceaux à la bouche après avoir soufflé dessus, parce que la viande étoit chaude. Ensuite ils posèrent leur plat d'écorce devant nous pour nous laisser manger à nôtre fantaisie. Tout cela ne nous empêcha pas de passer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le soir avant que de se coucher. Nos deux Canoteurs étoient néanmoins dans la résolution de bien vendre leur vie, & de se défendre courageusement au cas qu'on nous vint attaquer.

Pour

Pour moi je leur dis, que j'avois résolu de me laisser tuer sans résistance, afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux. Nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas surpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Résolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du fleuve Meschasipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Narrhetoba*, du nombre de ceux qui vouloient nous massacrer, & qui avoit le corps peint, me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de tabac de leur pays, après quoi il fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & en suite tous les autres, qui

qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur Pays. Ils s'en retournerent donc avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur entreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas fâché dans cette occasion de pouvoir continuer nos Découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes prières devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remuer les lèvres me dirent d'un ton fier, *Ouackanché*, mais comme je ne savois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes prières en cachette pour ne plus irriter ces Barbares. Je suivis l'avis du dernier. Mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croyoient que j'y allois

cachez quelques marchandises sous terre. Ainsi je ne savois de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de vûë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes, que je ne pouvois me dispenser de dire mon Office : que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi-bien que de la mienne, qu'ainsi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me dispenser de mon devoir. Au reste ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouackanché*, que le livre, que je lisois, étoit un méchant esprit, comme j'ai appris depuis étant parmi eux. Je connus donc à leurs gestes, qu'ils en avoient quelque aversion. Ainsi afin de les y accôûtumer je chantois pendant le chemin les Litanies à livre ouvert. Ils crurent, que mon Breviaire étoit un esprit, qui m'apprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHAPITRE XLVII.

Insultes & avanies , que les Sauvages nous firent , avant que de nous conduire chès eux. Ils attentent souvent à nôtre vie.

LES insultes , que ces Barbares nous firent pendant nôtre route , sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flèches , un arc , & une méchante peau passée , qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les nuits sont encore assez froides en cette saison , parce que nous approchions toujours du Nord. Ainsi on a besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant , que nous ne pouvions pas aller aussi vîte qu'eux , firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot.

Canot. L'un se mit à ma gauche, & les deux autres se rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les pussions suivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieues par jour, lors qu'ils sont pressés d'aller à la guerre, ou qu'ils ont dessein de surprendre leurs ennemis. Ceux, qui nous avoient pris, étoient de divers villages, & étoient fort partagez dans leurs sentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les soirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix. Nous lui faisons connoître par là, que nous nous mettions sous sa protection.

Mais l'envie se mit parmi les Sauvages. Le Chef, nommé *Aquipaguetin*, dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit se vanger sur cette Nation, tourne toute sa vengeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils, qu'il avoit perdu à la guerre. Il prétendoit par là porter ceux, qui étoient de sa bande, à le vanger, à nous tuer, & à se

à se saisir de tout nôtre équipage , afin de pouvoir poursuivre ensuite ses ennemis. Mais les autres Sauvages , qui étoient charmez de nos marchandises de l'Europe , étoient bien aises de nous conserver , afin d'attirer d'autres Européens chès eux. Ils souhaitoient surtout d'avoir du fer , qui leur étoit fort précieux , & dont ils avoient reconnu l'usage , lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois au quatre outardes ou coqs d'Inde d'un coup de fusil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiseaux à la fois avec leurs flèches.

Nous avons reconnu depuis , que les mots *Manza Ouâkanché* signifient *du fer , qui a un méchant esprit*. C'est ainsi qu'ils nommoient un fusil , qui brise les os d'un homme , au lieu que leurs flèches ne font que glisser au travers des chairs & des muscles , qu'elles percent , sans briser les os , que fort rarement. C'est pour cela , que ces peuples guérissent plus facilement les blessures , qui se font à coups de flèches , qu'on ne fait celles de nos fusils.

Lors

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieuës , en remontant le fleuve depuis la riviere des Illinois. Nous navigâmes avec eu pendant dix-neuf jours , tantôt au Nord , & tantôt au Nord-Oüest selon les rhombes de vent , qu'il faisoit , & selon le jugement , que nous en avons fait par la Bouffole. Ainsi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les suivre , nous fîmes plus de deux cens cinquante lieuës sur le même fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot. Ils ramment depuis le matin jusqu'au soir sans discontinuer. A peine s'arrêtent-ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les suivre , ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes , afin de nous faire aller plus vîte. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs , de sorte que nous avions besoin d'eux pour aller aussi vîte qu'eux. Nous cabanions ordinairement , quand il pleu-
voit :

voit : mais quand il faisoit beau , nous couchions à terre sans abri. Nous avions par là le moyen de contempler les Astres & la Lune , quand elle éclaireroit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danser le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit ; le Capitaine , chès lequel ils alloient , envoyoit en cérémonie à ceux , qui chantoient , un guerrier de sa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans son Calumet de guerre , qui se distingue de celui de paix par la diversité des plumes.

La fin de cette espee de Sabbat se faisoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux , qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient plusieurs flêches , lesquelles ils présentoient croisées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amèrement. Ils les leur donnoient à baiser nonobstant la force de leurs cris. Au reste les fatigues du jour , & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards

ne

nes'éveillaient presque tous à la pointe du jour , de peur d'être surpris par leurs ennemis. Dès que l'Aurore paroissoit , l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire , & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques-uns passoient autour des Isles pour tuer quelques bêtes fauves , & les plus alerte alloient par terre pour découvrir par le moyen de la fumée le lieu , où étoient leurs ennemis.

CHAPITRE XLVIII.

Les avantages , que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la guerre , & la Cérémonie , que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midi.

PENDANT que les Sauvages du Nord sont en guerre , ils ont accoutumé de se poster toujours sur la pointe de quelques-unes de ces Isles, dont le fleuve

P est

est plein , afin d'y être en sûreté. Ceux du Sud , qui sont leurs ennemis , n'ont que des pyrogues , avec lesquelles ils ne peuvent pas voguer fort vite , parce que ces pyrogues sont fort pesantes. Il n'y a que les Nations du Nord , qui ayent du bouleau pour faire des Canots d'écorce : les peuples du Sud sont privez de cet avantage. Ainsi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Rivière en Rivière pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils se voyent découverts , ils sont en assurance , pourvû qu'ils ayent le temps de rentrer dans leurs Canots. Ceux , qui les poursuivent par terre , ou dans des pyrogues , ne les sauroient atteindre , ni les poursuivre avec assez de diligence.

Pour ce qui est de faire la guerre par embuscade , les Sauvages du Nord y surpassent toutes les Nations du monde , à cause qu'ils sont fort patiens à souffrir la faim & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à
coup

coup sûr dans les embuscades. Ils sont toujours assurés du secours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toujours à bout, à moins qu'ils ne soyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de se sauver à la fuite.

Pendant un des dix-neuf jours de notre navigation, qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipagnetin*, qui m'adopta depuis pour son fils, comme nous le verrons dans la suite, s'avisa de faire halte sur le midi dans une grande prairie, située à l'Ouest de Meschafipi. Ce Chef avoit tué un gros ours fort gras: il en fit festin aux principaux Chefs de guerriers. Après le repas ces Sauvages marquent tous au visage, ayant le corps peint, chacun étant distingué par la figure de quelque animal selon son genie, & selon son inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'ours, & parfemez de plumes rouges & blanches, & les têtes chargées

de duvet d'oiseaux, dansoient tous ayant les poings sur les côtez, & frapportoient de la plante du pied contre la terre d'une si grande force, que les marques y paroïssent. Pendant cela l'un des fils du Maître de la cérémonie donnoit à fumer à tous ces gens-là dans le Calumet de guerre, & cependant il pleuroit fort amèrement. Le père, qui gouvernoit toute la cérémonie lugubre, l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de soupirs & de sanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout son corps de ses larmes. Après quoi il s'adressoit tantôt aux guerriers, & tantôt à moi, me mettant les mains sur la tête, & faisant la même chose à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Louis*, qui dans sa langue signifie le Soleil. Il se plaignoit à cet Astre de la mort de son fils, & tâchoit par là d'obliger tout son monde à le vanger de ses ennemis.

Pour nous, autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croyons que

que tout cela tendoit à nous faire périr. En effet nous avons connu dans la fuite, que ce Barbare en avoit voulu fort souvent à nôtre vie: mais voyant l'opposition, qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y opposoient, il nous fit rembarquer, & se servit d'autres ruses pour avoir peu à peu les marchandises de nos gens. Il n'osoit les prendre hautement, comme il le pouvoit, parce qu'il craignoit, que ceux de sa Nation ne le blâmassent de lâcheté, vice, que les plus Barbares ont en horreur.

CHAPITRE XLIX.

Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres événemens de nôtre Voyage.

IL est aisé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'Aquipague-

zin étoit fort rusé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ses parens défunt, lesquels il conservoit avec beaucoup de soin dans des peaux passées, & ornées de plusieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il assembloit donc de temps en temps son monde pour leur donner à fumer, & en suite il nous faisoit venir l'un après l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises de l'Europe les os du défunt, & d'essuyer les larmes qu'il avoit répandues pour lui, & pour son fils, lequel avoit été tué par les Miamis.

Pour appaiser ce vieillard rusé, nous jettâmes sur les os du mort plusieurs brasses de tabac de la Martinique, des haches, des couteaux, de la rassade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche. Voilà comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoître, que ce qu'il nous demandoit ainsi, n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers, qu'il avoit amenez avec lui, & en effet

fet il leur distribuoit tout ce que nous lui donnions. Il nous faisoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour lui, que ce que nous lui donnions de bon gré.

Pendant les jours sus-dits de nôtre navigation nous couchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi à cause des larmes, que ce Chef y répandit toute la nuit. Lors qu'il étoit las de pleurer, il faisoit venir un de ses fils, qui pleuroit à sa place. Son dessein en cela étoit d'exciter la compassion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de poursuivre ensuite leurs ennemis, & de vanger ainsi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoioient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chassoient des troupes de taureaux sauvages, & les forçoient de passer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats : ils laissoient le

reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoüer, que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre assaisonnement, & cela a duré pendant les quatre dernières années de près de douze, que j'ai demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier Voyage nous avons subsisté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant réduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que nous ne mangions point pendant vingt-quatre heures, & quelquefois même davantage. La raison en est, que dans ces petis Canots d'écorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses. Ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent dénué de toutes les choses nécessaires à la vie. Si nos Religieux de l'Europe esluvoient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinences

ces pareilles à celles, que nous avons faites si long-temps dans l'Amérique, on ne demanderoit point d'autre preuves de Canonisation. Mais il faut dire aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos jûnes, c'est, que si nous souffrions dans de semblables conjonctures, nos souffrances n'étoient pas tout-à-fait volontaires : nous faisons, comme on dit ordinairement, de nécessité vertu.

CHAPITRE L.

Des Vieillards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguétin. Manière, dont les Sauvages allument du feu par frixion.

PENDANT plusieurs nuits il y avoit des Vieillards, qui venoient pleurer fort amèrement sur nous. Ils nous frotoient souvent les bras & tout le

corps de leurs mains , lesquelles ils nous mettoient en suite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir ; & nous avions pourtant besoin de repos après la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude. Je ne savois qu'en penser. Il me sembloit , que ces Barbares pleuroient , parce que quelques-uns de leurs guerriers avoient résolu de nous tuer. Et je m'imaginois aussi par fois , qu'ils pleuroient par un effet de la compassion , qu'ils avoient du mauvais traitement , qu'on nous faisoit. Ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

Dans une autre occasion Aquipaguetin rentra dans ses fâcheuses humeurs. Il avoit si bien menagé la plus grande partie des guerriers , qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Narhetoba* , qui nous protegoit , nous fûmes obligez de nous aller placer avec nôtre Canon & nôtre équipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître , que ce Chef avoit ab-

so-

folument résolu de nous casser la tête. Cela nous obligea de tirer encore d'une caisse vingt couteaux, & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mécontents.

Ce malhûreux regardant ses gens les uns après les autres sembloit hésiter leur demandant leur avis pour savoir, s'il refuseroit, ou s'il accepteroit nôtre présent. Comme nous baissions la tête en lui mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faisoit semblant d'être nôtre Protecteur, & qui l'étoit peut-être en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous mena à sa Cabanne. Un de ses freres prennant des flèches les cassa toutes en nôtre présence, pour nous assûrer par là, qu'il empêcheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laissèrent seuls dans nôtre Canot sans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait jusque là. Ils demeurèrent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieuës de navigation un autre

Chef vint à nous & nous fit débarquer. Après cela il arracha de l'herbe, & en fit trois petits monceaux, sur lesquels il nous fit asséoir. En suite il prit un bout de bois de cedre tout plein de petis creux ronds, dans l'un desquels il mit une baguette plus dure que le cedre: il frotta rudement cette baguette entre les paumes de ses mains, & alluma du feu de cette maniere. Il se servit de ce feu pour allumer le tabac de son grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains sur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans six jours nous serions dans son pays.

CHAPITRE LI.

Cérémonie des Barbares , lors qu'ils partagerent les prisonniers , & continuation du Voyage par terre.

APREs donc que nous eûmes ainsi voyagé dix-neuf jours en Canot , nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieues du Saut , que nous avons nommé de St. Antoine , comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anse du fleuve Meschafipi , après quoi ils s'assemblerent pour aviser à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous separerent , & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans , qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils se saisirent de nôtre Canot , & prirent tout nôtre équipage. Ils mirent le Canot en pieces , de peur que nous ne nous en

servissions pour retourner chès leurs ennemis. Ils cachèrent les leurs dans des aunayes pour s'en servir, lors qu'ils voudroient aller à la chasse, & quoi que nous pussions nous rendre commodément par eau dans leur pays, il nous obligerent pourtant de faire soixante lieues par terre.

Ils nous faisoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour jusques à deux heures de nuit. Nous passions les rivieres à la nage. Ces Barbares, qui sont pour la plûpart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage sur la tête, & nos deux Canoteurs, plus petis que moi, sur leurs épaules, parce qu'ils ne savoient nager. En sortant de l'eau, qui étoit souvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions touûjours vers le Nord, à peine pouvois je me soutenir. La gélée même continuoit encore toutes les nuits dans cette saison-là. Nous avions donc les jambes toutes sanglantes des glaces que nous rompions à mesure que nous passions à gué des lacs

ou

ou des rivières. Nous ne mangions qu'une fois en vingt-quatre heures. Encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages nous donnoient à regret.

J'étois si foible, que je me suis souvent couché par terre, résolu de mourir plutôt que de suivre ces sauvages, qui marchotent d'une vîtesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient souvent le feu dans les herbes séches des preries, par lesquelles nous passions. Ainsi nous étions obligez par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un chapeau, que j'avois pris pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'Eté. Je le laissai tomber bien des fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme dans ma tête. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient ainsi allumé tant pour hâter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard
du

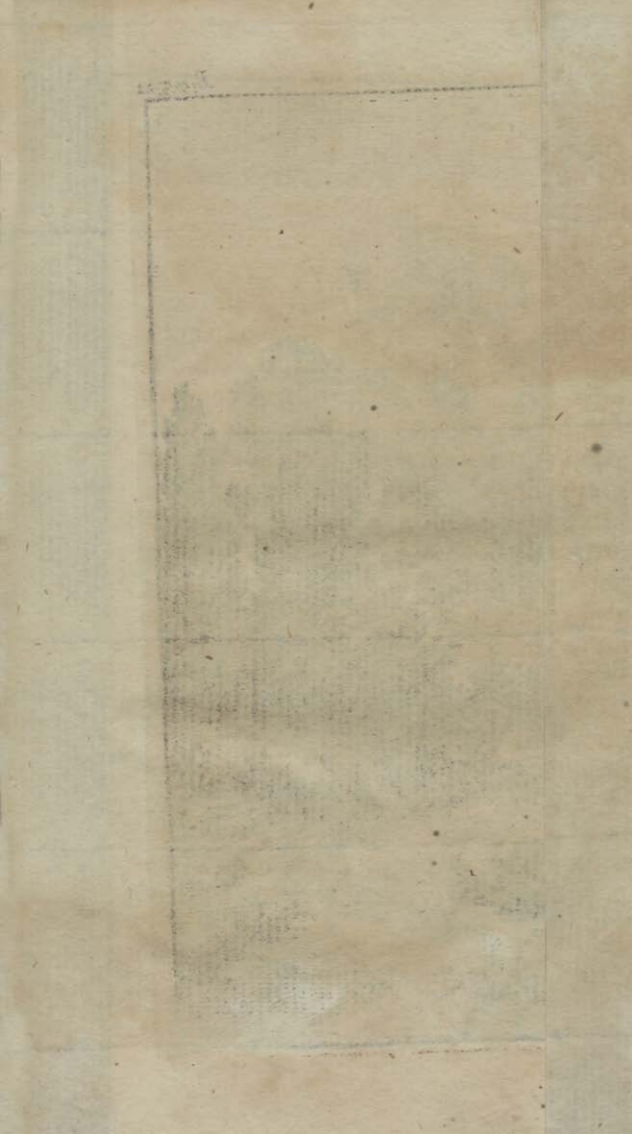
du Gay ne m'eût souvent fortifié dans ce pénible & fâcheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, parce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE LII.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de nôtre équipage avec mes ornemens Sacerdotaux, & ma cassette.

APRES avoir fait environ soixante lieuës de portage, & après avoir souffert la faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit sans delai, passé des lacs & des rivières à gué, & souvent même à la nage, comme nous approchions du Village de ces peuples, qui sont situez dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagerent





gerent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut, qu'ils ne s'entretussent pour le rouleau de tabac de Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples en font plus de cas que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de très-bon parmi eux : mais celui, que nous avons, étoit si bien filé, & si bien tourné en andouilletes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raisonnables d'entr'eux nous firent connoître par signes, qu'ils donneroient plusieurs peaux de castors à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient : mais les autres nous ayant pris comme Esclaves, parce qu'ils disoient, que nous portions des armes à leurs ennemis, s'ôtent, qu'ils n'étoient pas obligez de donner du retour pour les choses, qu'ils nous prenoient.

Tout cela se passoit ainsi, parce que cette bande étoit composée de deux ou trois peuples differens. Les plus éloignez craignant, que les autres

tres ne retinrent toutes les marchandises dans les premiers villages, où ils devoient passer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'égard, pour ce qui me regardoit, que pour les marchandises de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc aussi ma chasuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le calice, qu'ils n'osèrent toucher. Ils voyoient, que ce vase d'argent doré reluisoit. Ils fermoient donc les yeux, & nous firent connoître depuis, que c'étoit un esprit, qui les feroit mourir. Ils voulurent briser une cassette, que j'avois, & qui fermoit à clef. Ils me firent connoître, que si je ne l'ouvrais, ou si je n'en rompois la serrure, ils le feroient eux-mêmes avec des roches pointuës, qu'ils me montrèrent. Le sujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette cassette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté plusieurs fois pour visiter ce qui y étoit enfermé. Ils
n'a-

n'avoient aucune connoissance des clefs, ni des ferrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas se charger de la cassette, mais seulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent, qu'il y avoit si peu de choses, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laisserent là.

CHAPITRE LIII.

*La troupe approche du village ;
 Conseil des Sauvages pour savoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauveroient en nous adoptant pour leurs enfans.
 Réception, que nous firent ces peuples, & de l'usage qu'ils firent de ma chasuble.*

APRES cinq fort grandes journées de marche par terre sans nous reposer
 que

que très-peu pendant la nuit à la belle étoile, nous apperçûmes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de nôtre petite armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous voyons des Cabannes, aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes séchées, où ces Barbares ont accoûtumé d'attacher & de brûler les Esclaves, qu'ils ont conduits chès eux. Ils faisoient chanter le Picard du Gay, qui tenoit entre ses mains, & qui secoüoit unealebasse remplie de cailloux ronds. Je voyois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs différentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plumes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir. Nous en avons des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquerent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs vœux, & plusieurs prières, que les Chrétiens doivent faire à Dieu en de semblables occasions, ces Barbares nous donnerent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la présentèrent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes Sauvages l'avoient assaisonnée avec des bluez. Ce sont des graines noires, qu'elles font sécher au Soleil pendant l'Été, & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamands les appellent en leur langue *Clakebesien*.

Pendant ce festin, qui étoit le meilleur repas, que nous eussions fait depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes contestations entre Aquipaguetin & les autres sur la distribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moi. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & se tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me présenta à fu-
mer

mer dans son Calumet de paix, & il reçût en même temps celui, que nous avions apporté, comme le symbole de l'union, qui devoit être de formais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour son fils à la place de celui, qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Narhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette séparation nous fût fort sensible, quoi qu'elle fût mêlée de quelque plaisir, de voir qu'on nous laissoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour se confesser, parce qu'il ne pouvoit encore s'assurer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares. Cela l'obligea de m'embrasser cordialement, & de me demander pardon du passé après l'avoir demandé à Dieu. J'eusse été ravi de voir Michel Ako dans de semblables dispositions. Je ne laissai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extrême tendresse.

Enfin les Sauvages nous conduisirent chacun à leurs villages & nous séparèrent

rent ainsi. Nous marchâmes au travers des marais dans l'eau jusqu'à mi-jambe pendant une lieuë de chemin, au bout duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçurent dans l'un des trois Canots d'écorce, qu'elles avoient amenez, & me menerent à une petite lieuë de là dans une petite Isle, où étoient leurs Cabannes.

CHAPITRE LIV.

Réception faite à l'Auteur par les parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer pour le guérir de ses fatigues. Usage, qu'ils font de sa Chapelle, & de ses ornemens.

J'ARRIVAI dans ce lieu au commencement du mois de Mai 1680. Je n'en puis point marquer le jour précifé.

cifément, parce que les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêcherent de faire toutes les petites observations, que j'eusse bien voulu. D'ailleurs il y a environ sept ou huit heures de différence entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amérique Septentrionale, à cause de la retrogradation du Soleil. Nous avons toujours eu le Cap à l'Ouëst depuis la Rochelle jusques à Québec, & depuis Québec au Sud-Ouëst jusques à ce que nous fûmes arrivez à Meschafipi, ce qui faisoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation consistoit en un mouvement inconstant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinait du Nord au Nord-Est, & dans d'autres se tournoit du Nord au Nord-Ouëst. Jamais nous ne pouvons être assûrez de nos estimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être assûrez du chemin, que nos vaisseaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle est la variation de l'Eguille en chaque

que

que parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhombe de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'affaires pareilles à celles que j'ai eues.

A l'entrée de la Cabanne du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous présenta à fumer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amèrement. Il me témoignoient en cela la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. Et en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soutenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'ours auprès du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabanne me fit coucher, & m'oignit ensuite les cuisses, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de chats sauvages.

Le fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit son frere, portoit en parade

Q

ma

ma chafuble de brocard sur son dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme considérable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la vénération. La ceinture de Prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui servoit de bretelles, & il portoit en triomphe, ce qu'il appelloit *Louis Chinnen*, qui signifie, comme je l'ai appris depuis, la robe de celui, qui se nommoit le Soleil. Après que ces Sauvages eurent fait servir cette chafuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent présent à des peuples, qui leur sont alliez, & qui demeurent à l'Ouést à quatre ou cinq cens lieuës de leur pays. Ils étoient venus chès eux en Ambassade, & y avoient dansé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robe de peaux passées du ventre de taureaux sauvages. Il m'en donna une seconde, qui étoit composée de dix grandes peaux de

castors. Ce Barbare me montra six ou sept de ses femmes, car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'appris ensuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. En suite il posa devant moi un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poissons blancs pour me régaler. Il donna ordre à tous ceux, qui étoient là, de m'appeller du nom, que je devois avoir selon le rang, que je tenois dans cette nouvelle parenté.

Ce nouveau père voyant, que je ne pouvois me lever de terre, que par le moyen de deux personnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à fuer, se lièrent le prépuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de taureaux sauvages, & y fit poser des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, après quoi il me fit signe de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je

fis comme les Sauvages , qui étoient avec moi. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force , Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le seconderent , & me mettans tous la main sur le corps , ils me frottoient , & pleuroient amèrement. Je commençois à tomber en défaillance , & cela m'obligea de sortir de l'étuve. A peine pus-je prendre mon habit de St. François pour me couvrir , tant j'étois foible. Ils continuerent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine. Cela me rendit de la vigueur , & je me sentis aussi sain & aussi fort qu'auparavant.

CHAPITRE LV.

Faim, que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa boussole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compose un petit Dictionnaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & le Célibat.

JE passois souvent de méchantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou six fois la semaine avec des œufs de poissons boucannez pour me nourrir. Les femmes faisoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Isle voisine avec ses enfans, des hommes, & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bê-

Q 3

che,

che , que j'avois retirée des mains de ceux , qui nous avoient volez. Nous y semâmes du tabac , & des legumes d'Europe , que j'y avois portées , & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme pour se rendre plus considérable parmi sa Nation assembloit souvent les Anciens de son village , & en leur présence il me demandoit ma boussole , que j'avois gardée avec moi. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef , il disoit avec raison , que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef , qui étoit habile Orateur , persuadoit à tout son monde , que nous étions des esprits , & que nous étions capables de faire des choses , qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours , qui étoit fort pathétique , tous les Vieillards pleuroient sur ma tête , admirans en moi ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds de

de la figure d'un lion , dont nous nous servions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaisseau n'étoit pas si sujet à se casser , que les chaudières ordinaires , lesquelles sont plus fragiles , de sorte que nous voyant sans Chaudronnier pour les raccommoder au besoin , nous avons pris cette marmite. Les Barbares ne l'osèrent jamais toucher de la main sans l'avoir auparavant envelopée de quelque robbe de castor. Ils en donnerent une si grande terreur à leurs femmes , qu'elles la faisoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient osé se rendre ni dormir même dans la Cabanne , si elle yeût été.

Nous voulûmes en faire présent à quelques Chefs : mais ils ne voulurent ni l'accepter , ni s'en servir , parce qu'ils croyoient , qu'il y avoit quelque malin Esprit caché , qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples sont sujets à de pareilles superstitions. Les Jongleurs leur font croire tout

ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux sans pouvoir me faire entendre. Mais la faim commençant à me presser, je me mis à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans. Je me familiarisois avec eux, autant qu'il m'étoit possible, afin de m'instruire.

D'abord que j'eus appris le mot de *Taketchiabien*, qui signifie en leur langue, *comment appelles-tu cela?* je fus bien-tôt en état de raisonner des choses les plus familières avec eux. Cela m'étoit assez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprete, qui entendit les deux langues. Ainsi pour demander le mot de *courir* par exemple, je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabanne, afin qu'en suite je pusse mettre dans mon Dictionnaire le mot de leur langue, qui signifie *courir*. Les Chefs de ces Barbares, voyant mon inclination à apprendre leur langue, me disoient souvent, *Vatchison égagahé*, c'est-à-dire,

dire, *Esprit, tu prens bien de la peine. Mets du noir sur le blanc.* Par ce moyen ils me faisoient souvent écrire. Ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain. Mais je ne voulus point coucher sur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de scrupule de se servir à toute heure. Ils me réitéroient souvent le mot *d'égagabé*, pour me dire, *Esprit, mets donc aussi ce mot comme les autres.*

Ils se divertissoient ainsi avec moi, & se disoient souvent l'un à l'autre, *quand nous interrogeons le Père Louis, car ils m'avoient ainsi ouï nommer par nos Canoteurs, il ne nous répond pas : mais dès qu'il a regardé ce qui est blanc, (parce qu'ils n'ont point de terme pour designer le papier) il nous répond, & nous fait entendre ses pensées. Il faut, ajoutoient-ils, que cette chose blanche soit un Esprit, qui lui fait connoître tout ce que nous lui disons. Ils tiroient une consequence de là : C'est, que*

Q 5

nos

nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'esprit que moi , puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moi sur ce qui est blanc. Ainsi cette écriture leur faisoit croire , que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voyoient , qu'il tomboit de la pluye en si grande abondance , que cela les empêchoit d'aller à la chasse , ils me disoient de la faire cesser. Je savois déjà assez de leur langue pour leur répondre. Je leur disois donc en leur montrant du doigt les nuées , que celui , qui étoit le grand Capitaine du Ciel , étoit le Maître de la pluye & du beau temps , & qu'il dispofoit de tous les événemens en général des hommes , & de tout l'univers : que ce qu'ils me disoient de faire , dependoit du premier Moteur , & non pas de moi : qu'il m'avoit envoyé chès eux pour le leur faire connoître comme leur Créateur , & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voyant distingué
par

par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'ayant point de connoissance du célibat, me demandoient souvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoûtumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui sont sans lumieres & sans instruction, étoient surpris de la réponse, que je leur faisois. Je leur disois donc en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à trois lieuës de nôtre village, qu'un homme ne pouvoit épouser qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la mort: que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre sans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, éloigné de mon pays, où toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chasse en ces lieux, & que tu souffres: mais attens l'Eté, nous irons tuer

des taureaux sauvages dans les pays chauds , & alors tu pourras te récompenser du mauvais temps , que tu passes. J'aurois été fort content , s'ils m'eussent donné manger , comme à leurs enfans : mais ils se cachotent de moi , & se relevoient de nuit pour manger à mon insçu : & quoi que les femmes ayent par tout plus de tendresse que les hommes , cependant elles conservoient le peu de poisson , qu'elles avoient , pour en nourrir leurs enfans. Elles me considéroient comme un Esclave , que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs Ennemis. Elle préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne. En quoi il est certain , qu'elles avoient raison.

Il y avoit des Vieillards , qui venoient souvent pleurer sur ma tête d'une manière fort triste. L'un m'appelloit son petit fils , l'autre son neveu , & tous ensemble me disoient , j'ai compassion de te voir si long-temps sans manger , & d'apprendre , que tu as été si maltraité dans ton voyage : ce sont
de

de jeunes Guerriers sans esprit, qui t'ont voulu tuer, & qui t'ont dérobbé tout ce que tu avois. Si tu voulois des robes de castors, ou de taureaux sauvages pour effuyer tes larmes, nous t'en donnerions : mais tu n'as rien voulu de tout ce que nous t'avons présenté.

CHAPITRE LVI.

Le plus considérable Chef des Issati & Nadoïessans fait de grands reproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur baptise la fille de Mame-nist.

LE nommé Ouäsicondé, c'est-à-dire, *le Pin percé*, le plus sage, & le plus considérable de tous les Chefs des Issati & Nadoïessans, fit paroître de l'indignation contre les Guerriers, qui nous avoient si maltraitez. Il dit en plein Conseil, que ceux, qui nous

Q 7

avoient

avoient volé ce que nous avions , étoient semblables à des chiens affamez , qui dérobbent un morceau de viande dans un plat , & puis s'enfuient : que ceux , qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard , meritoient qu'on les regardât comme des chiens , puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes , qui leur apportoit du fer & des marchandises , dont ils n'avoient point eu de connoissance jusque là , & qui leur étoient pourtant si utiles : qu'il trouveroit un jour le moyen de se venger de celui , qui nous avoit causé cet outrage. Cette réprimende étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouâsicondé. Cette action généreuse fut fort utile du depuis à toute la Nation , comme nous le verrons dans la suite.

Comme j'allois souvent visiter les Cabannes , je trouvai un jour l'enfant d'un nommé Mamenisi fort malade. L'ayant un peu examiné , je vis , que cet enfant n'échapperoit pas de sa maladie. Je priai nos deux Canoteurs de m'en dire leur sentiment , & je leur fis con-

noi-

noître, que je croyois être obligé en conscience de le baptiser. Michel Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabanne, où cet enfant étoit malade. Il me dit pour s'excuser, que je savois, que pour n'avoir pas voulu discontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru risque d'être massacrés par les Sauvages: qu'ainsi il étoit à craindre, que le Baptême, que nous allions faire, ne nous exposât au même danger.

Ce malhûreux aimoit mieux consentir à quelques superstitions des Barbares, que de m'aider dans un si loüable dessein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me suivit pour servir de parrain, ou plutôt de témoin à ce Baptême. Je nommai cet enfant Antoinette à cause de St. Antoine de Padouë, d'autant plus que le dit Picard du Gay s'appelloit Antoine Auguelle, natif d'Amiens, & neveu de Monsieur du Cauroi Procureur Général des Prémontrés, & du depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'écorce

ce faute d'autres utensiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en versai sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ces paroles, *Créature de Dieu, je te baptise au nom du Père, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet enfant.

Au reste je n'accompagnai ce Baptême d'aucune autre cérémonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus, que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à celui d'enfevelir le premier enfant de ces pays-là, qui eût été honoré du St. Baptême. Je ne sai, si la douceur de ce linge avoit causé quelque espèce de soulagement à cette nouvelle baptisée: mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de sa mère, qui croyoit que j'avois guéri son enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye. Si

Si cet enfant fût revenu en santé, il étoit fort à craindre, qu'elle ne suivit les traces de ses parens, & qu'elle ne demeurât dans leurs infames superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire. Et en effet si ceux de sa Nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & s'ils continuent à pécher sans la Loi, ils périront, comme dit d'Apôtre, sans la Loi. J'étois donc fort aisé, que Dieu eût tiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, si elle venoit à se guérir, & que cela ne servit à l'engager dans l'erreur, & dans le vice. J'ai souvent attribué ma conservation au milieu des grands dangers, que j'ai courus, au soin que j'avois pris de baptiser cet enfant.

CHA-

CHAPITRE LVI.

Ambassade envoyée aux Issati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüest de ces Peuples. Ce qui fait voir, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane.

Sous l'Empereur Charles Quint nos Pères Récollets furent les premiers envoyez par son ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Missionnaires, & dès ce temps-là ils furent au delà de la Mer Vermeille. La plus remarquable des Epoques du Détroit d'Anien est au temps de nôtre excellent Religieux Martin de Valence, qui fut le premier Evêque de la grande ville de Mexique. Nous avons déjà fait mention de lui.

Dans

Dans la suite du temps on a reconnu, que ce Détroit d'Anien étoit imaginaire. Plusieurs personnes distinguées par leur grand savoir sont de ce sentiment. Je puis joindre ici une preuve de cette vérité à toutes les leurs. C'est, que pendant que j'étois parmi les Issati & les Nadoüessans, il y vint quatre Sauvages en Ambassade chès ces Peuples. Ils venoient de plus de 500. lieues du côté de l'Oüest. Ils nous firent entendre par les Interpretes des Issati, qu'ils avoient marché quatre Lunes: c'est ainsi, qu'ils appellent les mois. Ils ajoûtoient, que leur pays étoit à l'Oüest, & que nous étions au Levant à l'égard de leurs contrées; qu'ils avoient toujours marché pendant ce temps-là sans s'arrêter que pour dormir, & pour tuer à la chasse de quoi subsister. Ils nous assûroient, qu'il n'y avoit point de Détroit d'Anien, & qu'assûrément ils n'avoient rencontré ni passé dans leur route aucun grand Lac, c'est le terme, dont les Sauvages se servent pour représenter la mer, ni aucun bras de mer.

Ils

Ils nous certifierent de plus, que la Nation des Assenipoüialacs, dont le Lac est marqué sur la Carte, & qui sont au Nord-Est des Issati, n'étoient qu'à six ou sept journées de nous: que toutes les Nations de leur connoissance, qui sont à l'Ouëst, & au Nord-Ouëst, n'ont aucun grand Lac aux environs de leurs vastes Pays, mais seulement des rivieres, qui décendent du Nord au travers des Nations voisines de leurs confins du côté du grand Lac, c'est-à-dire, de la mer dans la langue des Sauvages: que là il y a des Esprits, & des Pygmées ou petis hommes, parce qu'en effet ils sont d'une très-petite stature, comme les peuples plus avancez les en avoient assûrez, & que toutes les Nations, qui sont situées au delà de leurs pays, & qui sont les plus proches d'eux, habitent dans des preries, & dans des campagnes immenses, où on trouve quantité de taureaux sauvages, de castors, qui sont plus gris que ceux du Nord, dont le poil tire plus sur le noir, & plusieurs autres bêtes fauves, qui

qui fournissent de très-belles pellete-
ries.

Les quatre Sauvages sus dits, qui étoient venus en Ambassade, nous ont encore assuré, qu'il y a fort peu de forêts dans les pays, par lesquels ils avoient passé pour se rendre au lieu, où nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de taureaux sauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre, dont ils se servent, n'en ayant, & n'en connoissant point d'autres.

Toutes les circonstances, que nous venons de rapporter, font connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, comme on le représente ordinairement dans les Cartes. Pour preuve de la créance que j'en ai, je m'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels Vaisseaux, que sa Majesté Britannique, ou les Hauts & Puissans Seigneurs des Etats Généraux des Provinces Unies trouveront à propos d'y envoyer pour en faire l'entière Découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que
la

la gloire de Dieu, la propagation de l'Évangile, l'instruction de tant de peuples aveuglés & ignorans, qu'on negligé depuis tant de siècles, & l'utilité du commerce, qui étant bien entendu, augmentera de plus en plus entre les sujets du Roi d'Espagne mon Souverain, & ceux de sa Majesté Britannique & des dits Hauts & Puissans Seigneurs, la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je déclare, que je n'ai point d'autre vûë, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obéissance que je dois premièrement à mon Prince naturel, au Roi d'Angleterre, & à leurs Hautes Puissances, auxquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient très-mal recompensé de mes pénibles Voyages, dans lesquels je m'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au
bien

bien de l'Europe. Je fai bien qu'en penser. Depuis plusieurs années quelques efforts, que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus sur l'Océan, ayent pû faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pû y réussir jusques à présent. Mais par le moyen de ma Découverte j'espère, Dieu aidant, que toute l'Europe verra, qu'on pourra trouver un passage commode pour s'y rendre. On pourra en effet se transporter par des rivières capables de porter de gros Vaisseaux dans la Mer pacifique, & de là il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon sans passer sous la ligne Equinoctiale. Ceux, qui auront lû ma Relation, & qui examineront un peu les Cartes, qu'on y a jointes, reconnoîtront aisément la vérité de ce que je dis.

CHAPITRE LVIII.

Les Issati s'assemblent pour la chasse des taureaux sauvages. Refus, que les deux Canoteurs font de prendre l'Autour dans leur Canot pour descendre la riviere de St. François.

APRES deux mois ou environ de mauvais jours passés chès les Issati & les Nadoïesiens, ces Nations s'assemblerent pour la chasse des taureaux sauvages, & les Chefs en ayant réglé les lieux, afin de ne se point embarasser les uns les autres, on se dispersa en plusieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef, qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Ouëst avec environ deux cens familles: mais me souvenant de la réprimende, que le grand Chef Ouäsicondé lui avoit faite, du mauvais traitement,

ment, que j'avois reçu de lui, je craignois, qu'il ne s'en vengeât sur moi, quand nous serions loin. Je lui répondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est-à-dire dans leur langue, des Européens, à la riviére de Ouïskonfin, qui se décharge dans le fleuve Meschafipi, & que selon la promesse, qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui leur étoient inconnûës, & que s'il vouloit tourner de ce côté-là, j'en aurois bien de la joye. Il y feroit venu volontiers: mais ceux de sa bande l'en empêchèrent.

Nous descendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680. vers le Sud avec le grand Chef Ouïskonfin, & environ 80. Cabannes de 130. familles, & 250. Guerriers. Les Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allerent à quatre journées plus bas pour y prendre du bouleau, afin de faire un plus

R grand

grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon calice de vermeil doré avec mes petis livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la chasse. Je ne gardai que mon Breviaire avec moi, afin de n'être point à charge.

Je me mis sur le bord d'un Lac, qui forme la rivière de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui passoient fort vîte les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir. Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long-temps. Cette réponse brusque & mal-honnête me causa beaucoup de chagrin, voyant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Religion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux-mêmes l'avoient souvent reconnu chès des personnes de la premiere qualité, où j'étois reçu avec toutes sortes de marques
de

de distinction, pendant qu'on les laissoit à la porte.

Dieu, qui par sa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inspira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoi qu'il fût plus petit que celui de nos Européens: j'y fus continuellement occupé à en jeter l'eau avec un plat d'écorce, parce qu'elle y entroit par plusieurs petis trous, en quoi j'eus assez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être mouillé. Cependant il fallut prendre patience. On peut bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un coffre à mort, à cause de sa fragilité, & de son peu de valeur. Ces sortes de Canots ne pesent ordinairement qu'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette sorte de navigation.

A nôtre débarquement du soir, le Picard me fit d'excuse, pour que leur Canot étoit à demi pourri, & qu'il se fût indubitablement brisé, si nous y eussions

été trois, qu'il nous eût fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette maniere, surtout nous trouvant parmi des peuples Barbares : qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800. lieues des habitations du Canada par les circuits, qu'il falloit faire pour y retourner : que s'ils avoient reçu quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des saignées, que je faisois à quelques Asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remèdes, que je conservois soigneusement.

J'ajoutai à tout cela, que j'avois eu le moyen par là de sauver la vie à quelques-uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des serpens sonnettes, dont je parlerai dans mon second Tome : que d'ailleurs je rasois proprement la couronne, que les enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18. ou 20. ans, que ces Barbares ne la peuvent faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant
les

les cheveux avec des caillous plats, qu'ils on fait rougir dans le feu : que je n'avois pû rien gagner sur eux pour leur salut à cause de leur stupidité naturelle : qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la partie animale : mais qu'au reste j'avois gagné leur amitié par les services, que je leur avois rendus : qu'ils nous auroient sans doute tuez après nous avoir fait souffrir beaucoup, s'ils n'eussent reconnu, que j'avois des remedes propres à rendre la santé aux malades, choses dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay, qui en se retirant chès son hôte me pria de l'excuser. Mais le grand Chef Ouâsicondé ayant appris l'action inhumaine de nos deux Canoteurs, les fit venir au Conseil, & leur dit, qu'il me retireroit desormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté plusieurs fois sur ma vie, mais de la compagnie de ces deux malheureux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fusse avisé de rompre trois flé-

flèches en présence de ce brave Chef, nos deux Canoteurs présens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'instant. Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toujours si favorablement en toutes choses. Nos deux hommes en étant surpris, me promirent en suite une entiere fidélité en toutes choses.

CHAPITRE LIX.

Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine de Padouë. Ils se trouvent en nécessité de vivres. L'Auteur va avec le Picard à la riviere d'Ouisconsin. Aventures de leur Voyage.

QUATRE jours après nôtre départ pour la chasse des taureaux sauvages, les Barbares firent halte à huit

huit lieues au dessus du Saut de Saint Antoine de Padouë sur une éminence, qui étoit vis-à-vis de la riviere de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeunesse alloit à la chasse des cerfs, des chevreuils & des castors : mais ils tuoient si peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'à peine chacun pouvoit-il avoir un morceau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt-quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moi de chercher des fenelles, des groseilles, & de petis fruits sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extrême nécessité nous fit prendre la résolution, au refus que Michel

chel Ako fit de venir avec nous , de nous en aller dans un méchant Canot à la riviere de Ouïconfin , de laquelle nous étions éloignez d'environ cent trentelieües , pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu , que je viens de marquer. C'est de quoi il nous avoit assûrez avant son départ des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas permis de faire ce voyage , si l'un des trois ne fût resté avec eux. Ces Barbares selon le sentiment du grand Chef Ouâsicondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux Canoeteurs. Mais Michel Ako , qui appréhendoit de souffrir dans ce voyage , n'y voulut jamais consentir. Voyant donc qu'il avoit pris goût à la vie de ces Sauvages , je priai leur Chef de me laisser aller avec le dit Picard , ce qu'il m'accorda.

Nous

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un méchant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné, un couteau pour nous deux, & une robe de castor : tout cela pour faire environ deux cens cinquante lieues de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisons le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Padouë nous apperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un chêne vis-à-vis de la grande chute d'eau. Ce pauvre aveugle spirituel pleuroit amèrement, & avoit attaché aux branches de cet arbre une robe de castor passée : elle étoit blanche par dedans, & garnie de porc-épic.

Ce Barbare l'offroit apparemment en sacrifice à ce Saut, qui de soi-même est affreux, & a quelque chose de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouis que ce Sauvage disoit en pleurant à chaudes lar-

mes, & en s'adressant à cette cascade, Toi, qui es un Esprit, fais en sorte, que ceux de ma Nation passent ici tranquillement sans malheur; que nous puissions trouver un grand nombre de taureaux sauvages, & que nous soions assez hûreux pour vaincre nos Ennemis, & pour faire un bon nombre d'Esclaves, que nous amenerons ici pour les tuer devant toi, après leur avoir beaucoup fait souffrir. Les Messeneks, c'est ainsi qu'ils appellent la Nation des Ourtougamis, ont tué de nos parens. Fais en sorte que nous puissions nous vanger sur eux de cet affront.

C'est ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chasse des taureaux, ils allerent attaquer leurs Ennemis. Ils en tuerent un bon nombre, & ramenerent des Esclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la maniere du monde la plus inhumaine, comme nous le verrons au Second Tome. Au reste quand ils manqueroient cent fois leur coup après une cérémonie

rémonie telle que nous venons de la décrire, que le hazard les y fasse réussir une fois, cela suffit pour les rendre obstinez dans leurs coûtumes superstitieuses. Cette robe de castor offerte ainsi dans cette espece de sacrifice servit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à son retour, & qui auroit été ravi de faire souvent de pareilles rencontres.

A une lieuë au dessous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner sur ses pas par terre pour reprendre sa boîte à poudre, qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son retour je lui fis voir un serpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de sept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & escarpée, & montoit de cette maniere. Il s'approcha insensiblement de plusieurs nids d'hirondeles pour en manger les jeunes. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles, qu'il avoit aparemment dévorées. Nous fîmes tomber ce monstrueux rep-

tile à coups de pierres dans la rivière. Il avoit une langue en forme de lance, d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en fremît en songe pendant la nuit. Il me dit, que je lui avois fait plaisir de l'éveiller. Et en effet cet homme d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la frayeur de son songe. Le souvenir de ce serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait d'impression sur mon esprit.

Comme nous descendions le fleuve Meschafipi avec une assez grande vitesse, parce que le courant est fort rapide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, & chargez de viande de taureaux sauvages: ils nous en offrirent fort libéralement. Mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes, que nous serions tous écrasés. Quinze ou seize Sauvages entrèrent au mi-

milieu de la troupe, ayant leurs cassés-têtes à la main. Ils renversèrent la Cabanne de ceux qui nous avoient conviez. Ils prirent toute leur viande, & l'huile d'ours, qu'ils trouverent dans des vessies, ou dans des boyaux, dont ils se frotterent depuis la tête jusqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord, que c'étoient des Ennemis, & peu s'en fallut, que le Picard du Gay ne perçat le premier de ces Sauvages de son épée. Dans ce premier mouvement je mis la main sur deux pistolets de poche, que le Picard m'avoit laissés. Mais par bonheur je me retins, sans quoi sans doute c'étoit fait de nous, parce que les Sauvages n'eussent pas manqué de vanger la mort de ceux, que nous eussions tuez.

Nous ne connoissions pas d'abord ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laissés au dessus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, que se disoit mon oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la

viande, avoient mal fait de devancer ainsi les autres à la chasse, & que selon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de les piller, puis qu'ils étoient cause, que les taureaux sauvages prenoient la fuite, avant que la Nation fût assemblée. Ce qui causoit un notable préjudice au public. Car quand ils sont assemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ils ne peuvent leur échaper.

CHAPITRE LX.

Chasse des tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande nécessité avec son compagnon de voyage.

PENDANT environ soixante lieües de navigation nous ne tuâmes qu'un

qu'un chrevreuil , qui passoit la riviere à la nage. Les chaleurs étoient si grandes alors, que la viande se gâtoit en vingt-quatre heures. Cela nous obligea de chasser aux tortues. Nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouïe fort subtile elles se jettent dans l'eau avec beaucoup de précipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant enfin une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres , & dont l'écaïlle étoit mince, & la viande fort grasse. Pendant que je tâchois de lui couper la tête, elle pensa me couper le doigt avec ses dents, qui sont fort tranchantes.

Pendant ce manége nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre: mais un coup de vent fort impetueux le cassa au milieu du grand fleuve. Le Picard étoit allé dans les preries avec son fusil pour tâcher de tuer un taureau sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jeter promptement mon habit sur la tortue, que j'avois renversée sur le dos,
afin

afin qu'elle ne pût se sauver. Je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal. Après quoi je me mis à la nage pour rattraper nôtre Canot, qui décroît fort vite emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osai lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine, qui y étoit, & dont je me servois pour me coucher, & le reste de nôtre petit équipage. Je le pouffois donc devant moi, & quelquefois je le retirois. Ainsi je gagnai le bord peu à peu environ à un demi-quart de lieuë de l'endroit, où j'avois laissé la tortue.

Le Picard revenant de la chasse, où il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit sur la tortue, & point de Canot, crût avec quelque raison, qu'un Sauvage m'ayant trouvé seul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prairie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit personne. Cependant je remontai diligemment le fleuve

ve

ve en Canot, & je n'eus pas plutôt repris mon habit, que je vis plus de soixante taureaux, ou vâches sauvages avec leurs veaux, qui traversoient le fleuve pour gagner les terres du Midi. Je les poursuivis en Canot avec une épée emmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avertir le Picard. Il vint au bruit, que je fis, & ayant eu le temps de rentrer dans le Canot, pendant que le chien, que nous avions, avoit poussé en jappant une bande de bêtes fauves dans une des Isles de ce fleuve. Il les en chassa en suite, & comme elles passoient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fusil, qui lui cassa la tête. Nous l'attirâmes au bord. C'étoit une vâche sauvage, qui pesoit cinq ou six cens livres. Les taureaux sont plus charnus, & pesent davantage. Mais parce que nous ne pouvions pas la mettre tout-à-fait à terre, nous nous contentâmes de couper les meilleurs morceaux, que nous pûmes, & nous laissâmes le reste dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24 heures, que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du fleuve avoient jetté sur le sable, & à mesure que le Picard écorchoit la bête, je faisois cuire dans nôtre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fûmes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de rester là deux jours, & de nous cacher dans une Isle pour nous rétablir par le moyen de l'Orvietan en poudre, qui nous fût souvent d'un grand secours dans le Voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passai souvent sans m'en appercevoir près d'un serpent-sonnette, de sept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta ensuite dans le fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous char-

charger de beaucoup de viande à cause de la petitesse de nôtre Canot. D'ailleurs les chaleurs excessives la corrompoient d'abord. Ainsi nous nous en vîmes bien-tôt priver, parce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne savions ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce Voyage. Nous ne trouvions pas toujours des bêtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer, quand nous voulions.

Les aigles, que l'on voit en abondance dans ces vastes pays, laissoient parfois tomber des brèmes, ou de grandes carpes, & d'autres poissons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leurs nids pour la nourriture de leurs aiglons. Nous trouvâmes un jour une loutre, qui mangeoit sur le bord du fleuve un grand poisson, qui avoit sur la tête une maniere d'aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le
Pi-

Picard le vid, ils'écria, qu'il voyoit un Diable entre les pattes de la loutre. Sa surprise n'empêcha pas, que nous ne fissions bonne chère de ce poisson. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'éturgeon à long bec.

CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la riviere d'Ouisconsin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistons que par un pur miracle de la Providence.

A PRES avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette riviere. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cens lieues de nous, parût tout d'un

d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet 1680. Nous crûmes, qu'il vouloit nous tuer, parce que nous l'avions quitté, quoi que ce fût de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle avoine, & un bon morceau de taureau sauvage, & s'informa de nous, si nous avions trouvé les Européens, qui devoient nous apporter des marchandises. Il ne se contenta pas de ce que nous lui dûmes. Il s'en alla lui-même à Ouisconfin : mais il n'y trouva personne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions absolument nous acquitter de la promesse, que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ceux, qu'il nous enverroit.

Lors qu'Aquipaguétin parut à son retour, le Picard étoit allé à la chasse dans les preries, & j'étois resté seul dans une petite Cabanne, que nous avions dressée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui étoit ardent en cette saison,

son, sous nôtre couverture, qu'un Sauvage m'avoit renduë. Aquipaguetin me voyant seul s'approcha avec son casse-tête à la main. Je me saisis promptement de mes deux pistolets de poche, & d'un couteau, lesquels le Picard avoit retirez des mains des Barbares. Je n'avois pas dessein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté; je voulois seulement lui faire peur, & l'empêcher de me massacrer, au cas qu'il en eût envie.

Aquipaguetin me tança rudement de ce que je m'exposois de la sorte aux insultes de leurs Ennemis: qu'au moins je devois me mettre de l'autre côté du fleuve pour ma sûreté. Il voulut m'emmener avec lui, me disant, qu'il avoit trois cens Chasseurs avec lui, qui tuoient plus de bêtes fauves, que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de suivre son avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuai donc ma route vers la riviere d'Ouisconfin, où je ne trouvai point les hommes de renfort, que
le

le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moi pensâmes périr de faim en cent occasions différentes, & nous fûmes obligez de remonter le fleuve avec des peines, & des difficultez incroyables.

CHAPITRE LXII.

Grande nécessité, où l'Auteur se trouve avec son compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prières. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse.

LE Picard, qui avoit été fort maltraité par les Sauvages, aima mieux hazarder sa vie, que de remonter le fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer. Cela nous obligea à les menager. Ainsi nous
les

les partageâmes en vingt, pour ne tirer plus que des tourterelles, ou des ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eûmes recours à trois hameçons, que nous amorçâmes avec de la barbe puante, qu'une aigle avoit laissé tomber. Nous ne primes rien pendant deux jours, & nous nous vîmes ainsi dénuez de tout moyen de subsister. Nous redoublâmes nos prières de bon cœur, comme chacun peut penser. Parmi tout nôtre désastre le Picard ne pût s'empêcher de dire une fois, qu'il prieroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit de quoi se bien rassasier.

Je le consolai, & me consolai moi-même du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute sa force pour tâcher de trouver quelque tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une assiète ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'instant sur le feu que nous avions allumé. Nous mangions
avec

avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde, que je mangeois le fiel de cet animal. Cela mit toute ma bouche dans une amertume extrême. Je la rinçai promptement avec de l'eau, & je me remis à manger avec le même empressement qu'auparavant.

Nonobstant cette grande disette nous ne laissâmes pas d'arriver dans la rivière des Taureaux sauvages. Nous jetâmes nos hameçons amorcés d'un poisson blanc, qu'une aigle avoit laissé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui, nous secourut visiblement dans cette occasion. Nous avions redoublé nos prières avec beaucoup d'ardeur. A peine les avions nous achevées vers les dix heures du soir, que le Picard entendit du bruit. Il quitta les prières, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux barbues si grandes, que je fus obligé d'aller à son secours pour les tirer de l'eau. Nous ne songeâmes point à ôter le limon de ces monstrueux poissons, qui pesoient plus de vingt-cinq livres les deux. Nous

les coupâmes par pièces , & nous les fines rôtir sur les charbons , parce que nous ne pouvions les faire bouïllir. Par malheur nôtre pot de terre avoit été cassé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces barbues , & que selon nôtre devoir nous eûmes rendu graces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit secourus si à propos, nous entendîmes du bruit sur le bord de la rivière des Taureaux , où nous étions environ à deux heures après minuit. Après le *qui vive* nous ouïmes qu'on répondoit , *Tepatoui Nika* , & le mot de *Nikanagé*, c'est-à-dire , *mon Ami* , voilà qui est bien. J'avertis le Picard, qu'au langage je croyois , que c'étoient des Illinois, ou des Outouïagamis , qui sont Ennemis des Issati , & des Nadouëssans. Mais comme il faisoit grand clair de Lune , & que même le jour commençoit à paroître , je reconnûs que c'étoit le Sauvage Mamenifi, père de cette petite fille, que j'avois baptisée aux Issati, à qui le Picard avoit

avoit servi de parrein, ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnût, & parce qu'il revenoit de la chasse, qui avoit été bonne, il nous donna de la viande à discretion, & nous assûra que tous les Sauvages de sa Nation descendoient la rivière, qui se décharge dans le fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, descendirent cette rivière des Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en passant à toute la Nation, comment le Picard & moi nous étions exposez à faire le voyage d'Oiseconfin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître, qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamèrent tous la lâcheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en présence de tous les Sauvages, si je ne l'en eusse empêché,

pêché, tant il étoit irrité contre lui de son peu de courage & d'affection.

CHAPITRE LXIII.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.

LEs femmes Sauvages cachèrent leur provision de viande à l'embouchure de cette rivière des Taureaux dans des Isles, & dans des creux sous terre. Ces peuples ont l'adresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous verrons ci-après. Nous descendîmes encore une fois le fleuve en chassant avec cette multitude de Canots, dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre vingts lieues de chemin. Les Sauvages d'espace en espace cachaient leurs Canots

nots sur le bord du fleuve dans des roseaux, ou dans des Isles, & ils entrèrent sept ou huit lieuës au delà des montagnes dans des preries, où ils tuoient à diverses fois jusques à cent ou six vingts taureaux ou vâches sauvages. Ils laissoient toujours sur le haut des montagnes quelques-uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs Ennemis.

Pendant tout ce temps-là je pensois au Sauvage, qui m'appelloit ordinairement son frere. Il étoit entré un chicot bien avant dans son pied, & j'y mettois un emplâtre, lors que l'alarme se mit tout d'un coup dans le camp. Deux cens Archers accoururent, & ce généreux Sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna, & courut plus vîte que les autres pour avoir sa part de la gloire du combat : mais au lieu d'Ennemis ils apperçurent environ cent cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre blessé eut bien de la peine de revenir au camp. Durant cette alarme les femmes & les filles sau-

vages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour se joindre à son hôte, & je restai seul avec le nommé *Otchimbi*. Mais après la seconde chasse je fus réduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingts ans. Cette vieille ne laissoit pas de pousser à la rame, & de frapper souvent de son aviron trois enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi : cependant j'étois obligé de faire souvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur disposition, & c'étoient elles, qui distribuoient les portions à chacun. Je rasois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme nos Religieux. Au reste ils la portent jusques à l'âge de quinze, seize ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plates rougies dans le feu. Ces femmes me savoient beaucoup de gré de ce que je rasois ainsi leurs enfans.

Nous

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre camp. Les Vieillards, qui étoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent, qu'ils voyoient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu, où on voyoit paroître du monde. C'étoit à qui devanceroit son Camarade à la course. Mais pour tout exploit ils ne ramenerent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens, qui étoient allez à la chasse vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoûtoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient vûs, & qui avoient été Esclaves chès les Outoüagamis, & chès les Iroquois, dont ils entendoient la langue: que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu, où nous étions, parce qu'ils seroient bien aises de nous venir voir pour reconnoître, si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols,

ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient-ils à ces femmes, comment nous avons pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là-dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maîtres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai remarqué ci-devant. Ces gens-là fâchez de ce que nous les avons prévenus dans nos Découvertes, avoient envoyé du monde après nous pour participer à la gloire de nôtre Voyage. Ils penserent donc à se procurer la connoissance des Nations, que nous avions vûës, afin d'y aller en commerce, dès qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoyer en Europe.

CHAPITRE LXIV.

*Arrivée du Sieur du Luth dans
notre camp. Il nous prie de re-
tourner avec ses gens & lui aux
Issati & Nadoïessans. Je jette
ma couverture sur un mort. Ce
qui plût aux Sauvages.*

LE 28. Juillet 1680. nous commen-
çâmes à remonter le Meschafipi pour
la troisième fois. Les Sauvages, qui
avoient fait une fort grande chasse,
prirent la résolution de retourner à leurs
villages, & nous presserent de nous y
en aller avec eux, nous promettans de
nous conduire jusques aux Nations,
qui habitent au bout du Lac Supérieur.
Ils disoient, qu'ils avoient dessein de
faire alliance avec ces peuples par nô-
tre moyen. Là se trouva le Sieur du
Luth venant du Canada avec cinq hom-
mes équippez moitié en guerre, &
moï-

moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages à six vingts lieuës ou environ du pays des Barbares, qui nous avoient pris. Ils nous prièrent, parce que j'avois quelque connoissance de la langue des Iffati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers ce qu'ils souhaitoient, sur-tout ayant appris d'eux que depuis deux ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas fréquenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver. Il me dit en particulier par maniere de confiance, que ceux, qui l'avoient envoyé, ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voyant, que je faisois la couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire, que j'étois son frere aîné.

Tout cela fut cause, que les Sauvages me traiterent mieux que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistence assez

sez largement. Ainsi je ne m'appliquai plus qu'à travailler au salut de ces Barbares. Il faut avouer qu'ils m'écoutoient assez : mais il faudroit demeurer parmi eux des années entières, pour y faire quelque progrès, tant ils sont grossiers, stupides, & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Antoine de Padouë, nom que nous lui avons donné, & qui selon toutes les apparences lui demeurera. Je lui fis voir l'endroit, où le serpent monstrueux, dont j'ai fait mention, montoit sur le roc escarpé pour y dévorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids. Je lui racontai la frayeur qu'en avoit eu le Picard en songe.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'avisai, afin d'y être plus exact, de lui demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me satisfaire en cela, parce qu'il en avoit per-

du l'idée. Je lui racontai les mauvais traitemens, que les Sauvages nous avoient faits, lorsqu'ils nous prirent, jusque là même, qu'ils avoient voulu nous tuer plusieurs fois: qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les frayeurs m'avoient fait perdre la mémoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Issati le 14. d'Août 1680. où je retrouvai mon calice de vermeil doré, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en présence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher. Ils sont fort craintifs, & fort superstitieux sur le fait des Esprits. Ils croyent, qu'il y a du sortilège dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le tabac, que j'avois planté avant nôtre départ, étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des choux, & des autres legumes, que j'avois semez, ils étoient d'une grosseur surprenante. Les côtes de pourpier étoient grosses comme des cannes. Les sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous convierent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingts hommes nuds. Ouâsicondé, le premier Chef de la Nation, parent du mort, que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de taureaux sauvages, blanchie, & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette robe sur la tête, & m'en couvrit le visage, disant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, *celui, dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames; (car ces peuples croient la transmigration des ames) ce que tu as fait à l'égard du defunt est de grand pris. Toute la Nation t'en loue, & t'en remercie.*

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi le dit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage repliqua, le Père Louis, c'est ainsi qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, est plus grand Capitaine que toi. Sa Robbe, parlant de ma Chasuble de brocard, qu'on m'avoit dérobbée, que nous avons envoyée à nos Alliez, qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle, que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieuës par jour. Ainsi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étendue du chemin, qu'ils font pendant trois mois.

CHAPITRE LXV.

L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le Sieur du Luth & moi sur le Sacrifice d'un de ces Barbares.

SUR la fin de Septembre, voyant que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maison commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions dénuéz des provisions nécessaires pour y subsister, selon que nous en avions fait le dessein, nous nous résolûmes de leur faire connoître, que pour avoir du fer & d'autres choses, qui leur seroient utiles, il étoit à propos, que nous retournassions en Canada, & qu'ils feroient dans un cer-

certain temps, que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous ferions l'autre avec des marchandises de l'Europe : qu'on leur donneroit à bon prix : qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emmenerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les ramenerions de même l'année suivante, pour aller en suite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinssent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conseil pour examiner, si effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux, qui furent d'avis d'y venir, & qui se présenterent pour cela : mais ils changerent de sentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raison, que nous étions obligez de passer parmi beaucoup de nations, qui étoient leurs ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de se saisir par force de leurs hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens : qu'au reste nous ne pour-

rions

rions pas les en empêcher, étant aussi peu de gens, que nous étions.

Je leur répondis, que tous ces peuples, qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre considération ils ne feroient aucun tort à ceux d'entr'eux, qui seroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'esprit : ils ont même le sens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous passions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis jurez, nous devions les détruire pour les venger de divers outrages qu'ils en avoient reçûs, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller & revenir avec nous, afin qu'ils pussent avoir du fer & d'autres marchandises, qui leur étoient nécessaires, & dont ils traiteroient très-volontiers avec nous. Ce qui fait voir, que ces Barbares sont pleins de vengeance & de ressentiment contre leurs Ennemis, en quoi on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien disposé pour les lumieres de l'Evangile.

Enfin Ouäsicondé, leur grand Chef, ayant consenti en plein Conseil à nôtre retour, après nous avoir régalez du mieux qu'il put à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déjà dit, que cette avoine est meilleure & plus saine que le ris. En suite il nous marqua avec un crayon sur une feuille de papier, qui me restoit, la route, que nous devions suivre pendant quatre cens lieuës de chemin. Au reste ce Géographe naturel nous dépeignit nôtre chemin si exactement, que cette Carte nous servit aussi utilement, que la Boussole auroit pû faire. Et en effet en la suivant ponctuellement nous arrivâmes au lieu, où nous avions dessein de nous rendre sans nous égarer de nôtre route en aucune manière.

Nous nous disposâmes donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mîmes en deux Canots, & nous quittâmes ces peuples après la décharge de tous les fusils de nos hommes,

ce qui donna une terrible frayeur à ces Sauvages. Nous descendîmes la rivière de St. François, & en suite le fleuve Meschafipi. Deux de nos hommes sans en rien dire prirent les deux robes de castor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padouë, & que ces Barbares y avoient attachées à un arbre, comme par une espee de Sacrifice. Cela causa quelque contestation entre le Sieur du Luth & moi. Je loüai cette action de nos deux hommes, qui faisoient voir en cela, qu'ils improuvoient la superstition de ces peuples. Le Sieur du Luth disoit au contraire, qu'on devoit laisser ces robes au lieu, où ces Barbares les avoient mises, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de se vanger du mépris, que nous faisons d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre, qu'ils ne nous vinsent insulter en chemin.

J'avoüe, qu'il y avoit quelque fondement à ce qu'il disoit, & qu'en cela il parloit selon les régles de la
 pru-

prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces deux robbes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui, qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommodai ce different. Le Picard & Michel Ako se rangerent du parti de ceux, qui avoient pris les robbes de question, & cela auroit pû causer quelque malheur. Mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, parce que j'étois persuadé, que leur grand Chef Ouâsicondé prendroit toujours nos interêts à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous descendîmes le fleuve fort agréablement en chassant aux bêtes fauves.

Nous

Nous nous arrêtâmes près de la riviere Ouisconsin pour boucanner de la chair de taureaux ou vâches sauvages, que nous avions tuez en chemin. Pendant le sejour, que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations, que nous avions quittées, nous aborderent en Canot pour nous dire, que leur grand Chef Ouâsicondé ayant appris, qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous poursuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabanne, où il consultoit de cette affaire avec ses associés, & qu'il lui avoit cassé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait sauter la cervelle sur ceux, qui étoient présens à ce Conseil, afin d'empêcher l'execution de son pernicieux dessein. Nous régâlâmes ces trois Sauvages ayant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois Sauvages partis, rentra dans ses premiers transports, & fit paroître, qu'il craignoit, que ces Barbares ne nous

vinrent attaquer dans nôtre voyage. Il eût poussé la chose plus loin : mais voyant que nos hommes lui tenoient tête , & qu'ils n'étoient pas d'humeur à souffrir des avanies, il se modéra encore pour cette fois, & je les apaisai enfin , en les assûrant que Dieu ne nous abandonneroit point au besoin , & que pourvû que nous missions toute nôtre confiance en lui, il sauroit nous délivrer de tous nos ennemis , parce qu'il est le maître des hommes & des Anges.

CHAPITRE LXVI.

Le Sieur du Luth est épouvanté d'une Armée de Sauvages , qui nous surprit , avant que nous fussions dans la rivière d'Oisconsin.

LE Sieur du Luth avoit eu raison de croire , que les trois Sauvages, dont

dont nous avons parlé, étoient véritablement des espions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils fa-voient, qu'on avoit enlevé les robbes de castor, dont il a été fait mention ci-devant. Il ne pouvoit point revenir de ses frayeurs, & me disoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de gré ou de force celui qui les avoit prises, de les remettre au lieu, où elles étoient. Je prévoyois que la dis-fension pourroit nous être funeste. Je fus encore mediateur de paix pour cette fois, & j'appaisai tout ce bruit, en leur faisant connoître, que Dieu, qui par sa bonté nous avoit conservéz dans les plus grands dangers, auroit encore un soin particulier de nous en cette occasion, puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle-même.

Deux jours après toute la viande boucannée pour nôtre provision étant en état, nous nous préparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien surpris, lors que nous aperçûmes u-
ne

ne Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cens cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvantez : mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Issati m'avoient donné pour assurance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent, qu'ils feroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnai, que deux hommes s'embarquassent avec moi dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisiéme homme pour ramer, afin que demeurant au milieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois, afin d'adoucir les Sauvages, dont je savois assez bien la langue. Je laissai donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je lui dis, qu'ils ne falloit point qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'approcher :

cher : qu'il falloit, que nos gens demeurassent fermes dans leurs postes avec leurs armes en état. Ensuite je m'en allai droit à ces Barbares en remontant le fleuve qu'ils descendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef, je criai après Ouïficondé en répétant son nom plusieurs fois à haute voix. Je l'apperçûs enfin, qui venoit à moi à force de rames. Pendant tout cela aucun de ses gens ne me fit insulte, ce qui me fut de bon augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux témoigner la confiance, que j'avois en leur parole. Nous mîmes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne, où étoit le Sieur du Luth, qui voulut embrasser leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coutume de s'embrasser à la manière des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit simplement qu'à présenter le meilleur morceau de viande cuite, qu'il pouvoit avoir, & que si le Chef en mangeoit,

T

nous

nous pouvions être sûrs, qu'il ne nous feroit fait aucun tort.

Cela réussit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de tabac de la Martinique, dont les Sauvages sont passionnez, quoi que le leur soit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agréable que celui de nos gens. Ainsi ces Sauvages sans faire aucune mention des robes de castor, dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouäsicondé me dit d'offrir une brassée de tabac de Martinique au Chef Aquipaguétin, qui m'avoit adopté pour son fils. Cela produisit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittans prononcèrent par plusieurs fois à haute voix le mot de *Louis*, qui, comme nous l'avons dit, signifie le *Soleil*. Il me semble, que je puis dire sur ce sujet, que mon Nom sera long-temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.

CHAPITRE LXVII.

Voyage de l'Auteur avec ses compagnons depuis l'embouchure de la riviere d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des Puans.

LES Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Messorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du fleuve Meschafipi, qui sont les irreconciliables Ennemis des peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de son amitié en plusieurs rencontres, ne pût s'empêcher de dire à nos hommes, que j'avois tous les sujets du monde de croire, que le Vice-Roi du Canada me feroit un favorable accueil, si nous pouvions nous rendre auprès de lui avant l'hyver, & qu'il souhaitoit de tout son

cœur, qu'il pût avoir été chès autant de Nations que moi.

Nous trouvâmes en remontant la rivière d'Ouisconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bateaux dans l'espace de plus de cent lieuës. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes, par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres effroyables, que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause, qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long-temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Évangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils prissent à en défricher les terres, ils y vivroient heureusement, & y subsisteroient beaucoup mieux, qu'ils ne font. J'ai vû des

ter-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 437

terres, qui peuvent fournir aisément trois récoltes par an. L'air y est incomparablement plus doux & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continuera jamais mieux ses progrès, que par le grand commerce, qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

Après environ soixante & dix lieuës de navigation dans la rivière d'Ouisconsin, nous trouvâmes un portage d'une demi-lieuë, qu'Ouâficondé nous avoit marqué dans sa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laissâmes des marques par les Croix que nous fîmes sur des troncs d'arbres. Le lendemain après avoir fait le portage de nos Canots, & du peu d'équipage, que nous avions, nous entrâmes dans une rivière, qui serpenoit presque autant que celle des Illinois le fait à sa source. Après six heures de navigation à force de rames, qui nous faisoient aller fort vite, nous trouvâmes malgré tous nos efforts, que nous étions encore vis-à-vis de l'endroit, où nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut

tirer un cigne, qui voloit. Cela fit tourner le Canot: mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs écluses de castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces écluses. Ces animaux les font avec une adresse surprenante. Les hommes ne sauroient les égaler. Nous en parlerons dans nôtre second Volume. Nous trouvâmes plusieurs de ces étangs, & des retenues d'eau faites avec des pièces de bois en forme de chaussée, que les castors y avoient faites.

Nous passâmes ensuite quatre Lacs, qui sont formez par cette rivière. C'est là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, Kikapous, & les Outouägamis, qui y sement du blé d'Inde pour leur subsistence. Tout ce pays-là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

Nous

Nous fîmes ensuite le portage d'un Saut, que l'on nomme le Kakalin, parce que les Sauvages y vont souvent décharger leurs ventres, & qu'ils ont accoutumé d'y reposer le visage au Soleil. Ainsi après plus de quatre cens lieues de chemin par eau depuis nôtre départ du pays des Issati & des Nadouëssiens, nous arrivâmes enfin à la grande Baye des Puans, laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPITRE LXVIII.

L'Auteur avec ses compagnons séjourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Misilimakinak.

Nous trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans.

On appelle ainsi la Nation qui y habite, parce qu'elle demouroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui sont du côté de la mer du Sud. Mais elle en a été chassée par ses Ennemis, & est venuë demeurer dans cette Baye, laquelle est à l'Ouëst des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient aporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flâcon d'étain. Je m'en servis pour dire la Messe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel assez léger, mais fort joliment travaillé. Mais je rencontraï par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois, qui se sauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & presque détruits pendant mon voyage, & le temps que j'avois été Esclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Père Zénobe Mambré, que nous avions laissez parmi les Illinois.

Quel-

Quelques-uns d'entr'eux se rendirent donc au lieu, où j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains, à la réserve du calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'apportèrent quelques jours après, moyennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois célébré la Messe faute de vin. Nous eussions pû en faire dans nôtre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vrai, que nous avons trouvé beaucoup de raisins dans les endroits, par lesquels nous avons passé. Nous en avons même fait du vin, que nous avons mis dans des gourdes : mais il nous manqua chés les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter, comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boîte de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y prêchai. Nos hommes se mirent en état de communier, & communierent en effet pour rendre grâces à Dieu de nous avoir conservez parmi tant de détours & de périls, que nous avions courus, parmi les monstres, que nous avions eus à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre, & dans lequel après cent lieues de navigation nous nous rendîmes, en côtoyant la grande Baye des Puans, à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner, parce que tirant toujours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait périr.

Par la route, que nous étions obligez de faire, nous étions encore à plus de

de quatre cens lieuës du Canada. Je rencontraï parmi ces peuples Hurons, avec beaucoup de satisfaction pour moi, le Père Pierson Jesuite, fils du Receveur du Roi de nôtre ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors passablement bien. Ce Religieux retenant toujôurs de la franchise & de la droiture de nôtre pays, se distinguoit par son humeur bien faisante, & me paroïssoit ennemi des intrigues, ayant le genie tout-à-fait tourné du côté de la candeur, & de la sincerité. En un mot il me sembloit être tel, que tout vrai Chrétien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je passai mon hyver fort agréablement après tant de maux & de fatigues, que j'avois soufferts dans nôtre Découverte.

Pour employer le temps utilement je préchai toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Avent & du Carême, afin d'entretenir nos hommes, & plusieurs autres Canadiens, qui étoient en traite

pour amasser des pelleteries, qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieues du Canada. Voilà comment certaines gens sont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes personnes du monde. Les Outaouiats & les Hurons affistoiēt souvent à nos cérémonies dans une Eglise couverte de joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie: mais ces Sauvages venoient plutôt là par curiosité, que par dessein formé de vivre dans les règles de la Religion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous disoient en parlant de nos Découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes: mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fussions des Esprits: qu'en effet, s'ils avoient été aussi loin que nous, les Nations étrangères n'auroient pas manqué de les tuer: que cependant nous passions par tout sans crainte, & que nous savions nous attirer l'amitié de tous ceux, que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faisons des
trous

trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moyen de plusieurs grosses pierres nous enfoncions des filets à vingt & vingt-cinq brasses d'eau, pour y prendre du poisson blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y prîmes aussi des truites saumonées, qui pesoient souvent jusques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous servoit à manger plus agréablement nôtre blé d'Inde, qui nous servoit de nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boisson que du bouillon de poisson blanc, que nous beuvions tout chaud. J'ai déjà dit, que quand ce bouillon est froid, il se fige comme de bonne gélée de veau.

Pendant nôtre séjour en ce lieu-là le Père Pierson se divertissoit souvent sur la glace avec moi. Nous courions sur le Lac avec des patins à la maniere de Hollande. J'avois autrefois appris ce petit manège, lors que j'étois à Gand, d'où on se rend à Bruge avec beaucoup de plaisir en trois heures, lors que le canal est gélé. C'est le divertisse-

ment ordinaire de ces deux villes, dont les habitans s'entretiennent pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouër sans faire tort aux autres Religieux, que ceux de St. François sont extrêmement propres à faire les établissemens des Colonies. Ils font un Vœu fort étroit de pauvreté, & ne possèdent rien en propre. Ils n'ont que le simple usage des choses nécessaires à la vie. Ceux, qui nous donnent quelques meubles, en sont toujours les maîtres, & les peuvent retirer, quand il leur plait. C'est en effet, ce qui nous est recommandé par les ordres de plusieurs Papes, & sur-tout par nôtre Règle, qui est la seule, que l'on trouve inferée dans le Droit Canon.

Ce qui se passa à Missilimakinak pendant cet hyver, est une preuve de la vérité, que je viens de remarquer. Quarante-deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu-là pour le commerce, qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prièrent de leur donner le

Cor-

Cordon de St. François. Je leur accordai leur demande, & à chaque fois que je distribuois un Cordon, je faisois une petite exhortation à celui qui le recevoit, & je l'affociois aux prières de l'Ordre. Ces gens vouloient me retenir avec eux, & me faire un établissement, où ils pouroient se retirer de temps en temps auprès de moi. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes pelleteries, ils me fourniroient ma subsistence, selon qu'on la peut avoir dans ces Pays-là. Mais la plûpart de ceux qui me faisoient cette proposition, negotioient en ce Pays sans ordre. Je leur fis donc connoître que le bien commun de nôtre Découverte devoit être préféré à leurs avantages particuliers, & je les priai de me laisser retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHAPITRE LXIX.

Départ de l'Auteur de Missilimakinak. Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grand ours, & particularitez de la chair de cet animal.

NOUS partîmes de Missilimakinak la semaine de Pâques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'espace de douze ou treze lieuës sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gélez cinq ou six lieuës de large. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quasimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui nous servit pendant tout le reste du voyage. Après cent lieuës de navigation sur les
bords





bords de ce Lac Huron, nous passâmes le Détroit de trente lieues, & le Lac de Sainte Claire, qui est au milieu. Nous arrivâmes ainsi au Lac Erié, ou du Chat, où nous nous arrêtâmes quelque temps à tuer à coups de haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'éturgeons, qui venoient frayer sur le bord de ce Lac. Nous ne prenions que le ventre de ce poisson, qui est l'endroit le plus délicat, & nous jetions le reste.

Le gibier ni la venaison ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous appercûmes un ours à perte de vûë: nous étions dans le Lac sur une grande pointe de terre, qui s'avançoit fort loin dans l'eau. Je ne sai comment cet animal s'étoit rendu là. Il n'y avoit point d'apparence, qu'il eût nagé d'un bord à l'autre au lieu, où nous étions. Il y avoit plus de trente ou quarante lieues de trajet. Il faisoit alors un fort beau calme. Deux de nos Canoeteurs, m'ayant laissé sur une longue pointe de terre, allerent aborder cet
ours,

ours , qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac. S'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre , cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fusils. Ils retournerent ensuite à lui , & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot , ils manquèrent de tourner , ce qui les eût fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire , fut de l'attacher à la barre , qui est au milieu du Canot , & ils l'amenerent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps qu'il nous falloit pour accommoder cette bête , pendant quoi après en avoir nettoyé les entrailles , nous les fîmes cuire , & en fîmes nôtre repas. Elles sont aussi délicates que celles des cochons d'Europe. Nous nous servîmes ensuite de la chair de cet ours pendant le reste
de

DANS L'AMERIQUE SEPT. 451
de nôtre voyage , & nous la mangions
ordinairement avec de la chair maigre
de chevreuils , parce qu'elle est trop gras-
se. Nous vécûmes pendant près de cent
lieuës de chemin de la chasse , que nous
fîmes alors.

CHAPITRE LXX.

*Rencontre , que l'Auteur fait sur
le Lac Erié d'un Capitaine Ou-
taouïats , nommé Talon par l'In-
tendant de ce nom , lequel nous
raconta plusieurs aventures de sa
Famille , & de sa Nation. On
examine encore le grand Saut de
Niagara.*

IL y avoit un Capitaine des Oura-
ouïats , qui avoit reçu le nom de
Talon de l'Intendant de ce nom , qui
étoit en ce temps-là à Québec. Ce
Chef Sauvage se rendoit souvent avec
ceux

ceux de sa Nation dans cette ville, où ils apportent beaucoup de pelleteries. Cet homme nous surprit fort, quand nous le rencontrâmes presque mort de faim, plus semblable à un squelette qu'à un homme vivant. Il nous dit, que le nom de Talon s'alloit perdre en ce pays-là, puis qu'il ne pouvoit survivre à la perte, qu'il avoit faite de six personnes de sa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajoûta, que la pêche & la chasse lui avoient manqué cette année, & que cela avoit fait perir son monde de misère.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fussent pas en guerre avec sa Nation, ils avoient néanmoins enlevé une Famille entière de douze personnes, qu'ils avoient emmenées prisonnières. Il me pria donc fort instamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie. Pour cet effet il me jeta deux coliers d'une brasse de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliaffe point cette affaire, qui lui tenoit si fort au cœur.

J'ai

J'ai confiance en toi, Pieds nus, me dit-il, c'est ainsi qu'ils nous appellent. Les Iroquois, que tu connois particulièrement, écouteront tes raisons préféablement à celles de tous les autres. Tu les as souvent entretenus au Conseil, qui se tenoit alors au Fort de Katarockouï, où tu as fait bâtir une grande Cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as passé en revenant de visiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon possible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit; c'est ainsi qu'ils appellent les Jesuites. Je promis solennellement à ce pauvre Capitaine de travailler chès les Iroquois à délivrer ses compagnons.

Nous navigeâmes le long du Lac Erié, & après plus de cent quarante lieues de chemin, par les détours des bayes & des anses, que nous étions obligez de côtoyer, nous repassâmes par le grand Saut de Niagara, & nous nous occupâmes pendant la moitié d'un jour à considérer cette prodigieuse cascade.

Je

Je ne pouvois concevoir, comment il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieuës de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut, n'inondoient pas cette grande partie de l'Amérique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque toutes plates & unies. A peine peut-on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espace de six lieuës. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer. Ce qui surprend encore davantage, c'est que depuis cette grande cataracte jusques à deux lieuës plus bas, en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroissent aussi unies que dans les lieux, qui sont au dessus vers le Lac Erié jusques à ce prodigieux Saut.

Nôtre admiration redoubloit sur-tout, de ce qu'on ne voit aucunes montagnes,

gnes, que deux grandes lieuës au dessous de cette cascade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui sortent de ces mers douces, aboutit à cet endroit, & saute ainsi de plus de six cens pieds de haut en tombant comme dans un abyme, que nous n'osions regarder qu'en frémissant. Les deux grandes nappes d'eau, qui sont aux deux côtez d'une Isle en talus, qui est au milieu, tombent en bas sans bruit, & sans violence, & glissent de cette maniere sans fracas : mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'est un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reste le réjaillissement des eaux est si grand, qu'il forme une espèce de nuées au dessus de cet abyme, & on les y voit dans le temps même de la plus grande clarté du Soleil en plein midi. Quelque chaleur qu'il fasse pendant le fort de l'Eté, on les voit toujours élevées au dessus des sapins & des plus grands arbres, qui soient dans cet Isle en talus, par le moyen de laquelle se forment

ment ces deux grandes nappes d'eau, dont j'ai parlé.

J'ai souhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste & bien circonstanciée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le merite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juste idée, qu'il me sera possible, au Lecteur curieux.

Il faut se souvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon Voyage, ci-dessus Chapitre VII. page 44. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on conte six lieues, comme je l'ai dit, & cela continue le grand fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le fleuve est fort rapide, puis que c'est la décharge de cette
gran-

grande quantité d'eau, qui sort de tous ces Lacs. Les terres, qui sont des deux côtez à l'Est & à l'Ouëst de ce courant, paroissent toujourns égales depuis le dit Lac Erié jusques au grand Saut. Les bords n'en sont point escarpez, & l'eau y est presque toujourns au niveau de la terre. On voit bien, que les terres, qui sont au dessous, sont plus basses, puis qu'en effet les eaux coulent avec une fort grande rapidité. Cependant cela est presque imperceptible pendant les six lieuës, dont il a été fait mention.

Après ces six lieuës de grand courant les eaux de ce fleuve trouvent une Isle en talus d'environ un demi-quart d'heure de long, & de trois cens pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'est pas possible d'aller dans cette Isle avec les Canots d'écorce sans s'exposer à une mort assurée, à cause de la violence des eaux. Cette Isle est pleine de cedres & de sapins. Cependant ses terres ne sont pas plus élevées que celles,

qui font aux deux bords du fleuve. Elles paroissent même unies jusques aux deux grandes cascades, qui composent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui se forment à la rencontre de cette Isle, & qui coulent des deux côtez, mouillent presque la superficie des terres de cette Isle, comme celles, qui sont aux deux bords du fleuve à l'Est & à l'Ouëst, en descendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité des Isles du côté des grandes nappes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui descend jusques au grand gouffre, dans lequel ces eaux se précipitent. Cependant ce rocher en talus n'est nullement arrosé des deux nappes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux canaux, qui se sont formez par la rencontre de l'Isle, se jettent avec une extrême rapidité, l'un à l'Est, & l'autre à l'Ouëst, depuis le bout de cette Isle, & c'est là où se forme le grand Saut.

Après donc que ces deux canaux ont
cou-

coulé des deux côtez de l'Isle, ils viennent tout d'un coup à jeter leurs eaux par deux grandes nappes, qui tombent avec roideur, & qui sont ainsi soutenues par la rapidité de leur chute sans mouiller ce rocher en talus. Et c'est alors qu'elles se précipitent dans un abyme, qui est au dessous à plus de six cens pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Est, ne se jettent pas avec tant d'impetuosité, que celles, qui tombent à l'Ouest. La nappe coule plus doucement, parce que le rocher en talus, qui est au bout de l'Isle, est plus élevé dans cet endroit qu'à l'Ouest. Et cela soutient plus long-temps les eaux, qui font de ce côté-là. Mais ce rocher panchant davantage du côté de l'Ouest, cela est cause, que les eaux n'étant pas soutenues si long-temps, elles tombent plutôt, & avec plus de précipitation. Ce qui vient aussi, de ce que les terres, qui sont à l'Ouest, sont plus basses, que celles qui sont à l'Est. Aussi voit-on,

nappe, qui est à l'Ouëst, tombent en maniere de trait quarré, faisant une troisiéme nappe, moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre éminente au Nord, qui est au devant de ces deux grandes cascades, c'est là où le gouffre prodigieux est beaucoup plus large qu'à l'Est. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut descendre depuis les terres éminentes, qui sont vis-à-vis des deux dernieres nappes d'eau, que l'on trouve à l'Ouëst du grand Saut, jusques au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette Découverte y a été, & a vû de près la chute de ces grandes Cascades. C'est de là qu'on voit une distance considérable au dessous de la nappe d'eau, qui tombe à l'Est, telle que quatre carosses y pourroient passer de front sans être mouillez. Mais parce que les terres, qui sont à l'Est du rocher en talus, où la première nappe d'eau saute dans le
gouf-

gouffre, font fort escarpées, presque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui se puisse rendre de ce côté-là dans le lieu, où les quatre carrosses peuvent passer sans être mouillés, ni qui puisse percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainsi il est fort vraisemblable, que c'est dans cette partie sèche, que se retirent les serpens sonnetes, où ils se rendent par des trous souterrains.

C'est donc au bout de cette Isle en talus que se forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troisième, dont j'ai fait mention : & c'est de là qu'elles se jettent en sautant d'une maniere effroyable dans ce prodigieux gouffre de plus de six cens pieds de profondeur, comme nous l'avons remarqué. J'ai déjà dit, que les eaux, qui tombent à l'Est, sautent & se jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Ouest se précipitent tout d'un coup, & font deux cascades, dont l'une est mediocre, l'autre

tre fort violente. Mais enfin ces deux dernières cascades font une espèce de crochet ou de trait quarré, & sautent du Sud au Nord, & de l'Ouëst à l'Est. Après quoi elles vont réjoindre les eaux de l'autre nappe, qui se jette à l'Est: & c'est alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroyable abyme avec toute l'impetuositè, qu'on peut s'imaginer dans une chute de six cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout ensemble la plus affreuse cascade, qui soit au monde.

Après que ces eaux se sont ainsi précipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand fleuve de St. Laurent pendant deux lieuës jusques aux trois montagnes, qui sont à l'Est de ce fleuve, & jusques au gros rocher, qui est à l'Ouëst, & qui paroît fort élevé hors des eaux à trois brasses de la terre, ou environ. L'abyme, dans lequel se jettent ces eaux, continuë ainsi pendant deux lieuës entre deux chaînes de montagnes.

tagnes, qui font une grande ravine bordée de rochers, lesquels sont aux deux côtés du fleuve.

C'est donc dans ce gouffre que tombent toutes ces eaux avec l'impetuosité, qu'on peut s'imaginer d'une chute si haute & si prodigieuse de cette horrible abondance d'eau. C'est là que se forment ces tonnerres, ces mugissemens, ces bondissemens, & ces bouillons effroyables avec cette nuée perpetuelle, qui s'éleve au dessus des cedres & des sapins, que l'on voit dans l'Isle en talus, dont il a été fait mention. Après que le canal s'est formé au bas de cette horrible chute par les deux rangs de rochers, dont nous avons parlé, & qui est rempli par cette prodigieuse quantité d'eau, qui y tombe continuellement, le fleuve de S. Laurent recommence d'y couler: mais c'est avec tant de violence, & ses eaux hûrtent ces rochers de part & d'autre avec une si terrible impetuosité, qu'il est impossible d'y naviger, non pas même en Canots d'écorce, avec lesquels

pourtant en navigéant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces rochers, & cette ravine durent pendant deux lieues depuis le grand Saut jusques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminuë insensiblement à mesure qu'on s'approche des trois montagnes, & du gros rocher. Et alors les terres recommencent à être presque de niveau avec le fleuve, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cet effroyable gouffre, on en est épouvanté, & la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chute : mais enfin cette ravine venant à diminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du fleuve S. Laurent commencent à couler plus doucement : ce grand rapide se ralentit, & le fleuve reprenant presque le niveau des terres, il est pour lors navigable

ble jusques au Lac de Frontenac, u travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau canal, qui se forme de sa décharge. Et alors on rentre dans le fleuve de St. Laurent, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieuës de Niagara.

J'ai souvent ouï parler des Cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux qui en sont voisins. Je ne sai, si les Iroquois, qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves, que les eaux de ce Saut entraînoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirez du voisinage de cette grande chute d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la frayeur, où ils étoient sans cesse des serpens sonnetes, qui se trouvent en ce lieu-là pendant les grandes chaleurs, & qui se retirent dans des creux, où on ne peut les attaquer le long des rochers jusques aux montagnes, qui sont deux lieuës plus bas.

Quoi qu'il en soit on voit de ces dangereux animaux jusqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale : mais comme ces serpens ne paroissent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles sont extraordinaires, on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut présumer assez raisonnablement, que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario, ou de Frontenac, en faisant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara jusques au pied de ces trois montagnes, qui sont deux lieuës plus bas, vis-à-vis du gros rocher, dont j'ai fait mention. Pendant ces deux lieuës de chemin nous n'apperçûmes aucun de ces serpens sonnetes.

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort, qui est à l'embouchure de la riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les E-sclaves, qu'ils avoient faits sur les Outaouâts.

Nous ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est près de l'embouchure de la riviere de Niagara. Ces peuples n'y sement ordinairement que très-peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village, que dans le temps de la récolte, qu'ils en font, ou de la pêche des éturgeons ou des poissons blancs, qui y est très-abondante. Nous croyions aussi trouver des Canadiens au Fort de la riviere de Niagara, que nous avions ébauché dans le commencement de nôtre Découverte; mais tous ces Forts, qu'on

avoit fait semblant de bâtir, ne servoient dans le fonds qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de pelleteries, & pour soutenir les belles espérances, que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il est vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces sortes de Découvertes. Elles sont au dessus de leurs forces. Il est donc nécessaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les succès en dépendent de leur appui & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de se faire autoriser par la Cour de France. Cependant il n'avoit point d'autre vûë dans le fonds que son propre avantage. Et c'est pour cela qu'il n'appuyoit pas son entreprise de tous les établissemens, qui eussent été propres à la bien soutenir. Il en faisoit quelque semblant au dehors : mais dans la vérité il ne songeoit qu'à faire son profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc personne
dans

dans ce Fort de la riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario, ou Frontenac, au grand Village des Iroquois Tsonnontouâns après trente lieues de navigation. Nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & mon habit de St. François rapetacé de morceaux de peaux de taureaux sauvages, mais d'ailleurs assez gai & alerte, coururent tous au devant de nous en répétant souvent à haute voix le mot d'*Otchitagon*, pour dire, le Pieds nuds est de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller visiter les Nations, qui sont au delà de la riviere Hohio, & du Fleuve Meschafipi. Ils me conduisirent avec mes deux hommes dans la Cabanne d'un de leurs principaux Chefs.

Ils assemblerent le Conseil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de

plus de trente , portans pompeusement leurs robes de peaux de toutes fortes de bêtes fauves , entortillées autour de leurs bras , ayant le Calumet à la main. Ils donnerent ordre , qu'on nous régâlât à leur mode , pendant qu'ils fumoient tous sans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien , qui parloit leur langue plus facilement que moi , quoi que je l'eusse apprise quelques années avant mon départ , que leurs Guerriers avoient amené chès eux comme Esclaves douze Outaouäts , qui étoient leurs Alliez , de même que d'Onontio , c'est ainsi que ces peuples appellent le Vice-Roi de Canada. Je fis ajoûter à cela , qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois , & que par cette violence ils rompoient la paix , & declaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouäts , qui par bonheur étoient encore tous vivans , nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux coliers de porcelaine ,

que

que le Capitaine Talon nous avoit donnez. C'est la coûtume, qui s'observe parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conseil étant assemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres coliers de porcelaine, & me dirent, que ceux, qui avoient fait ces Esclaves, étoient de jeunes guerriers sans esprit: que nous pouvions assûrer Onontio, qui étoit pour lors Monsieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le respecteroit en toutes choses, qu'ils vouloient vivre avec lui comme de vrais enfans avec leur père, & qu'ils rendroient ceux qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs, nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conseil, me fit un présent de pelleteries, de loutres, de martres, & de castors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à son fils, qu'il aimoit tendrement. Je lui dis, que je lui faisois ce présent, afin qu'il le pût troquer contre des marchandises d'Eu-

rope, ajoutant à Teganéot, c'est ainsi que nous autres Pieds nuds en usons, car c'est ainsi qu'ils nous appellent; nous ne voulons ni castors, ni loutres, ni aucun présent. Ce n'est point par mépris, que nous les refusons; nous n'avons garde: mais nous sommes ainsi desintéressés en toutes choses. Au reste je ferai connoître vôtre bonne amitié au Gouverneur.

Ce Chef Iroquois fut surpris de ce refus, que je fis de son présent, & voyant ensuite, que je donnois encore à son fils un petit miroir, qui me restoit, & dont je me servois pour me raser, il disoit à ceux de sa Nation, que les autres Canadiens n'en usoient pas de même. Et c'est ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des présens de viandes de leurs chasses, disant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous apprenions leurs enfans à reciter des prières en leur langue, il étoit bien juste, qu'ils en eussent de la recon-

nois-

DANS L'AMERIQUE SEPT. 473
noissance , & qu'ils nous la témoignassent dans l'occasion. Après que ces Sauvages nous eurent assuré , qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous , nous primes congé d'eux , & nous nous mîmes en état de partir pour continuer nôtre Voyage.

CHAPITRE LXXII.

L'Auteur quitte les Iroquois Tsonnontouïans , & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avoüer , qu'il est bien doux & bien agréable de sortir de l'esclavage , & de la main des Barbares , & qu'on réfléchit avec plaisir sur les maux passés , dont on se voit hûreusement garanti : sur-tout quand on retourne parmi ses amis , & qu'on est en état de se refaire de ses fatigues , & de ses travaux. Il est impossible , qu'on n'admire les secours surprenans de la Providence.

dence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable aux avantages, qu'on en a tirez dans le besoin.

Nous avions encore environ quatre vingts lieues de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockoui, ou de Frontenac. Nous fimes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux Canoteurs, pour adoucir la memoire de toutes les peines, & de toutes les fatigues, qu'ils avoient essuyées dans le voyage. Ils pouffoient avec moi à force d'avirons le Canot, qui étoit plus grand que celui, dont nous nous servions en quittant les Issati & Nadouëssans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques sercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre, ni de plomb. Nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers, qui revenoient alors des pays é-

tran-

trangers en si grande quantité, que ces oiseaux, dont la chair est fort délicate, paroissoient comme des nuées dans cette saison-là.

Nous remarquâmes une chose digne sans doute d'admiration. C'est que les oiseaux, qui voloient à la tête des autres, se mettent souvent derriere pour soulager ceux d'entr'eux, qui sont fatiguez. C'est ainsi, que ces petis animaux s'entr'aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent aussi se secourir mutuellement dans le besoin. Le Père Luc Buisset, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'absence du Sieur de la Salle, nous reçurent dans nôtre Maison de la Mission, que nous avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit, que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attiré pour demeurer auprès du Fort
de

de Frontenac, & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me témoignèrent beaucoup de joye de me revoir. Les Sauvages mettans la main sur la bouche, répétoient souvent le mot d'*Otkon* pour dire, le Pieds nuds est un Esprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il est échappé de tant de Nations, qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'est ce qu'ils ne se pouvoient lasser de me dire. On nous fit toutes les honnêtetez imaginables dans ce Fort. Mais nos deux Canoteurs avoient une extrême démangeaison de se rendre dans le Canada. Je consentis à leurs desirs, d'autant plus qu'après avoir tant essuyé de perils ensemble, j'étois bien aisé d'achever le voyage avec eux. Nous prîmes donc congé du Père Luc Buiffet, & de tous nos gens, qui demeuroient dans ce Fort.

CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide, qu'on appelle le long Saut, il est agréablement reçu à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

NOUS nous mêmes en Canot plutôt, que je ne l'avois crû, parce que nos deux Canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considerâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac, avec plus d'exactitude, que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle *mille-Isles*, parce qu'il y en a si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux en est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou mers douces, dont j'ai parlé, s'augmente
par

par la grande quantité de rivières, qui se jettent dans ce Lac. Elles seroient seules capables de former un grand fleuve : mais quand elles viennent à se réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses, que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au milieu du fleuve de St. Laurent, environ 8. ou 10. lieues au dessus du dit Lac, en descendant vers le Canada, des rochers de tous étages, tellement élevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrêtées par ces rochers, elles font un grand bruit, & tonnent continuellement d'une manière aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choc des eaux, qui viennent battre si rudement ces rochers, dure près de deux lieues, & ces ondes réjaillissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroître

des

des manieres de gros pelotons de neige, de la grêle, de la pluye avec des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagner des siflemens & des hurlemens des bêtes les plus furieuses. Ce qui se fait uniquement par la violence, avec laquelle les eaux viennent frapper ces rochers. Je crois fortement, que si on demeueroit long-temps en cet endroit, on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guérir, tant le fracas en est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux Canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois déjà autrefois descendu ces rapides du long Saut en Canot. Je risquai donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes. J'avois essuyé un fort grand nombre de dangers par une bénédiction particuliere de Dieu. J'espérois donc, qu'il me feroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Nôtre Canot passoit souvent entre deux rochers, au milieu desquels il n'y avoit que

que la largeur du Canot pour passer, mais d'une vitesse si grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui sont sur le bord du fleuve. Nous fimes plus de deux grandes lieues dans ces rapides affreux en si peu de temps que cela est inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, si nous nous rendîmes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieues de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prièrent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plutôt pour empêcher que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour nôtre grande Découverte.

Comme j'étois seul en Canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une

fenêtre , m'apperçût de loin , & crût que c'étoit un de nos Récolleçts , nommé le Père Luc Fillâtre , Normand de Nation , qui lui servoit de Chapelain dans le temps de la traite , que les Sauvages faisoient tous les ans au Mont-réal. L'un de ses Gardes m'ayant reconnu il en avertit ce Seigneur , qui eût la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse , qu'un Missionnaire peut attendre d'une personne de son rang , & de sa qualité. Il avoit cru , que j'avois été massacré par les Sauvages , il y avoit plus de deux ans. Il fut interdit pendant quelque temps , croyant toujours que c'étoit quelque autre Religieux , qui venoit peut-être de la Virginie , où nous avons des Récolleçts Anglois. Mais enfin il me reconnût ; & me reçût fort cordialement.

Ce Seigneur étoit étonné de me voir maigre , have , décharné , tout brûlé du Soleil & de la fatigue , n'ayant plus de manteau , parce que les Illati me l'avoient dérobé , &

X

n'étant

n'étant couvert que d'un méchant habit rapetacé de morceaux de peaux de taureaux sauvages, il me mena avec lui, & me retint pendant douze jours dans sa maison pour me rétablir. Il défendit à tous ses gens de ne me rien donner à manger sans son ordre exprès. Il me donnoit lui-même ce qu'il vouloit, que je mangeasse, parce qu'il craignoit, que je ne tombasse malade, si on me laissoit manger à discretion, après de si longues diètes.

En vivant ainsi avec modération à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaisir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les événemens, qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations différentes, que j'avois vûes. Je lui fis connoître les grands avantages, que l'on pouvoit tirer de nôtre Decouverte. Je remarquai, que quelques jours après mon retour il réiteroit les mêmes demandes, qu'il m'avoit faites d'abord.

Je

Je lui répondis donc , que je lui avois dit dès le premier jour l'essentiel de tout ce que je savois ; que je ne doutois point , que le Sieur de la Salle , qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires , ne lui eût dit ce qu'il avoit reconnu de plus particulier dans le voyage , que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi réservé , j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle étoit homme à ne me le pardonner jamais , si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moi pour garder le secret de la Découverte entière , que nous avions faite du fleuve Meschasipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'interêt que moi à cacher ce voyage , parce qu'on les auroit châtiés sans doute d'avoir fait cette entreprise contre les Ordonnances : & on n'auroit pas manqué de se saisir de toutes leurs pelleteries ,

qu'ils avoient amassées en revenant des Iffati avec le Sieur du Luth, qui étoit resté tout exprès chès les Outaouiats.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre, que le dit Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voisin des Outaouiats. Il lui mandoit entre autres choses, qu'il n'avoit pû jamais rien apprendre de nôtre voyage, ni de moi, ni de nos deux Canoteurs. Je ne pus m'empêcher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croyoit, que le dit Sieur du Luth lui étoit absolument dévoié, que je pouvois pourtant l'assûrer, que l'interêt de certaines gens, qui lui étoient opposez, avoit fermé la bouche au dit Sieur du Luth: que j'étois persuadé, que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre secret pour apprendre de mes nouvelles: que tout cela se faisoit par l'intrigue de certaines gens, que mon caractère & la charité m'obligeoient d'épargner: que cependant plusieurs
de

de ces gens-là n'en avoient pas usé de même à mon égard dans quelques occasions particulieres : mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun selon les œuvres.

Le Seigneur François de Laval, premier Evêque de Québec, vint faire sa visite le long du fleuve St. Laurent, pendant que je décrois vers Québec avec le dit Seigneur Comte de Frontenac. Nous le rencontrâmes dans le temps, que nous entrions dans la rivière pour aller au Fort de Champlain, lequel on avoit fortifié pour reprimer les incursions des Iroquois. Le dit Seigneur Comte me demanda fort agréablement, si je n'avois pas la fièvre. Après quoi regardant ceux qui étoient à sa suite, il leur dit ce proverbe, *Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fièvre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux.* Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit dessein de me faire dire adroitement, ce que j'avois sur le cœur.

Après quelque temps de conversation fort honnête, que j'eus avec le dit Seigneur Evêque, je lui demandai sa bénédiction Episcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort nécessaire, & que je n'étois pas même obligé en conscience de lui dire tout ce que je pouvois savoir. Je ne dis donc en cette rencontre, que ce que je pouvois, & que ce que je devois dire touchant nos grandes Découvertes. Nous en étions là, lors que le dit Seigneur Comte vint nous interrompre pour inviter le dit Seigneur Evêque à diner: tout cela pour me fournir le moyen d'enterrer la Synagogue avec honneur.

L'épée cedant à la Robbe en cette occasion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois assez embarrassé, parce que j'avois de grandes mesures à garder pour plaire également à deux personnes de ce rang, auxquels je devois toutes sortes de respect. Je me tirai d'affaire adroitement, & j'empêchai

chai que la conversation ne roulât sur des matières, qui m'auroient pû faire de la peine par des questions embarrassantes. Je dis donc au dit Seigneur Evêque, que le Seigneur Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me prescrire un régime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois essuyées, & après la mauvaise nourriture, que j'avois eüe parmi les Sauvages : qu'ainsi je suppliois le dit Seigneur Evêque de me permettre de retourner avec lui à nôtre Couvent de Québec pour y vivre dans la retraite : & qu'en effet je n'étois par alors en état de catechiser les enfans, ni de faire les fonctions de Missionnaire dans les visites, que le dit Seigneur Evêque faisoit au peu de monde, qui se trouvoit pour lors en Canada, que j'avois besoin de repos pour travailler plus vigoureusement dans la suite. C'est ainsi, que je prévins plusieurs petis embarras, dans lesquels je pouvois aisément tomber, & que j'obtins la permission de fi-

nir mon voyage , & de me retirer dans la solitude de nôtre Maison Religieuse pour y prendre un peu de repos , après tous mes travaux passés.

CHAPITRE LXXIV.

Grande deroute des Illinois , qui furent attaquez , & surpris par les Iroquois.

PENDANT que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues , Mr. le Comte de Fontenac reçût des lettres du Père Zénobe Mambré, que j'avois laissé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur , que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & que s'étant joints ensemble, ils avoient formé une assez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup sur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoûtoit, qu'ils faisoient bien neuf cens hommes de guerre tous fu-
si-

filiers, parce que les Iroquois & les Miamis avoient des fusils & de toutes sortes de munitions de guerre par le commerce, qu'ils avoient avec les Européens.

Les Iroquois firent cette entreprise vers le 12. de Septembre 1680. pendant que je travaillois à la Découverte du fleuve Meschafipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourvû, parce qu'ils ne se défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec lesquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même assuré, qu'il feroit en sorte, que ces peuples observeroient soigneusement le Traité, que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette assurance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre d'un autre côté.

Un *Chaouanon* allié des Illinois retournant de chès eux en son pays rebroussa chemin tout d'un coup pour les avertir, qu'il avoit découvert une armée composée d'Iroquois & de Miamis, qui étoit

étoit déjà dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laissèrent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'Ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez en vûë, ils les chargèrent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti, que le Sieur de la Salle avoit laissé au Fort de Creve-cœur pour y commander en son absence, ayant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis, eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte ennombre, que celle de leurs Ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Ils s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'est-à-dire, comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tâcher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouyans plus de resifitence, qu'ils n'avoient

voient crû, & voyans que les Illinois étoient résolus à soutenir la guerre, n'eurent point de peine à se résoudre à la paix. Ils reçurent donc le Sieur de Tonti comme mediateur, & écoutèrent les propositions, qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui avoient accepté sa mediation de leur part.

Le Sieur de Tonti leur représenta, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio aussi bien qu'eux. C'est le nom, qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Père Zénobe ajoute, comme je l'ai remarqué dans ma Louifiane, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tsonnontouïan l'avoit reconnu, & que le dit Sieur de Tonti les avoit pressés d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio, qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainsi il les conjuroit de s'en retourner chès eux, & de laisser les Illinois en repos, puis qu'ils avoient soigneusement observé le traité de paix.

Ces propositions ne plurent pas à quelques jeunes Iroquois, qui mouraient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens, qu'il avoit avec lui, se vit donc chargé tout d'un coup de plusieurs coups de fusil. Et un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'Onnontaghé, donna un coup de couteau près du cœur au dit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer, parce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jetterent sur lui, & voulurent l'enlever: mais un d'entr'eux reconnût à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause, qu'un Vieillard Iroquois cria, qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jetta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la playe.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pauvres

vres gens croyant donc, que les Iroquois l'avoient tué avec le Père Zénobe & les autres Européens, qui l'accompagnoient, surpris de cet attentat, penserent être défaits par leurs Ennemis, parce qu'ils se crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant fait signe au Père Zénobe de s'approcher pour chercher avec eux les moyens d'empêcher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent en suite le Calumet de paix & firent semblant de se retirer. Mais à peine les Illinois furent-ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut sur des côteaux, qui étoient vis-à-vis.

Ce mouvement obligea le Père Zénobe de se rendre près de ces Barbares pour savoir, quelle étoit la raison d'une démarche si contraire à ce qui venoit de se passer, lors qu'ils avoient accepté le Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commission: mais cette Ambassade n'étoit pas agréable à ces Barbares, qui avoient les armes à la main, & qui ne vouloient

pas perdre leurs avantages. Ainsi le Père Zénobe courut risque d'être massacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu, qui avoit sauvé plusieurs de nos Religieux dans de pareilles occasions, & qui m'avoit préservé de tout malheur dans ma Découverte, garantit aussi ce bon Père Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite stature; mais il avoit beaucoup de courage. Il se transporta donc hardiment parmi les Iroquois, qui le reçurent fort humainement.

Ils lui dirent, que la nécessité les avoit obligés de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit déchassé les taureaux sauvages, qui sont ordinairement en grand nombre dans ce pays-là. Le Père Zénobe ayant rapporté leur réponse aux Illinois, ce peuple leur envoya du blé d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur subsistence. Ils leur proposèrent même de traiter de leur peaux de castors, & de toutes les au-

autres pelleteries , qui se trouvent en abondance dans toutes ces contrées-là.

Les Iroquois acceptèrent ces propositions. On donna des otages de part & d'autre , & le Père Zénobe alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps , & de hâter la conclusion du Traité: mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois , qui ne se défioient de rien , ces Barbares passèrent même jusques à leur Village. Etant là ils commencèrent à y faire des actes d'hostilité. Ils ruinerent les Mausolées , que ces peuples ont accoutumé d'élever à leurs morts à la hauteur de sept ou huit pieds. Ils gâterent les blez d'Inde , qu'ils avoient semez , & ces perfides les ayant trompez sous les belles apparences de paix , ils se fortifierent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confusion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois , unis aux Miamis , d'enlever huit cens femmes ou enfans

aux

aux Illinois. Ces malhûreux Anthropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette Nation. Ils en brûlerent quelques autres, qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retournerent ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits, dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cens lieuës du pays des Illinois.

Dès les premiers avis, que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le fleuve Meschasipi, afin d'être en sûreté. Les Guerriers Illinois se retirerent par troupes, comme ils purent, sur les côteaux, qui étoient près de leurs habitations, & ensuite ils se dissipèrent peu à peu pour se rendre du côté de ce fleuve, afin de pourvo à la subsistence & à la conservation de leurs familles, qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares après cette lâche expé-
 di-

dition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Religieux de se retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite, & qu'il n'y avoit plus d'apparence, qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur apprendre les prières, comme les *Atsientatfi*, ou les Robbes noires, faisoient dans leurs Cantons. C'est ainsi, qu'ils appellent les Pères Jesuites. Ces Barbares dirent en raillant finement & malignement aux dits Pères Gabriel & Zéno-be, qu'ils feroient mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils n'avoient garde d'attenter à la vie des enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada, qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occasion, & qu'assûrément ils ne devoient plus épouser les interêts des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Religieux se voyant ainsi abandonnez de leurs hôtes, & jugeans que par consequent ils seroient trop ex-
po-

posez à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux , ne hésiterent point à prendre le parti de s'en retourner , suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquerent dans un Canot d'écorce , que ces peuples leur fournirent , & de cette maniere ils s'en retournerent en Canada.

CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapous assassinerent le Père Gabriel de la Ribourde , Missionnaire Recollet.

DIEU m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes ennemis , & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits , que je reçois. Si jamais j'ai eu lieu de témoigner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire , il faut que j'avoüe que ç'a été à ce bon Père Gabriel , qui a été mon Maître de Noviciat dans le Cou-

Couvent de nôtre Ordre, qui est à Bethune dans la Province d'Artois. Il est donc bien juste, que je parle ici d'un aussi honnête & bon Religieux que lui, à qui j'ai eu de si grandes obligations, & que j'en fasse mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, sur-tout ayant été malheureusement assassiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vai le raconter.

Il faut remarquer, que le Sieur de Tonti ne pouvant plus rester au Fort de Crevecoeur après la déroute des Illinois, il pria les Pères Gabriel & Zéno-be d'entrer avec deux jeunes garçons, qui leur restoit, dans un Canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient déserté depuis ce malheureux accident, & cela par la suggestion de quelques Canadiens, qui étoient les genies prédominans du pays, & qui les avoient flattez de diverses espérances pour les obliger d'abandonner l'entreprise du Sieur de la Salle.

Nos Religieux étant donc hors d'é-
tat

tat de demeurer avec les Illinois après ce débris, s'embarquerent le 18. Septembre suivant, dénués de toutes sortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fusils pour chasser pendant le chemin, afin d'avoir de quoi se nourrir. Mais étant arrivez à huit lieuës ou environ des Illinois, leur Canot ayant touché quelque roche, faisoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre sur le midi pour le regommer, & pour le radouber.

Le Père Gabriel charmé de la beauté des preries, des petis côteaux, & des agréables boccages, qu'on trouve en ce pays-là d'espace en espace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en disant son Breviaire, pendant qu'on travailloit le reste du jour à rétablir le Canot. Sur le soir le Père Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit généralement aimé de tous ceux qui le connoissoient.

Mais

Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques , se mit en fantaisie , que les Iroquois lui alloient tomber sur les bras à tout moment. Il fit donc rappeler le Père Zénobe , & obligea tout son monde d'entrer en Canot , & de passer de l'autre côté de la rivière des Illinois , qui est fort large en cet endroit. Il laissa donc ce bon Religieux , exposé dans ces preries aux insultes des Barbares. C'est ainsi , qu'il le sacrifia sans avoir aucun égard à son âge , ni à son mérite personnel.

Cet Italien ne pensoit qu'à se garantir des surprises. Il croyoit donc , qu'il les éviteroit plus aisément en se retirant de cette maniere. Il obligea le Père Zénobe , qui étoit de fort petite stature , & assez délicat , de repasser la rivière avec lui. Pour moi j'avoüe , que dans cette conjoncture je me serois fortement opposé à son dessein. Je l'aurois contraint d'attendre ce bon Père. Pour peu qu'il eût fait de bruit en tirant quelque coups de fusil , jamais les Sauvages n'eussent eu la hardiesse d'atten-
tes

ter à la vie de ce bon personnage. J'aurois même cassé le Canot d'écorce plutôt que de souffrir, qu'on passât la rivière.

Il est vrai, que sur le soir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fusil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le Canot avec le Père Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu : mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le dit Sieur de Tonti voyant, qu'il en avoit usé fort lâchement en cette rencontre, il retourna dès la pointe du jour à l'endroit, où on avoit laissé le Père Gabriel le jour précédent. Il demeura jusques à midi en ce lieu-là, faisant faire une espece de perquisition de ce pauvre Religieux. Quelques-uns de ces gens entrèrent dans des boccages, où ils virent des pistes d'hommes assez fraîches, de même que dans ces vastes preries, qui sont sur le bord de la rivière. Ils les suivirent assez long-temps : mais ils ne virent personne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuser d'avoir lâche-

lâchement abandonné le Père Gabriel, qu'il avoit sujet de craindre, que les Iroquois ne lui eussent dressé quelque embuscade pour le surprendre. Il ajoutoit à cela, qu'ils lui avoient vû prendre la fuite, & qu'ainsi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il se déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut se souvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils eussent eu dessein de se défaire de lui, comme ils le pouvoient facilement, ils ne lui eussent pas donné un collier de porcelaine selon la coutume de ces peuples, quand quelque coup de malheur est arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares eussent eu dessein de l'insulter, ils n'eussent pas fait tant de façons. Les Sauvages n'ont pas tant de circonspection. Ainsi cette excuse étoit frivole, & inventée après coup. Le Père Zénobe a laissé par écrit, qu'ayant voulu res-
ter

ter pour apprendre des nouvelles du Père Gabriel , le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi , disant , qu'assûrément il auroit été tué par les Ennemis , ou que peut-être il étoit allé devant à pied en suivant le bord de la rivière , & qu'en allant toujours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançaient , plus l'affliction du Père Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe , & ils ne vivoient que par le moyen de quelques pommes de terre , de l'ail sauvage , & de petites racines , qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis , que le Père Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation, que l'on trouve dans la Carte à l'Ouëst de la Baye des Puans , qui sont leurs voisins , avoient envoyé de leurs

leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant appris, que ces Barbares faisoient eux-mêmes la guerre aux Illinois, ils cherchèrent les moyens d'en surprendre quelques-uns à l'écart. Trois d'entr'eux, qui faisoient l'avant-garde, trouverent le Père Gabriel. Ils s'approchèrent de lui se cachant autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui sont fort grandes dans ces pays là. Quoi qu'ils fussent bien, que ce n'étoit pas un Iroquois, ils ne laissèrent pas de le tuer, lors qu'ils se furent approchez de lui.

Ils l'assommerent donc avec leurs Casse-têtes, qui sont faits d'un bois fort dur. Ils laissèrent son corps sur la place, & se contenterent d'emporter son Breviaire, & son Diurnal, qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Père Jesuite, dont je ferai mention dans mon troisiéme Tome, qui parlera de la naissance de la Foi dans le Canada. Ces Barbares au reste enleverent la chevelure de ce bon Religieux, & la porterent en triomphe dans leur Village, publiant, que c'étoit la chevelure

re d'un Iroquois , qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vieillard par les mains folles de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici , ce que le Texte Sacré dit de ceux , qu'Herode fit égorger dans sa fureur , *Non erat , qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce vénérable personnage avoit accoutumé dans les leçons , qu'il nous faisoit pendant nôtre Noviciat , de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoutumoit aux mortifications , & faisoit connoître , qu'il avoit quelque présentiment de ce qui devoit lui arriver. Ce bon Maître des Novices meritoit un meilleur sort que celui-là , si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux , que de mourir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations , auxquelles la Providence envoie ses serviteurs.

Le Père Gabriel étoit âgé d'environ soixante-cinq ans. Il n'avoit pas seulement mené une vie exemplaire , com-
mune

mune à tous les bons Religieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eus dans l'Ordre, où il avoit été Gardien, Supérieur, Inferieur, & Maître des Novices; & de ceux qu'il avoit exercez dans le Canada depuis l'an 1670. jusques à sa mort. Il m'a souvent fait connoître, qu'il avoit d'extrêmes obligations à nos peuples de Flandres, qui l'avoient nourri fort long-temps. Il nous en parloit ainsi, afin de nous inspirer par son exemple des sentimens de reconnoissance pour nos bienfaiteurs. Je l'ai vû souvent dans les transports d'une extrême douleur, de ce que tant de peuples barbares vivoient dans une profonde ignorance du salut. Il auroit souhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles ténèbres.

Les Iroquois parlant de lui, disoient, qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le ventre naturellement assez gros: mais il étoit devenu fort plat, par ses fréquentes diètes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourra jamais

se disculper de la lâcheté, qu'il a commise, d'avoir abandonné le Père Gabriel, comme il a fait, sous prétexte, qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle est, aimoit ce bon Vieillard, qui avoit souvent été parmi eux. Ce Religieux voyant après la déroute des Illinois, que le Canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de castors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta plusieurs aux Iroquois pour leur faire connoître, qu'il n'étoit pas venu en ces pays-là pour y amasser des pelleteries. Et cela peut-être causa quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti apperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Père Gabriel. Un coup de fusil seul auroit suffi pour les faire fuir tous. Le pauvre Père Zénobe n'eut ni assez de voix, ni assez de vigueur pour persuader au dit Sieur de Tonti d'attendre quelque temps ce bon Père Gabriel. Il le sacrifia donc, & l'abandonna de la manière, que nous avons dit, forçant le Père Zénobe d'entrer en Canot pour
pas-

passer de l'autre côté de la riviere. Tout cela dans le dessein de sauver quelques pelleteries, qu'il avoit en exposant ainsi malheureusement un bon Religieux. Je ne doute point que la mort de ce vénérable Vieillard n'ait été précieuse devant Dieu, & qu'elle ne produise un jour son effet, quand il plaira à Dieu d'user de son infinie misericorde envers ces Nations barbares. Je souhaite même avec ardeur, qu'il vueille bien se servir d'un instrument foible comme moi, pour achever ce que j'ai déjà ébauché par sa grace avec tant de travaux.

CHAPITRE LXXVI.

Retour de l'Auteur de cette grande Découverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges près de cette ville.

MONSIEUR le Comte de Frontenac,
Vice-Roi de Canada, me donna
Y 3 deux

deux des ses Gardes , qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Québec. Nous partîmes donc du Fort de Champlain , dont nous avons parlé , & étant enfin arrivez près de la ville , je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres défrichées. Je fis porter le Canot , qui étoit magnifiquement peint , par les deux Gardes , & ces hommes me disoient , que le dit Seigneur Comte les avoit assûrez , que les peintures de ces Canots lui coutoient autant que les chevaux d'Espagne , dont il s'étoit servi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Québec , parce que l'Evêque avoit donné ordre à son grand Vicaire de me recevoir dans son Palais Episcopal pour s'entretenir à loisir avec moi de nôtre grande Découverte. Mais le dit Seigneur Comte avoit commandé fort expressément à son Major dans la ville de l'empêcher , & de me faire conduire premierement à nôtre Maison Religieuse

ligieuse pour conférer avec le Père Valentin le Roux, Commissaire Provincial des Récollets dans tout le Canada, homme habile, & d'une grande étendue d'esprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Missionnaires, qui s'y trouvoient avec le dit Commissaire. Tous les autres étoient dispersés çà & là en diverses Missions à cent lieuës de Québec. On peut aisément s'imaginer, que nos Religieux me reçurent avec bien de la joye. L'un d'entr'eux, nommé le Père Hilarion Jeunet, me disoit souvent d'un air enjouié, *Lazare, veni foras*. Je lui demandai enfin la raison, pour laquelle il me faisoit cette application du Lazare. Il me répondit, qu'il y avoit deux ans, qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moi dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assuré une Robbe noire, (c'est le nom par lequel ces Barbares désignent les Jésuites) que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontonägaha*, m'avoient

étranglé à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une manière fort cruelle les deux hommes, qui m'accompagnoient.

Il faut avoier ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennemis. Il y a des gens, qui sont assez semblables au feu, qui noircit le bois, qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pû m'attirer dans leur parti, se servirent de ce bruit de ma mort pour ternir ma reputation. Ainsi on avoit fait plusieurs discours à mon desavantage dans le Canada. Quoi qu'il en soit, car je m'expliquerai davantage sur ce sujet dans mon troisième Tome, s'il plait à Dieu, je dois reconnoître, que Dieu m'a conservé par une espece de miracle dans ce grand & dangereux Voyage, que j'ai fait, & dont j'ai donné la Relation dans ce Volume. Et quand j'y réfléchis avec un peu d'attention, je suis persuadé, que la Providence m'a conservé pour publier au monde les grandes

des Découvertes, que j'ai faites pendant un séjour d'onze ans, ou environ, que j'ai vécu dans l'Amérique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent souvent se mêler des choses, qui ne sont point de leur ressort, & qu'ils prennent ombrage de ceux, qui ne veulent point se conformer à leurs inclinations. Le Commissaire Provincial, dont j'ai parlé, me pressa fort instamment de lui donner copie du journal de la Découverte, que j'avois faite dans mon Voyage de près de quatre ans, me promettant, qu'il me garderoit le secret. J'avoüe, que je me fiaï à sa parole, parce que je le croyois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je considérai même, que comme il avoit pensé sérieusement à la connoissance, que les dits Seigneurs Evêque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte, il cherchoit les moyens de les instruire lui-même pour leur communiquer ce qu'il faudroit sans m'exposer, afin que l'un & l'autre fût content.

C'est à cela, que je rapportois les soins, que ce Commissaire Provincial prenoit de moi, & les caresses extraordinaires, qu'il me faisoit en me régaland de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors, & en m'appellant souvent le Résuscité. Il me pria même de retourner en Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes, que j'avois faites, & ajoûta, que j'éviterois par ce moyen la jalousie de ces deux personnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les intérêts étoient si différens.

Le Commissaire eut donc tout le temps, qu'il lui falloit avant mon retour en Europe, de copier généralement tout mon Voyage sur le fleuve Meschafipi, lequel j'avois entrepris contre le sentiment de Monsieur de la Salle, qui a fait ensuite le Voyage depuis les Illinois jusques au Golphe de Mexique en 1682. deux ans après moi. Il avoit eu quelque soupçon, que je pouvois bien l'avoir fait. Cependant il ne put pas s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il étoit

étoit alors en voyage chès les Outouïagamis. Il ne savoit donc pas, si les Sauvages ne m'avoient pas massacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'en avoit assuré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le conseil de nôtre Commissaire, & je pris la résolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort serieusement, qu'il étoit absolument nécessaire pour l'établissement des Colonies dans nôtre Découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établissement de l'Evangile, d'entretenir toutes ces Nations différentes en paix, & même les plus éloignées, en les soutenant contre les Iroquois, qui sont leurs Ennemis communs: que ces Barbares ne font jamais de véritable paix avec ceux qu'ils ont une fois batus, ou qu'ils espèrent de vaincre en mettant de la division entr'eux: que la maxime ordinaire des Iroquois avoit toujours été telle, & que c'étoit par ce moyen, qu'ils avoient fait perir plus de deux millions d'Ames.

Le Commissaire Provincial entroit

fort bien dans toutes ces vûes , & il me disoit aussi , qu'à l'avenir il me charge-
roit de toutes les instructions nécessaires
pour cela.

Nous décrirons , s'il plait à Dieu ,
dans mon second Tome , les moyens ,
qu'il faut employer à l'établissement de
la Foi parmi tant de peuples ; qui ont
des langages si divers , & les expediens ,
par lesquels on peut établir de bonnes
Colonies dans ces vastes Contrées, que
l'on peut appeller avec raison les Déli-
ces de l'Amérique , & y fonder l'un des
plus grands Empires de l'Univers.

F I N.

V O Y A G E

Qui contient un

RELATION EXACTE

De l'Origine, Mœurs, Coûtumes,
Réligion, Guerres & Voyages

DES CARAIBES,

Sauvages des Isles Antilles

DE L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

Employé à la Conversion des Caraïbes,

Et tirée du Cabinet de Monsr. Blondel.



A AMSTERDAM,

Chez ADRIAAN VAN DER AAR,
PIERRE VANDER AAR,

MDCC IV.

JUGEMENT DU SIEUR
RICHARD LIGON
SUR CE VOYAGE.

LA Description, que Monsieur de la Borde a faite des Caraïbes ou naturels des Antilles, nous représente si bien leurs Mœurs, Coutumes, Religion, Guerres & Voyages, que j'ai crû qu'elle meritoit bien d'être publiée pour la connoissance qu'elle nous donne de plusieurs choses inconnûes jusques à présent. Ce qui fait espérer qu'elle sera très-bien reçûë du Public, qui pourra en retirer beaucoup d'utilité.

RELATION
 DE L'ORIGINE, MOEURS,
 COUTUMES, RELIGION,
 GUERRES ET VOYAGES
 DES CARAIBES,

SAUVAGES DES ISLES
 ANTILLES

DE L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

Ly a un si grand nombre de Relations des Isles, qu'il est inutile de répéter ce que l'on en a dit tant de fois. S'il semble néanmoins que je le fasse en quelques rencontres, c'est qu'on a représenté les choses autrement qu'elles ne sont, faute de les avoir vûes, ou pour quelques raisons & considérations, il nous les ont déguifées, & dit plus ou moins qu'il n'y en avoit. Je ne prétens pas parler ici de l'air, du cli-

climat, & de la nature du pais ; d'autres en ont assez parlé , je fais seulement quelques remarques pour satisfaire ceux qui le desirent sur les coûtumes & superstitions des Sauvages , & ce que j'en dirai , je le puis assûrer véritable pour la grande habitude que j'ai eüe avec eux , & pour avoir été assez curieux d'y prendre garde & de m'en informer. Cette curiosité n'est pas blâmable lors qu'on en tire quelque profit ; car quand je considère que les Caraïbes sont hospitaliers , sans ambition , très-simples , sans avarice , très-sinceres , sans larcin , sans fraude , sans blasphêmes , sans mensonges , je ne peux que les admirer , & les imiter en leur morale quant aux points ci-dessus ; car s'ils ont leurs perfections , ils ont aussi leurs vices , dont nous parlerons dans la suite de ce discours. Lors que je considère leur aveuglement , & qu'ils n'ont ni foi , ni loi , ni Roi : je me sens obligé de remercier mon Créateur de m'avoir donné la connoissance d'un Dieu , & fait naître

naître dans la vraie Religion, & sujet du plus grand Roi du monde.

CHAPITRE I.

De l'Origine des Caraïbes.

JE ne m'arrêterai pas à rechercher l'origine & l'extraction des Caraïbes, sauvages insulaires de l'Amérique, puis qu'eux-mêmes n'en sçavent rien. Ils sont aussi peu curieux du passé que de l'avenir, & les Auteurs en parlent si diversement, que je n'y vois que de l'obscurité, & peu de certitude. Quelques-uns même se sont imaginé qu'ils descendoient des Juifs; parce que effectivement leurs parentes leur sont naturellement destinées pour femmes, & qu'ils ne mangent point de porc.

De vieux Sauvages m'ont dit qu'ils venoient de Galibis de terre ferme, voisins des Aloüagues leurs ennemis; parce que le langage, les mœurs, & la Religion ont beaucoup de conformité avec les leurs, & qu'ils avoient entièrement détruit une nation en ces Isles,
à la

à la reserve des femmes qu'ils prirent pour eux, & que c'est le sujet pourquoi le langage des hommes n'est pas semblable à celui des femmes, en plusieurs choses. Je crois aussi que ce qui en fait les Rélations si différentes vient de ce que depuis que les Caraïbes frequentent avec les étrangers, ils changent de coutumes & de maniere d'agir, & renoncent à ce qui leur étoit le plus en recommandation. Il y en a toutefois qui ne changent point, & ceux-là disent aux autres que la cause de tous leurs malheurs, de leurs maladies, & de la guerre, que les Chrétiens leur font, vient de ce qu'ils ne vivent plus en Caraïbes.

C H A P I T R E II.

De leur Religion, & la pensée qu'ils ont de la Création du Monde, & des Astres.

QUOI qu'ils ayent l'esprit extrêmement changeant, très-léger, & incon-

constant dans toutes leurs entreprises, néanmoins ils sont de l'humeur des Herétiques en matière de Religion; car ils sont si obstinez & attachez à leur Chemeen, & à toutes leurs autres superstitions, que tout ce qu'on peut dire pour leur faire voir que c'est le Diable qui les trompe sous ce nom, n'est pas capable de les en faire démordre: ils n'ont non plus que les Calvinistes, ni Prêtre, ni Autel, ni Sacrifice; ce qui ne se voit point je crois chès tous les autres Payens. Ils ont étouffé par leurs passions brutales, par leurs mœurs barbares, & par leur vie de bêtes, toute la connoissance, & les lumieres que la nature donne de la Divinité, ce qui est étonnant, & ce que je ne croirois pas, si je ne le voyois tous les jours, & que depuis vingt ans qu'on les préche, ils ne veulent point croire, ni reconnoître leur Créateur, & le principe de tout bien. Ils craignent celui du mal, qui est le Diable, qu'ils nomment Maboïa, mais ils ne lui rendent aucun culte.

A en-

A entendre plusieurs de leurs Fables, il y a lieu de croire qu'ils ont été autrefois éclairez de la lumière de l'Evangile; outre que ce qu'ils racontent de Louquo, qu'ils estiment avoir été le premier homme & Caraïbe seroit ennuyeux, il seroit aussi contre la bienfiance, & pourroit choquer les oreilles chastes: j'en rapporterai seulement quelque chose.

Louquo étoit le premier homme & Caraïbe, il ne fût fait de personne, il descendit du Ciel ici bas, où il vécut long-temps. Il avoit un gros nombril, d'où il fit sortir les premiers hommes, de même que de sa cuisse faisant une incision. Il se passa bien des histoires durant sa vie qui seroient honteuses, & infames à reciter. Il fit les poissons de raclures & petis morceaux de Manioc, qu'il jetta à la mer, & les gros des gros morceaux: il ressuscita trois jours après sa mort, & retourna au Ciel: les animaux terrestres sont venus depuis, mais ils ne sçavent d'où.

Les Caraïbes autrefois vivoient
long-

long-temps, & si ils ne vieillissoient point, ils mouroient sans être malades, aussi ne mangeoient-ils que du poisson, qui est toujours jeune, & ne vieillit point.

Ils trouverent depuis un petit jardin de Manioc que Louquo avoit laissé; mais ne reconnoissant point cette plante, un Vieillard leur apparut, qui leur en enseigna l'usage, & leur dit qu'en rompant le bois par petis morceaux, & les fourant en terre, il en revien-droit d'autres racines. Ils disent qu'au commencement ce Manioc n'étoit que trois mois à rapporter, qu'après il en fut six, & enfin neuf, comme il fait à présent devant qu'il soit bon à faire du pain ou Cassave, qu'ils nomment Aleba, & les femmes Marou.

Ils croyent que le Ciel a été de tout temps, non la terre & la mer, ni l'une ni l'autre dans le bel ordre où ils sont à présent. Leur Moteur & premier Agent Louquo avoit fait premierement la terre molle unie sans montagne, ils ne peuvent dire où il en a pris la matière.

tiere. La Lune suivit incontinent, qu'il estimoit très-belle, mais après qu'elle eût vû le Soleil, elle s'alla cacher de honte & depuis ne s'est montrée que la nuit.

Tous les Astres sont Caraïbes : ils font la Lune masculin, & la nomment Nónun, & le Soleil Huóiou : ils en attribuent les Eclipses à *Mapoia*, au Diable qui tâche à les faire mourir, & disent que ce méchant seducteur par surprise leur coupe leurs cheveux, & leur fait boire le sang d'un petit enfant, & que quand ils sont entierement éclipsés, c'est lors qu'ils sont beaucoup malades, & qu'eux n'étant plus échauffés de ses rayons & de la lumière deviennent aussi malades.

Ils estiment plus la Lune que le Soleil, & à toutes les nouvelles Lunes d'abord qu'elle commence à paroître ils sortent tous de leurs Cases pour la voir, & s'écrient, *Voilà la Lune*. Ils prennent certaines feüilles d'arbres, qu'ils plient comme un petit entonnoir, & font distiller dans leurs yeux quelque goutte d'eau, en la regardant; cela est très-bon
pour

pour la vûë. Ils réglent leurs jours par la Lune comme les Turcs , & non par le Soleil , au lieu de dire un mois , ils disent une Lune : ils ne disent point , combien seras-tu de jours à ton voyage ? mais combien dormiras-tu de nuits ?

Leurs jettons sont leurs doigts : pour exprimer douze , ils montrent les deux mains & deux doigts d'un pied : si le nombre excède les pieds & les mains , ils sont bien empêchez , ils disent Tami-cati , beaucoup , & si il y a une grande quantité , ils montrent leurs cheveux , ou une poignée de sable. Quand il faut aller à la guerre , & se trouver au rendez-vous à jour nommé , ils prennent chacun un nombre de pierres selon leur résolution , les mettent dans une Callebassè , & à chaque matin ils en ôtent une , & lors qu'il n'y en reste plus , c'est à dire que le temps arrêté pour partir est expiré , & qu'il se faut mettre en campagne. Quelquefois ils font des marques sur un morceau de bois , ou bien chacun autant de nœuds en une petite corde , & en dénoüent un chaque jour.

Au

Au commencement la terre étoit donc molle, le Soleil l'a endurcie de même que celle du Ciel ; car il y a là haut de plus beaux jardins qu'ici, de belles Savannes, de belles Rivieres : l'Oüicou y coule fans cesse (breuvage comme de la bierre) l'on n'y boit point d'eau, les cases, & les maisons y sont mieux faites, où demeurent leurs Zemeens, & eux aussi après la mort : ils ont là plus de femmes qu'ici, & quantité d'enfans. L'on n'y travaille point, tous y vient sans semer, l'on n'y fait que boire & danser, & on n'y est jamais malade.

Ce qu'ils disent de l'origine de la mer, & de la Création, & généralement de toutes les eaux, a rapport en quelque façon au Déluge. Le grand Maître des Chemeens, qui sont leurs bons esprits, fâché & en colere de ce que les Caraïbes de ce temps étoient très-méchans, & ne lui offroient plus de Cassaves, ni d'Oüicou, fit pleuvoir plusieurs jours si grande quantité d'eau qu'ils furent presque tous noyez, hors quel-

quelques-uns, qui se sauverent dans des petits batteaux & Piraugues sur une montagne, qui étoit pour lors l'unique. C'est le déluge de l'Ouragan, qui a fait les Mornes, les Pitons, & les Falaizes que nous voyons. Mornes, sont des collines, Pitons, sont de hautes roches pointuës, ou hautes montagnes en forme de pains de sucre. C'est lui qui a séparé les Isles de terre ferme. Si vous leur demandez d'où viennent ces eaux, ils vous répondent qu'il y a là haut des rivières, & que les premières eaux viennent de l'urine & de la sueur des Zemeens, & c'est la cause de la salure de la mer, & que ce qui fait l'eau douce, c'est qu'elle se dérobe de la mer par dessous terre, & s'y purifie.

Racumon étoit un des premiers Caraïbes que Louquo fit. Il fut changé en gros serpent, & avoit la tête d'homme: il étoit toujours sur un Cabatas, qui est un gros arbre fort dur, haut & droit: il vivoit de son fruit, qui est une grosse prune, ou petite pomme, & en donnoit aux passans, il est maintenant changé en Etoile.

Savacou étoit aussi Caraïbe, il fut changé en Erabier, qui est un gros oiseau, c'est le Capitaine des Ouragans, & du Tonnerre; c'est lui qui fait la grande pluye; c'est aussi une Etoile.

Achinaon Caraïbe à présent Etoile, fait petite pluye & grand vent.

Couroumon Caraïbe, aussi Etoile, fait les grandes *Lames* à la mer, & tourne les Canots. *Lames* à la mer sont les longues vagues, qui ne sont point entrecoupées, & telles qu'on les voit donner en terre tout d'une piece d'un bout d'une plage à l'autre: de sorte que pour peu que le vent soit fort, une chaloupe ou un canot ne sauroit presque aborder terre sans tourner, ou être remplis d'eau. C'est lui aussi par son vent qui fait le flux & reflux de la mer.

Chirities, la Pouffiniere, ils comptent & observent les années par cette constellation; ils ne peuvent dire néanmoins combien il y a que les premiers de leur Nation vinrent du continent habiter les Isles, ils ne peuvent dire non plus l'âge qu'ils ont, ils ne marquent rien
de

de tout cela, & ne font point d'état de toutes ces connoissances. Ils ne se mettent aussi gueres en peine d'où nous venons, ils nous appellent Balanaelé, c'est-à-dire, hommes de mer, & croyoient effectivement que nous étions nez de la mer, & que nous n'avions point d'autres demeures que celles des navires. Ils pensent à cette heure que nous sommes d'un autre monde, & que nôtre Dieu n'est pas le leur qui a fait le Ciel & la terre, & non leur pays.

Comme ils n'ont jamais crû qu'il y eût d'autres terres que la leur, la première fois qu'ils virent des navires, & entendirent du canon, ils croyoient que c'étoient des Diables, & que le navire, & les hommes qui étoient vêtus & bâtis autrement qu'eux, sortoient du fond de la mer, & venoient pour les enlever, & prendre leur terre, ils se sauvoient dans les bois. Ils ont reconnu depuis qu'ils se trompoient en un point, & que l'autre est véritable : ils voudroient que nous n'eussions jamais mis le pied dans leur pays, & quelque mine

qu'ils fassent, ils nous ont en averfion, mais ils ne font plus à craindre : car il y en a bien de détruits. Je crois qu'il y en a encore bien quatre mille : de vingt ou trente Isles qu'ils possédoient, ils n'en occupent maintenant que deux ou trois. Les François, les Espagnols, les Anglois, & les Flamans les ont présentement toutes. La premiere fois qu'ils virent un homme à cheval, ils croyoient que le cavalier & le cheval étoient tout d'une piece, & que l'homme étoit de la bête, ils ne regardoient que de loin marcher cette machine, & encore présentement, il y en a qui n'osent en approcher : il y en a même à saint Vincent qui n'ont pas encore vû des Chrétiens, il est bien difficile que dans ces sortes de Relations l'on ne fasse quelque digression ; retournons à nos Astres.

Ils appellent le Soleil gouverneur des Etoilles, & disent bien que c'est lui, qui par sa grande lumiere empêche qu'elles ne paroissent le jour. Ils croyent néanmoins qu'elles se retirent, & que la nuit elles descendent : les Eclairs se font

font par *Savacon*, lors qu'il souffle le feu avec une grande canoniere : le Tonnerre se fait, lors que le Maître ou le Capitaine des *Zemeens* chasse d'autres petits *Zemeens*, qui ne sont pas *Manigat*; & c'est lors qu'ils s'enfuyent, & qu'ils tombent de peur qu'on n'entende ce grand bruit: ils font aussi trembler la terre, & ils y sont changez en bêtes, ils craignent étrangement & se cachent quand il tonne.

Couialina est Capitaine des *Chemeens*: *Limacani*, Comete envoyé par le Capitaine des *Chemeens* pour faire mal quand il est fâché.

Joulouca Arc-en-Ciel Chemeen, qui se nourrit de poissons, de lézards, de ramiers, de *Colibris*, il est tout couvert de belles plumes de toutes couleurs, particulièrement la tête; c'est ce demi-rond, & ce cercle qui paroît, les nuées empêchent de voir le reste du corps. Il fait malades les Caraïbes quand il ne trouve point à manger là haut; si cette belle Iris paroît lors qu'ils sont en mer, ils la prennent en bonne part, & disent

qu'elle vient pour les accompagner , & leur donner bon voyage , & lors qu'elle paroît à terre , ils se cachent dans leurs Cafes , & pensent que c'est un Chemeen étranger qui n'a point de Maître ; c'est-à-dire , de piaye que j'expliquerai ensuite ; & ainsi qu'il ne peut faire que du mal par les mauvaises influences , & cherche à en faire mourir quelqu'un.

CHAPITRE III.

Du Chemeen & de Mapoia , qui sont leurs bons & mauvais esprits , & quelques-unes de leurs superstitions Diaboliques.

POUR faire voir que les Caraïbes sont des hommes bêtes , ou plutôt des bêtes qui ont la figure d'hommes ; c'est qu'ils ne voudroient jamais aller jouir de ces délices qu'ils disent être là haut , parce qu'il faut mourir , & comme ils n'ont d'autres désirs que ceux de la vie présente , aussi est-ce pour la même raison

son

son qu'ils se fâchent lors qu'on leur parle d'aller en Paradis : ils ne veulent point laisser les biens présens pour les biens avenir , quitter ce qu'ils possèdent pour ce qui est inconnu ; laisser les plaisirs qui les touchent toujours , pour les délices éternelles qu'ils ne voyent pas , & ne chatoüillent pas leurs sens.

Ils ont grand soin de leur santé , & apprehendent tellement la mort, qu'ils ne veulent pas même qu'on en parle , de crainte qu'elle ne vienne plutôt : ils se donneroient volontiers au Diable pour vivre long-temps , ils ne nomment jamais le nom des défunts, de peur d'être obligez de penser à la mort , ce qui les feroit malades aussi tôt ; mais ils disent le mari d'une telle , ou la femme d'un tel est morte.

Il y a certain bois, de la moëlle duquel ils n'osent se frotter le corps ou le menton , cela, disent-ils , leur feroit venir la barbe , & vieillir avant le temps.

Ils n'ont aucune maladie qu'ils ne se croient être enforcelez , & seulement pour un mal de tête , ou un mal de

ventre ; s'ils peuvent attraper celle qu'ils soupçonnent, ils la tuënt, ou font tuër ; c'est ordinairement une femme, car ils n'osent attaquer si librement un homme. Mais devant que de la faire mourir ils exercent d'étranges cruautés sur cette pauvre malheureuse : les parens & amis la vont prendre, lui font fouïller la terre en plusieurs endroits, la mal-traitent jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'ils croyent qu'elle a caché, & souvent cette femme pour se délivrer de ces bourreaux avouë ce qui n'est pas, ramassant plusieurs morceaux de coquillage, de *Burgaus*, *Lembies Erabes*, ou quelques arrêtes de poissons. *Burgaus* est une espece de coquillage fort commun dans les Antilles, & dans la terre ferme, & qui se trouve sur le bord de la mer. *Lembies* sont ces grosses coquilles qu'on voit à Paris en parade sur les boutiques de quelques Apothicaires. Ces *Lembies* leur servent à deux usages ; savoir de trompetes, par le moyen desquelles on les entend souvent d'une grande lieuë, & même de plus loin.

Ils ont des tons, par lesquels ils font entendre leurs besoins, le succès de leurs entreprises ou de guerre, ou de chasse, ou de pêche; & suivant lesquels leurs femmes, souvent une heure ou deux avant qu'ils arrivent, préparent, ou la chaudiere, ou le boucan, ou de quoi les penser s'ils sont blesez; & pour achever de dire l'usage des Lembies, quoi que cela nous engage à une digression un peu longue; on ne fera pas fâché d'apprendre ici, que la patience fabuleuse de Griselidi n'approche pas de la leur en la fabrique de certains colliers, dont ils se parent en leurs fêtes, & jours de cérémonies. Ils les appellent Clibat, & les Sauvages de Canada Pourcelaine, ce sont de petites pieces de ces Lembies, qu'ils usent sur des cailloux jusqu'à ce qu'elles soient devenuës rondes d'environ deux lignes de diametre, & demi-ligne d'épaisseur dans un de ces colliers d'une raisonnable grandeur; car ils en font plusieurs rangs en écharpe, il y entre trois à quatre mille de ces pieces dans chaque collier, & ils n'en fau-

roient faire une en sa perfection, & la percer avec les outils, dont ils se servent, en moins de trois jours : il est vrai que dans le grand nombre, on n'y trouvera pas une inégalité de l'épaisseur d'un cheveux.

Ils font encore de ces sortes de colliers de pieces de noyaux de Palmiers noirs, & luisans comme du Jayet quand ils sont polis : les pieces en sont un peu plus longues, & ont moins de diamètre, & sont dentellées sur les extrémités.

Lors donc que les femmes prises pour Sorcieres ramassent les fragmens de Burgaux, & de Lambies, ou de Erabés, ils disent que c'est le reste qu'ils ont mangé, que cette prétendue Sorciere avoit mis dans la terre. Après ils lui font des taillades sur le corps, leurs dents d'Agouty la mettent toute en sang, puis la pendent par les pieds, lui fount du Piman, qui est une espee de poivre très-fort, dans la nature, lui en frottant les yeux, & la laissent plusieurs

siieurs jours sans manger : enfin un de ces bourreaux vient à demi yvre, qui lui casse la tête d'un boutou, ou mafuë, & la jettent à la mer. Je le fai pour en avoir sauvé deux de leurs mains.

Ils font le Chemeen, qu'ils estiment, comme a été dit, leur bon esprit ; c'est-à-dire, qu'ils consultent le Diable par l'entremise de leurs Magiciens ou Medecins Piaye ou Boyé, qui les abuse sous ces noms, & ils font cette damnable cérémonie en plusieurs rencontres. Premièrement sur le succès de leurs maladies pour avoir la santé, pour savoir où ils sont, lors qu'ils se sont perdus en mer par un mauvais temps, sur l'issuë & événement de leurs guerres, & pour apprendre le nom de celui ou de celle, qui les a enforcelez, qu'ils tuënt comme je viens de dire ; c'est souvent un prétexte pour se défaire de leurs ennemis. Chaque Piaye ou Boyé a son Chemeen particulier, ou plutôt un Demon familier, & se gouvernent par les funestes avis de ces détestables Oracles.

ils leur donnent aussi le nom d'Echoirri.

Pour savoir donc l'événement de leurs maladies, ils font venir un Piaye la nuit, qui d'abord fait éteindre tout le feu de la Case, & fait sortir les personnes suspectes: il se retire en un coin, où il fait venir le malade, & après avoir fumé un bout de petun, il le broye dans ses mains, & le souffle en l'air, se couvant, & faisant cliqueter ses doigts. Ils disent que le Chemeen ne manque jamais de venir à l'odeur de cet encens & parfum par le ministère de ce Boyé, qui sans doute fait pact avec le Diable; & là étant interrogé, il répond d'une voix claire, comme venant de loin, à tout ce qu'on demande. Après il s'approche du malade, tâte, presse & manie plusieurs fois la partie affligée, soufflant toujours dessus, & en tire quelquefois, ou fait feinte de tirer, quelques épines, ou petits morceaux de Manioc, du bois, des os ou d'arêtes du poisson, que ce Diable lui met dans la main, persuadant au malade que c'est ce qui lui causoit de la douleur. Souvent il

succe

succe cette partie dolente, & sort incontinent de la Case pour vomir, à ce qu'il dit, le venin; ainsi le pauvre malade demeure guéri plus par imagination qu'en effet. Il est à remarquer qu'il ne guérit pas les fièvres, ni les blessures comme de flèches, de boutou, & de couëteau: il ne faut dire mot dans cette assemblée diabolique: il ne faut faire aucun bruit, non pas même du derriere, autrement le Zemeen s'enfuit. Je m'étois imaginé, les ayant une fois surpris, que le Piaye même contrefaisoit sa voix, & qu'il ne fraploit souvent que des pieds en terre, que pour faire croire aux autres qu'il s'en alloit là haut querir le Zemeen. Un de ces Boyés depuis m'a avoué que pour lui véritablement il ne bougeoit de la Case, mais que c'étoit le Diable qui répondoit. Je m'étonne néanmoins comme les Caraïbes ont la pensée que le Piaye va là haut, & qu'il ne revient qu'après que ce Zemeen est retourné, il faut assurément que le Diable trompe, & le malade, & le medecin.

Ils présentent dans leurs Cases sans

aucune cérémonie au Zemeen , & au Piaye, pour la peine de l'avoir évoqué, du Oüicou, & quelques Cassaves sur un matoutou. Le matoutou est une petite table d'aroma ou d'osier d'un pied ou deux en quarré, & d'un demi de haut , le laissant là toute la nuit , & quoi que le lendemain ils le trouvent de même qu'ils l'y ont mis , ils se persuadent que le Zemeen s'en est repû , mais qu'il n'a bû & mangé que l'esprit : de même s'ils lui offrent une serpe ou une hache , le Piaye s'en empare, & leur fait croire que le Zemeen en a pris pour sa part l'esprit & le cœur. Ils reverent tant ces offrandes profanes, qu'ils nomment Alakri , qu'il n'y a que les vieillards considérables d'entr'eux qui en osent goûter. Ils m'ont quelquefois prié d'en boire , je l'ai fait pour les desabuser des superstitieuses sottises de ce sacrifice , dont l'une est de boire de ce Oüicou à jûn , qu'autrement l'on creveroit , & exprès je mangeois premier que d'en boire : l'au-

est le premier que l'on boit de ce Oüicou à jûn

tre est , de prendre garde à tenir la tasse , ou Couÿ droit , & ne pas verser , ou que le col deviendroit tortu , & les yeux pleureroient sans cesse : j'en laissois cheoir exprès , & je tenois le Couÿ de travers.

Si le malade guérit , & revient en santé , ils font un festin au *Mapoia* , à quoi le Piaye ne manque point. A la fin de ce banquet ils noircissent le convalescent avec des pommes de Junipa , & le font aussi beau que le Diable.

Ils offrent aussi aux Zemeens les prémices de leurs jardins , & cela sans cérémonie , ni dire aucun mot. Lors qu'ils font un grand vin qui est leur débauche , ils mettent toujours à part un Canari , pot de terre , ou quelques callebasses pour le Zemeen.

Ils prennent pour esprit une chose qui n'en a point ; ils croient que les chauves-souris , qu'ils nomment Boul-liri , qui voltigent la nuit au tour des maisons , sont des Zemeens qui les gardent , & que ceux qui les tuent deviennent

mala-

malades. Ils ont tant de sortes de Boule-Bonum, qui veut dire mauvais présage, que je ne puis me résoudre de rapporter ici toutes leurs rêveries & niaiseries.

Pour faire un Piaye ou Boyé les anciens Boyez élevent l'apprentif dès sa jeunesse à ce détestable ministère, le faisant jûner cinq mois au pain & à l'eau dans une petite Case, où il ne voit personne, lui égratignant la peau avec des dents d'Agouty, lui font avaler plusieurs fois du jus de tabac, qui lui fait rendre tripes & boudins jusques à s'évanoüir; & lors ils disent que son esprit va là haut parler au Zemeen; ils lui frottent aussi le corps de gomme, & le couvrent de plume pour le rendre adroit à voler, & aller à la Case du Zemeen: s'il se présente quelque sujet, c'est-à-dire, quelque malade, ils lui montrent comme il faut faire l'opération, tâter, succer, & souffler le patient, & la maniere de faire venir & parler au Zemeen.

Après tout, ce qui est digne de com-
pas-

passion de voir le profond aveuglement dans lequel ces pauvres gens sont enveloppez, ils ne font pas grand état, & ne craignent point le Zemeen, parce qu'il est bon, & ne leur fait aucun tort; mais ils apprehendent étrangement Mapoia, qui leur fait du mal, & je crois que c'est pour l'appaïser que quelques-uns portent son hideuse & horrible figure à leur col, & la peignent ou la taillent en bossè à l'avant de leurs Piraugues. Ils m'ont dit que c'étoit pour faire peur aux *Alloïagues* leurs ennemis, lors qu'ils alloient en guerre, qui voyant cette laide grimace la gueule béante, craignoient d'en être dévorez, & demeuroient tous si épouventez qu'ils ne pouvoient plus ramer, & qu'ainsi ils les attrapotent facilement. *Alloïagues* est le nom d'une Nation, située vers les bords de la Riviere d'Orenoque, ennemis perpetuels des Caraïbes & des Galibys.

Ils font souvent des songes affreux & terribles, où ils s'imaginent voir le Diable. Je les ai entendus quelquefois

fois la nuit , deux en même-temps se plaindre , crier , & se réveiller en sursaut , tout effrayez , & me disoient que le Diable les avoit voulu battre. Ils crioient encore étant fort éveillés , & faisoient du bruit pour le chasser : leur humeur mélancolique contribuë fort à toutes ces visions.

Ils mettent quelquefois dans une callebasse les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts, qu'ils gardent dans leur Carbet , dont ils se servent pour quelque forcellerie , & disent que l'esprit du mort parle là dedans , & les avertit du dessein de leurs ennemis.

Ils croyent avoir plusieurs ames : La premiere au cœur , qu'ils appellent Youïanni , ou Lanichi , la seconde à la tête , & les autres par toutes les jointures du corps , & où il y a battement d'artere : qu'il n'y a que la premiere qui aille là haut après la mort , & prend un beau jeune corps tout neuf , que le reste demeure à la terre changé en bêtes , ou en Mapoia , & que toutes ces sortes d'esprits sont de différent sexe , & multiplient.

CHA-

CHAPITRE IV.

*De leurs Naturel , & Simplicité ,
ou Stupidité.*

LES Caraïbes sont d'un temperament triste, rêveur & melancolique ; ils demeurent quelquefois une journée entiere en une place les yeux en terre sans dire mot. La pêche, la fainéantise , & l'air contribuent beaucoup à cette humeur, & eux reconnoissans que cela préjudicie à leur santé forcent leur inclination , & paroissent gais, sur-tout quand ils ont un peu bû. Ils sont extrêmement gausseurs, & se raillent, non seulement entr'eux, mais encore des étrangers, néanmoins sans esprit, & croyent en avoir plus qu'aucune nation, & être les mieux faits, quoi qu'ils soient les plus stupides & les plus brutaux, je crois, qu'il y ait au monde. Ils se moquent de nous lors qu'ils nous voyent promener, & parler ensemble
sans

fans avancer chemin. Ils s'offencent quand on les appelle Sauvages, & qu'on leur dit qu'ils n'ont point d'esprit, & qu'ils vivent en bêtes : Ils répondent que nous le sommes encore plus à leur égard, parce que nous ne vivons pas à leur mode : qu'ils ont leur science, & nous la nôtre, comme si il y avoit deux façons de favoir les choses dans la vérité.

Lors qu'ils se veulent faire compères avec nous, le premier compliment est de nous demander nôtre nom, puis ils disent le leur, & pour témoignage d'affection & d'amitié ils veulent que nous en fassions échange, & pour nouïer encore davantage, les petits présens reciproques. Il ne faut jamais les laisser aller sans leur donner quelque chose lors qu'ils nous viennent voir, & ils savent bien se faire payer pour cette visite : ils prétendent même payement de ceux qui les veulent faire Chrétiens pour la peine qu'ils ont de les venir entendre.

Ils estiment & aiment mieux leur pays desert & affreux qu'aucun autre : nous
l'a-

l'avons vû par experience de quelques-uns qu'on avoit amenez en France, qui n'y ont jamais voulu demeurer. S'ils n'ont pas de curiosité pour les choses éloignées, ils en ont beaucoup pour celles qu'ils voyent; si on ouvre un coffre, ils veulent voir tout ce qui est dedans, autrement ils se fâchent. Ils sont fort importuns, & demandent toujourns ce qu'ils voyent sans aucune considération. Je les trouve méconnoissans, parce que si on commence une fois à leur faire du bien, & que vous discontinuiez, ils oublient tout le passé; & ce qui est de pis, si vous leur refusez la moindre chose, ils vous veulent du mal.

Ils se portent mieux que nous, les vieillards même ne blanchissent point, & vivent plus long-temps, contre l'opinion de quelques-uns, qui croyent que l'on vit moins aux pays chauds. La raison est, je crois, parce qu'ils mangent peu & souvent, & n'ont aucun souci, sans ambition, sans chagrin, sans inquiétude. Comme ils n'ont aucun désir d'acquérir, ils ne font point de pro-

vision, ils en vont chercher à mesure qu'ils ont faim. Il n'y a rien de réglé chez eux, la nuit même ils se leveront pour manger, ils ne pensent qu'au présent, & si on veut avoir d'eux un lit de coton à bon marché, il faut l'acheter au matin, parce qu'ils ne songent pas que la nuit doit venir, & qu'ils en auront besoin.

S'ils traitent avec quelqu'un, ils sont sujets à se dédire, ils ont bien-tôt passé leur envie de ce qu'ils désiroient avec empressement, & il faut détourner pour un temps ce qu'on a convenu d'avoir d'eux pour avoir patience: ils estiment plus le verre & le cristal que l'or & l'argent: s'ils ont en fantaisie d'avoir une serpe, ou un couteau, & que n'en ayant pas, vous leur vouliez donner dix fois plus en d'autres marchandises, ils préféreront la serpe, & le couteau; ils n'ont aucune défiance les uns des autres, & lors qu'ils vont en voyage ils laissent leurs petits ménages, & leurs Cases à l'abandon.

Nous mangeons les fruits, & les

Caraiïbes les boivent , tant ils aiment à boire : ils disent boire un Giraumon , un Melon , boire des figues banannes , boire des pommes d'Acajou , des prunes de Monbain , Dicacou , des Cachi-mans , des Mamins , des Patates , des Ananas , des Cacaos , raifins , Goiaves , & mille autres fortes de fruits. Ils boivent auffi les cannes de sucre ; enfin , ils boivent plus qu'ils ne mangent , même les fruits les plus secs , où il n'y a aucune liqueur , comme le Courbaly. Quand ils mangent , ils portent le morceau au côté de la bouche , & lors qu'ils boivent , ils baiffent la tête au lieu de la lever , ils rottent , pettent , pissent en mangeant , fans aucune honte : ils s'accroupissent comme les femmes pour uriner , & couvrent leur ordure comme les chats avec le pied. Ils boivent tous dans un même Coüy , & les fiévreux , & les Pianistres , qui sont comme les verolez ; ils nomment cette maladie Yaia ; ils ne s'étonnent point de voir des ordures dans leur manger ; ils n'ont rien de bon , & de propre que la Cassave , qui est

est le pain du pays fait de racines de Manioc, dont l'eau qui en sort est poison, blanche comme du lait, & de même consistance. Ils n'ont qu'une sorte de sauce, qui est le Taumaly, leur plus grand ragoût est fait de cette eau de Manioc bouillie avec de la graisse de Crabes, & du Piman, qui est plus fort que le poivre d'Orient: ils ne se servent jamais de sel, quoi qu'ils ayent des salines, ils le croient contraire à la santé; mais au lieu de sel, ils pimentent si fort ce qu'ils mangent qu'il n'y a qu'eux qui en peuvent goûter: ils ne mangent point de chair, si ce n'est quelques oiseaux, qu'ils jettent dans le feu sans les vider, après ils les boucannent: ils ne prennent pas non plus la peine d'éventrer le poisson pour le cuire; ils mangent les œufs couvez, les hommes mangent dans le grand Carbet, & les femmes dans la Case, ils s'assieient sur leur derriere, comme les singes au tour du Couÿ, & du plat. Couÿ est le hanap dans quoi ils boivent, qui est fait d'une piece de Cale-

Calebasse , dont il y en a de plusieurs grandeurs : il y en a qui tiennent jusques à trois pintes , & se l'envoyent de l'un à l'autre dans leurs assemblées de débauches , jusques à ce qu'il soit vuide.

Ils sont extrêmement sales, ils mangent les Chiques & les Poux ; parce que les Chiques & les Poux les ont mordus. Ces Chiques sont comme de petites Puces , qui se fourrent entre cuir & chair , principalement au coin des ongles , soit des pieds ou des mains. En mangeant s'ils prennent de ces petites bêtes , ils les avallent , & comme ils mangent par terre leurs Crabes sont quelque fois pleins de terre & de sable ; mais le tout ne laisse pas que de passer. Ils ont pour serviettes les fourches du Carbet , ou leurs fesses ; ce qui est le plus divertissant , c'est que les chiens sont souvent de l'écot , qui attrapent les meilleurs morceaux.

Ces fourches de Carbet sont des pièces de bois fourchuës par le haut , & qui par le bas sont enfoncées de deux ou

trois pieds en terre , & qui sont posées de six pieds en six pieds ou environ pour soutenir le comble du Carbet , qui n'est autre chose qu'une espece de hal-le couverte par dessus , & à jour tout à l'entour , qui leur sert de jour à recevoir leurs amis , à y faire la débauche , quand le cas y échet , & à s'y retirer dès que le Soleil est levé pour laisser les femmes dans les Cases où elles couchent , & où elles s'appliquent à tout ce qui regarde le ménage. C'est dans le Carbet que les hommes passent les journées entieres dans leurs lits de cotton suspendus , à petuner , faire leurs arcs , leurs flèches , leurs petis paniers couverts , leurs bôtous ou massuës , leurs cordes de pites , leurs pavois , leurs lignes à pêcher , & autres choses qui sont leurs occupations ordinaires.

Le Matoutou est de bois de Bresil , ou de bois de lettre d'une pièce servant de table , & quelquefois de siege , de quinze pouces de long , & de quatre à cinq pouces de large , & de six pouces de haut.

La Case est couverte de branches de palmés jusques à terre.

Lors qu'ils mangent ils n'invitent personne, le plus inconnu, s'il a faim, se va mettre auprès d'eux, boit & mange comme s'il étoit de la case sans autre cérémonie. Ils ne parlent & ne boivent jamais dans leurs repas; mais un peu après leur entretien est ordinairement de la pêche, de voyage, de chasse, de jardinage, de guerre, de querelle, ou de quelque grand *Vin* qui aura été fait, où plusieurs auront été tuez, & si il y a eu de leurs parens, ils tâchent d'attirer les autres à leur parti pour s'en vanger.

Ils sont fort vindicatifs, & garderont une haine non seulement dix ans, mais toute leur vie, & ne seront point contents qu'ils n'ayent tué leurs ennemis, le plus souvent pour peu de chose, pour des flèches rompuës, pour un couteau, pour des hameçons, pour une parole, pour un coup, pour rien; seulement parce que celui-là lui déplaît, quelquefois pour avoir leurs femmes,

qu'ils prennent en nombre sans distinction de parenté, car ils se mêlent indifféremment, comme les bêtes. J'en ai vû qui avoient leurs filles pour femmes, qu'ils quittent & tuënt quand bon leur semble, aussi bien que leur père. Il n'y a pas peuple plus porté à l'yvrognerie, & c'est lors qu'ils sont yvres qu'ils se massacent & font la guerre, hors de là, il n'y a rien de si lâche.

Ils sont entierement indépendans, & c'est un des grands obstacles de leur conversion : ils n'obéissent pas même à leur père, & le père ne commande pas à son enfant. Il n'y a aucune police ni civilité parmi eux, chacun fait ce que bon lui semble. Le Capitaine d'une Pirague ne commandera jamais à ses mariniens de ramer. Ils n'en font tous qu'à leur tête, & selon leur caprice. Il n'est pas du devoir du Capitaine de gouverner, il a soin seulement de jeter avec un Coüy l'eau qui entre dans le Canot; s'il a un Gendre, il lui rend ce bon office.

On a touÿours estimé ces brutes très-
chastes

chaires jusques à présent ; mais je puis affûrer qu'ils sont très-lubriques , & luxurieux , même les petis enfans : & parce que l'on ne remarque point entre eux , nonobstant leur nudité , de baisers , d'attouchemens , & autres actions deshonnêtes , on a crû qu'ils vivoient dans l'innocence , mais ils se cachent pour faire le péché ; ce qui fait voir que Dieu leur donne assez de lumiere pour discerner le bien d'avec le mal. Lors qu'ils sont yvres je les ai vûs faire des actions semblables aux Satyres : quoi qu'ils ayent plusieurs femmes , néanmoins il y a fort peu de jalousie entr'elles : ils changent souvent de Carbet , ils demeurent tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , ils ont des femmes en plusieurs lieux , aussi est-ce un obstacle & un empêchement à leur conversion.

Nos Caraïbes tant hommes que femmes ont autant de honte d'être vêtus que nous en aurions d'être nuds , & si quelques-uns portent des habits , ils ont la vanité de vouloir de la plus belle toile , de la plus fine , & de la plus blanche ;

de sorte que ce n'est pas tant pour se couvrir que pour paroître : ils les portent avec peine , & disent que cela les incommode pour le travail : ils ne peuvent souffrir la sueur dedans , ni la sentir sur leur dos lors qu'ils sont trempés de la pluye ; parce qu'étant nus , s'ils suent , ils se baignent , & s'ils sont mouillés , le Soleil les a bien-tôt séchez.

CHAPITRE V.

*De leurs occupations & travail ,
ou plutôt de leur fainéantise ex-
trême.*

LE premier ouvrage qu'ils font étant levez , qui est ordinairement devant le jour , c'est de s'aller baigner ou laver , jettans dessus leurs corps plusieurs coüys d'eau douce , & croyent que l'eau de la mer les feroit sentir mauvais , & donneroit de la galle. Ensuite leurs fem-

femmes dépendent leurs lits de dedans la Case, & les pendent dans le Carbet qui en est proche, où elles les peignent, & les ajustent; après quoi elles leur apportent la Cassiave fraîche, & le Taumali avec un petit Canary plein d'Oüicou chaud, qui est le boüillon de Monsieur. Ce Taumali est une sauce ou de Crabe, ou de viande, ou de poisson, avec force Piman, qui est une espece de poivre très-fort.

Canary est un vaisseau de terre cuite, dont le fond finit en pointe. Il y en a de toutes grandeurs, & qui tiennent même jusques à un demi-muid: ils servent à mettre leurs boissons. Demie heure après elles lui présentent la Cassiave fraîche, la sèche leur écorcheroit les dents, & leur feroit sécher le corps, ils y ajoutent quelques Crabes ou du poisson, s'ils en ont. Ils passent les journées à faire de petis panniens couverts, que les Sauvages portent avec eux en leurs voyages, & qui leur servent à mettre les petis utenciles, dont ils

ont ordinairement plus de besoin , comme leur miroir , du fil de coton pour accommoder leurs flèches , une alaine , un rasoir , &c. ils le pendent au col en marchant.

Là ils s'occupent encore à arracher leur barbe avec le pouce , & la pointe d'un couteau , quelques-uns à jouer de la flute sur leurs petis sieges , & à tirer leurs chiques , d'autres à rêver dans leurs amacs , ou lits de coton , ou à dormir ; ce qui est cause que ne pouvant plus dormir la nuit , ils en passent quelquefois à jouer de la flute une partie , ou à manger : ils ont toujours du feu dessous eux , étant couchez , & tous les soirs & matins ils se mettent au tour à causer ensemble.

Les hommes sont si fots , & si ridicules , qu'ils ne voudroient pas avoir touché à la besogne , ni mettre la main au travail des femmes , quoi qu'ils le pussent faire aussi bien qu'elles. Par exemple, ils mourroient plutôt de faim que de faire de la Cassave , faire la marmite, le Canary , planter le Manioc, &c.

Et

Et comme les femmes ont coûtume d'aller chercher & fendre le bois pour le feu, vous voyez ces pauvres sots les accompagner par jalousie de crainte que d'autres ne les débauchent, & après que la femme, qui est quelquefois prête d'accoucher, aura bien sué & joié de la hache, ces bourreaux étant sur leurs culs, & les regardant faire, ne lui aideroient seulement pas à décharger, & charger leur fardeau, qui est une hotte si pleine de bois, & si pesante, qu'elle plie sous le faix. Si donc leurs femmes ne leur ont pas apprété à manger à l'heure qu'ils ont faim, ils vont manger avec les premiers venus, il en va de même comme de se roucouier, de se peigner, s'ils n'ont pas leurs femmes pour les ajuster & peindre, ils attendent que d'autres leur rendent ce bon office : de même comme c'est aux femmes de planter le Manioc, qu'elles nomment Kaïm, & les hommes Kucré, de sarcler & nettoyer le jardin, ces pauvres benets sont assis, & tiennent le petit enfant, lors que la femme travaille.

Si quelqu'un a fait ses neceffitez dans leurs jardins, ils l'abandonnent, & font difficulté d'en manger le Manioc; & difent que cela infecte la terre, & se communique à ce qui est planté, & comme ils ont coûtume de se loger au bord de la mer, ils voudroient que les François, qui en font quelquefois à deux ou trois mille pas, vinssent comme eux faire leurs neceffitez sur le sable.

Après qu'ils ont fait une ou deux levées dans un jardin, ils le laissent & en font un d'un autre côté; c'est pourquoi ils ne font qu'abattre les arbres, & n'en débitent & brûlent que les moindres branches, laissant les plus grosses, & le corps de l'arbre sur la terre où il tombe, & le tronc, & les racines demeurent où la nature les a plantez; en sorte que quand cette belle besogne est faite, les femmes ensuite plantent le Manioc, les Patates, les Ignames, les Ananas, les Bananes, où elles peuvent trouver de la place dans l'étenduë de ce défrichis, à moins qu'ils n'ayent besoin d'un canot, & que parmi ces arbres il
ne

ne s'y en rencontre quelqu'un de propre à cela. Ce qui est encore un opéra pour eux, car de trois canots qu'ils entreprennent, il y en a toujours deux qui sont pourris ou gâtez avant que d'être achevez : je dis quelque besoin qu'ils en ayent, tant ils sont paresseux. Et quoi qu'ordinairement ils ne fassent pas leur jardin fort grand, néanmoins ils y sont si long-temps, que ce qu'ils ont commencé est gâté avant que l'autre bout soit achevé. Il en va de même de leurs cases, & de tous leurs autres ouvrages ; la couverture d'un côté est déjà pourrie & usée, que l'autre n'est pas encore finie de couvrir. Les vieillards sont toujours la besogne la plus difficile, ce sont eux qui abattent les plus gros arbres : lors qu'ils mettent la main à l'œuvre, il semble qu'ils se divertissent & se jouent. Ils ne travaillent qu'une heure ou deux le jour, & jamais deux jours de suite. Ils sont extrêmement fainéans, ceux qui tâchent à les convertir n'ont pas beaucoup de peine à leur faire observer le commandement

de Dieu, qui défend de travailler les Dimanches : ils demandent tous les jours quand il viendra : ils ne reviennent d'aucun travail qu'ils ne se lavent auffi-tôt, & ne se fassent peigner.

Les femmes font moins oisives que les hommes, elles font comme leurs esclaves ; ce font elles qui plantent le Manioc, non avec des hoües comme nous, mais avec de gros bâtons pointus, elles sarclent & nettoient le jardin, elles font le pain, & accommodent les viandes ; elles ont soin du coton, le filent, non avec des roüets & quenouilles, mais sur la cuiffie avec un fuseau : elles font les amacs, cherchent le bois pour le feu, font l'huile de Palmiste & de Calaba ; elles font le Roucou, peignent & ajustent les autres, accommodent les Couys, & les Calebasses, font l'Oüicou, les Canaris, les platines, & les marmites. J'omettois qu'outre les occupations ordinaires des hommes, desquelles j'ai parlé, ils abattent les arbres pour faire le défrichis de leurs jardins, & font entierement les maisons, les car-

bets

bets & les canots, à la reserve des voiles, que les femmes font, aussi bien que les amacs, ou lits de coton; les uns étant tissus comme les autres sur le même métier. Au sujet de quoi je dirai ici qu'elles travaillent leurs lits sur une maniere de chassis, appuyé contre les fourches de la case de haut en bas: la chaîne aboutit à un rouleau, qui fait le bas du chassis, & qu'elles tournent à mesure que la trame s'ourdit, & quand le lit est achevé, elles le tendent sur le chassis pour le peindre; si c'est pour leur usage, car si c'est pour des Européens, elles le laissent blanc. Cette peinture est pour l'ordinaire une espee de Guillochis, où la justesse est observée avec autant d'exactitude & de proportion, que si elles se servoient pour cela de compas & de règle. Elles laissent aux deux bouts de la chaîne passer des fils non coupez, & longs environ d'un pied en forme de frange, & dans les fils ils y passent une petite corde de pite en même sens, ce qui les allonge encore d'un pied de chaque côté, & dans tous les

plis de cette petite corde, ils en passent une de même matiere, grosse d'un pouce, & longue de trois à quatre toises, qui sert à suspendre le lit, quand ils en ont besoin. Les femmes sont aussi mal propres que les hommes dans tout ce qu'elles appréntent; lors qu'elles font l'Oüicou, qui est leur boisson ordinaire faite de Cassaves ou de Patates bouïllies, qui sont des racines qu'elles pilent dans un mortier de bois, & qu'elles mâchent pour lui donner la force de bouïllir, & enivrer. Quelquefois de vieilles roupieuses en mâchent aussi, qu'elles dégoïllent & bavent dans le mortier, & dans un vaisseau de terre qu'ils appellent Canary, qui tient plus d'un baril, dans lequel elles font & appréntent ce vin, & s'il arrive que les femmes en mâchant les patates prennent aussi quelques chiques ou poux, elles mâchent le tout ensemble sans difficulté, & n'y prennent pas garde de si près. Au défaut de ce breuvage ils en font encore d'autres de choux Caraïbes, d'ananas, de figues, de banannes, & d'autres fruits: toutes leurs boif-

boissons sont si épaisses, qu'il y a à boire & à manger.

Ils font souvent des assemblées pour boire de cet Oüicou, ce sont leurs plus grandes réjouissances ou débauches. Ils invitent deux ou trois Carbets, ou familles, s'ils sont cinquante Caraïbes, ils font un vin de dix ou douze barils, qu'ils boivent en un jour & une nuit sans manger; mais ils en perdent beaucoup, ils en dégobillent & bavent la moitié: ils en jettent, & il y a toujours quelque Canary cassé. L'on peut nommer ces assemblées, Bacchanales, ils n'en sortent jamais qu'yvres comme des brutes; hommes, femmes, enfans; & ce qui est de pis, c'est qu'il y a toujours quelqu'un qui paye pour les autres, c'est à dire, qui est tué, ou blessé.

Lors que les femmes font les Amacs, qui sont de fil de coton, elles mettent aux deux bouts du métier un paquet de cendre, & disent qu'ils ne dureroient pas long-temps, s'ils ne faisoient cette cérémonie. S'ils avoient mangé des figues lors qu'ils ont un Amac neuf, ils
ont

ont la pensée que cela le feroit pourrir. Ils se donnent bien de garde de manger d'un certain poisson qui a de bonnes dents, cela feroit cause que l'Amac seroit bien-tôt percé. Ces lits sont larges de huit ou dix pieds, & longs de quatre à cinq, qu'ils pendent un peu elevez de terre, à deux fourches de la case, crainte des serpens, & s'y enveloppent comme dans une couverture, à cause des Maringouins, qui font de petites mouches beaucoup importunes, & qui piquent fort sensiblement. Elles marquent les Amacs de Roucou trempés dans l'huile, de plusieurs rayes & figures si différentes, qu'il ne s'en rencontre guere deux semblables.

L'huile de Calaba est faite de grains de Palmiste, elle leur sert à oindre & froter leurs cheveux.

Le Roucou est une peinture rouge, dont ils se frottent le corps: elle est faite avec de l'huile & de petis grains qui croissent sur des arbrisseaux semblables au cotonier: ces grains se trouvent dans une coque, de la figure à peu près d'une
aman-

amande verte, & s'ouvre d'elle-même lors que les grains sont mûrs, & ont atteint leur perfection. Les Coüys sont des moitez de Calebasses, qui leur servent de vaisselles, leurs Grages sont faites d'une petite planche, dans laquelle ils fourrent plusieurs petis cailloux tranchans pour raper le Manioc. La Couleuvre est une invention fort jolie pour le presser, lors qu'il est reduit en farine, laver leurs grages ou rapes, & faire sortir l'eau. Elle est faite d'Aroma, maniere de jonc ou ozier bien poli. Lors qu'ils ont rempli cette machine de farine, ils passent le bout d'en haut dans un bâton attaché à une des fourches de la case, & dans le bas un autre bâton, sur lequel ils s'asseient; ce qui fait étendre la Couleuvre & en même temps presser ce qui est dedans. Nos François, je crois, l'ont nommé Couleuvre, parce qu'elle a la figure d'une grosse peau de serpent. Les Hibichets sont de même étoffe, ce sont leurs coïbes, tamis, ou sacs pour passer la farine. Ils en ont aussi pour passer la farine &

l'Oui-

l'Oüicou , qui font un peu déliez. Les Platines font faites de terre cuite d'un travers de doigt d'épaisseur, rondes & d'un pied & demi de diametre : ils les mettent sur trois pierres ou cailloux assez gros pour leur servir de trépied , & mettre du feu dessous, & quand la Platine est assez chaude, ils éparpillent de la farine de Manioc dessus de l'épaisseur d'un travers de doigt, & sans eau ni autre liaison, toutes les petites parties de la farine se prennent en cuisant ; & ainsi ce qu'ils appellent farine de Manioc, devient ce qu'ils appellent Cassave, en la retournant lors qu'elle est suffisamment cuite d'un côté pour achever de la laisser cuire de l'autre.

Le Catauly est une espece de hotte, qui ne sert qu'aux femmes, elle n'est pas de moitié si grande que celles de France. Elles la portent à la façon des Verriers, mettant la bretelle sur la tête, qui est une écorce d'arbre forte & douce, qu'ils appellent Maño , & la hotte Daroma. J'ai déjà parlé des Matoutous ou petites tables.

Les

Les hommes font les Grages, les Hibichets, les Matoutous, les Paniers, les Cataulis, les Coulevres, & autres petis ouvrages d'Aroma, font les arcs, les flèches, les massuës ou boutous, les lignes de pites pour pêcher, qu'ils torquent sur la cuisse. Ce sont de certains filets plus déliez que la soye cruë, qu'ils tirent & arrachent des longues feüilles d'une plante semblable à l'artichaud. Ils font les cases & les canots, vont à la pêche. Autrefois ils n'avoient que des hameçons de caret, que l'on appelle écaille de tortuë en France: leurs cases sont couvertes de roseaux ou de feüilles de Palmiste jusques à terre.

Leurs Piraugues pour aller en guerre & en voyage, sont d'un arbre qu'ils creusoient avec le feu & leurs haches de pierre, devant qu'ils eussent l'usage des nôtres, longues de trente-cinq à quarante pieds, larges de cinq à six, capables de porter trente ou quarante personnes. Ils ont encore d'autres petis canots de pêche. Lors qu'ils les brûlent pour les élargir, ils mettent des bâtons

tons par force entravers. Si une femme y avoit touché seulement du bout du doigt, ils croyent qu'elle les feroit fendre, & quand ils les pouffent en mer pour la premiere fois, si quelqu'un faisant effort avoit lâché quelque vent posterieur, ils croyent que c'est un mauvais présage, & que sans doute la Pirauge fera de l'eau.

CHAPITRE VI.

De leurs Guerres, Voyages, & Ornemens.

ILs ne vont jamais en guerre qu'ils n'ayent premierement fait de grands vins, & c'est là qu'ils tiennent leur conseil, qu'ils resolvent & concluent toutes les affaires d'état. Toutes leurs guerres ne consistent qu'à faire des courses sur l'ennemi: ils ne la font jamais à découvert; mais en renard, se cachant dans les bois, & tâchant de
sur-

surprendre. Si-tôt qu'ils ont tué quelqu'un, ou brûlé une case, ils se retirent promptement: s'ils sont découverts, ou s'ils entendent seulement un chien aboyer, ils se donnent bien de garde de poursuivre leur pointe, & reviennent sans rien faire; ils enlèvent leurs morts, & c'est dans cette occasion qu'ils perdent plus de monde. *Tenir Carbet, faire un vin, & tenir conseil, sont à leur égard des synonymes équi-valens, l'un ne se faisant jamais sans l'autre.*

S'ils servent de tombeau eux-mêmes à leurs ennemis, c'est plutôt par rage que par aucun goût qu'ils y trouvent: les plus vaillans les boucanent, les crevent, & les mangent, ils en gardent ordinairement dans leurs paniers, un pied ou une main bien séchée & boucannée. Un Sauvage de S. Vincent me montra un pied d'Alouague, qu'il avoit dans son panier: il ne mangent plus que les Alouagues, aussi Sauvages de la terre ferme vers la riviere d'Orenoque. Ils disent

sent que les Chrétiens leur font mal au ventre , ils ont néanmoins mangé encore depuis un an le cœur de quelque Anglois. Il y en a de cette nation parmi eux, qu'ils ont enlevé tout jeunes , & qu'ils ont si bien faits à leur mode , qu'ils ne voudroient pas à présent retourner.

Il y a quantité de Negres qui vivent comme eux , particulièrement à S. Vincent, où est leur fort. Ils ont tellement multiplié, qu'ils sont à présent aussi puissans qu'eux. Quelques-uns sont fugitifs Marons, qui ont été pris en guerre, ceux-là sont esclaves des Caraïbes, qu'ils appellent Tamons ; mais la plûpart viennent de quelque navire Flaman ou Espagnol, qui étoïa proche de leurs Isles.

Ils ont pour leurs armes l'arc & les flèches, le Boutou, & à présent le couteau. Le Boutou est une sorte de Masluë de bois vert, ou de brezil dur, massif, pesant, long de deux ou trois pieds, large de trois doigts, & vers le bout, plat comme la main, épais d'un

d'un pouce , & gravé à leur mode.

Ils remplissent cette gravure d'une peinture blanche, & d'un seul coup ils assomment un homme. Ils font un grand amas de flèches, qu'ils préparent de longue main : elles sont d'un tuyau, qui croît au haut de certains roseaux gros comme le petit doigt, longs de quatre à cinq pieds, polis & sans aucun noeud, jaunes & legers comme une plume. Dans le gros bout de ce tuyau ils y ajustent au lieu de fer un morceau de bois verd long d'un demi-pied : & y font avec un couteau quantité de petits dardillons ou harpons, afin qu'on ne puisse les retirer. Ils empoisonnent le bout de ces flèches de la liqueur d'un arbre, qui se nomme Manceniller, & le fruit Mançanille, nom que les Espagnols lui ont donné; parce que ce fruit ressemble à des pommes. En sorte qu'au commencement de la découverte des Indes beaucoup d'Européens s'en sont empoisonnez pour en avoir mangé indiscretement. Ils font une
in-

incision sur l'écorce, le suc qui en sort blanc comme lait, est un poison plus dangereux que celui des serpens. Ils mettent aussi à quelques-unes de leurs flèches certaines arrêtes longues comme le doigt, qu'ils trouvent à la queue d'une sorte de raye, qui est ici assez commun. Cette arrête porte son venin avec soi, & est aussi dangereuse que les autres. Leurs arcs sont aussi de Bresil, & de Palmiste. Ils ne font aucun voyage qu'ils ne se parent de leurs plus belles Caconnes, ils se peignent, ils s'ajustent, ils se rouçoient tout d'abord qu'ils sont arrivez en quelque Carbet, le Maître prend promptement des Amacs aux principaux, les femmes apportent à boire, & à manger, & si-tôt que leurs hommes l'ont présenté, & fait mettre devant le Capitaine de la Piraugue, les mariniers, sans attendre davantage qu'ils leur disent d'en prendre, enlevent tout; de sorte que si l'hôte n'a pas davantage à leur présenter, & que la faim le presse, il est contraint de mettre bas
la

la gravité, & de venir manger avec les autres. Après il se remet à sa place, & les mariniers rapportent les Couïis, & le Matoutou, devant lui. Il avertit qu'il est faoul, & appelle ceux qui lui ont présenté pour lever tout & desservir. Leurs hôtes ne mangent point avec eux dans cette cérémonie, non plus que leurs femmes, mais après ils mangent pêle-mêle : quand ils ont la panse pleine ils disent le Maboüy, c'est-à-dire, donner le bon jour à un chacun, payans d'un Huichan, aussi l'un après l'autre, qui veut dire adieu. Lors qu'ils sont en mer, ils cornent une grosse Coquille, qui se nomme Dambis, pour faire entendre aux voisins qu'ils sont amis, & continuent leurs voyages; & portent leurs lits par tout.

Si un seul Caraïbe arrive dans un Carbet, on le recevra de même, & si la Cassave, qui lui est présentée sur le Matoutou, est pliée, c'est un signe qu'il doit laisser le reste, si elle est étendue, il le peut emporter; mais devant que de partir, une femme vient

le roucoïer , le peigner & l'ajuster.

Quand ils sont en mer , & font quelque traversée , pour aller en une autre Isle , comme saint Aloufi , saint Vincent , ou terre ferme , ils ne mangent ni Crabes , ni Lezards ; parce que ce sont des animaux qui demeurent toujours dans leurs trous & tanières , ainsi cela les empêcheroit , disent-ils , de gagner un autre terre. Ils ne boivent point d'eau pure , & se donnent bien de garde d'en verser dans le canot , ou dans la mer , cela la feroit enfler & feroit venir la pluye & le mauvais temps. Ils boivent d'un patroüillis , & de Maby , qu'ils broüillent & délayent avec la main , épais comme du mortier. Après qu'ils l'ont pressé ils plaquent le reste dans un Coüy , qu'ils mangent à part , comme chose délicate. Quand ils approchent de quelque terre , il ne la faut pas nommer ni montrer au doigt , mais avec la bouche faisant la mouë ; & disant , Lyca , c'est là : car ils n'en pourroient jamais aborder.

der. Il y a de certains endroits en mer, où ils ne manquent point en passant d'y jeter à manger. C'est, ce disent-ils, pour quelques Caraïbes qui ont péri là autrefois, & qui ont leurs cases au fond de la mer, autrement ils ne pourroient passer outre, ou le canot tourneroit. Lors qu'ils voyent quelque nuée prête à crever, ils soufflent tous en l'air, & la chassent avec la main pour en détourner la pluie d'un autre côté: pour rendre la mer calme, & appaiser une tempête, ils mâchent de la Cassave & la crachent contre le Ciel & en mer pour adoucir le Zemeen, qui est fâché peut-être, parce qu'il a faim. S'ils n'ont pas bon vent, un vieillard de la troupe prend une flèche, & bat l'arrière de la Piraugue, elle va après comme un trait d'arbalète: si quelque coup de vent leur fait perdre terre, & qu'une tempête les surprenne, ils font le Zemeen; c'est-à-dire, qu'ils consultent le Diable: quand le feu leur manque, ils en font avec deux petits morceaux de bois sec, en appuyant

un par le bout sur l'autre, & le tournant entre leurs mains avec vitesse.

Les Caraïbes ont le corps véritablement assez bien fait & proportionné, de moyenne taille, large des épaules, & des hanches, presque tous en assez bon-point, & robustes, il s'en rencontre fort peu de difformes, & de contrefaits: la plupart le visage rond & plein, la bouche médiocrement fendue, les dents parfaitement blanches & serrées, le teint naturellement bafanné ou olivâtre. Cette couleur s'étend même sur leurs yeux, qu'ils ont noirs, petis & vifs; mais ils ont le nez & le front aplatis par artifice, car leur mere leur presse à leur naissance, & continuellement pendant tout le temps qu'elle les allaite, s'imaginant qu'il y a en cela de la beauté. Ils ont les pieds larges & espacez, fort endurcis; parce qu'ils vont nus pieds, les cheveux extrêmement noirs & longs, qu'ils font peigner & huiler souvent, ils les coupent sur le front en forme de garçette,

&

& en laissent deux petis aux deux côtez des temples ; tout le reste ils les retirent derriere & les ajustent fort proprement avec de longues aiguillettes de coton , au bout desquelles il y a de petites houpes , des dez à coudre de cristal ou autres bagatelles : Ils entourent cette troussè de cheveux de coton bien poli , & y fichent des plumes de Perroquet , & au haut une grande rouge de la queuë d'un Anas. Ils ne portent point de barbe , ils se l'arrachent poil à poil , comme j'ai dit , avec la pointe d'un couteau , & devant qu'ils eussent l'usage de nos rasoirs , ils se servoient d'une herbe coupante & tranchante.

Ils changent leur teint naturel par une couleur rouge détrempée à l'huile, qu'ils appliquent sur le corps , & ils appellent cela se roucouïer , les vieillards se font seulement appliquer les quatre doigts & le pouce , depuis la tête jusques aux pieds , les jeunes gens cherchent un peu plus de façon , ils se barbouïillent le visage & se font des moustaches à l'Espagnole , des balafres &

des bigarures sur les jouës, & depuis le front jusques aux oreilles, se frottant aussi le tour de la bouche & le bout du nez de roucou, vous diriez que ce seroit un groin de cochon écorché; ils se pochent un œil de noir & l'autre de rouge, & s'estiment avec cela plus beaux & vaillans; d'autres au lieu de roucou se noircissent tout de janipa, de sorte qu'ils ressemblent à des Diab-
bles.

Ils ont tous les oreilles & l'entre-
deux des narines percez, aussi-bien que le dessous de la lèvre d'embas à l'en-
droit où l'on laissoit autrefois un petit bouquet de barbe; cela se fait qu'ils ne font qu'à la mammelle: la mere quin-
ze jours après ses couches invite une femme un peu adroite pour faire cette cérémonie à son enfant. Si-tôt qu'elle la lui a percée avec une épine de pal-
misté, elle y passe un petit fil de coton; si c'est une fille, elle la nomme; si c'est un garçon, c'est un homme, qui lui donne le nom ou d'un arbre, ou d'une Ile, ou d'un poisson, ou d'un oiseau,
ou

ou de quelque rencontre : J'en ai vû nommer un *eicoa* , parce qu'il étoit fort petit lors qu'il vint au monde. Ils ne portent point le nom du pere, chacun a son nom particulier.

Ils pendent à leurs oreilles de petits caracolis , & à la lèvre un long fil de coton , jusques à la ceinture : ils passent à l'entre-deux des narines une petite bague d'argent ou d'étain , ils portent à leur col des caracolis grands comme la main , enchassés dans du bois , & un gros paquet de rassade , qui sont petis grains de ver noirs , blancs , de toutes couleurs : Ces caracolis sont de petites pièces de métal , en forme de croissant , minces comme du papier , luisans comme du cuivre bien poli , ou plutôt comme de l'or , qui ne se rouillent ni ne ternissent jamais : Ils les tirent de l'Espagnol , & donnent quelquefois un Negre pour en avoir un , ils les estiment plus qu'aucun de leurs ornemens. Ils portent en forme de baudrier un grand ratelier de dents de toutes sortes d'animaux , & d'on-

gles de Tigres. Ils mettent leurs brasses au dessus du coude, & les jarretières à la cheville du pied. Ils portent aussi derrière le dos les ailes d'un oiseau tout entier seiché & boucanné, ou bien une douzaine de leurs pattes, ferrées & attachées sur un morceau de peau de Tigre. Il y a des vieillards qui ont à leur col de petis os d'Alloiiagues leurs ennemis qu'ils mangent, dont ils font des siflets. La premiere fois que je vis des Caraïbes chargez de tout ce bagage, je pensai à nos mulets de parade.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes : lors qu'elles n'y foyent point de plumes, elles frottent leurs cheveux d'huile, & les attachent aussi d'une trouffe de coton, au bout de laquelle elles mettent plusieurs coquilles, & quantité de dez à coudre, de même qu'à leurs ceintures faites de rassade, où pend une cinquantaine de grelots, qui font un grand bruit lors qu'elles marchent & dansent. Elles portent aussi des colliers, mais
de

de gros grains de crystal & de pierres vertes qui viennent de terre ferme, vers la Riviere des Amazones, & qui ont la vertu de guérir du haut mal : c'est leur plus précieux bijou, & ne le mettent qu'aux fêtes d'assemblées & de visites : Elles ont une certaine demi-chaussé ou brodequin de fil de coton, qu'elles rougissent, qui prend depuis la cheville du pied jusques au gras de la jambe, & une autre large de quatre doigts entre le gras de la jambe & le genouil, cela la leur presse de telle sorte qu'elle ne grossit point, & en rend le molet rebondi & rond comme une boule au bas de cette chaussure, dont la jambe sert de moule, & qu'elles n'ôtent jamais, & une espee de ronde de même tiffure, large comme une assiette, qui leur fait un peu équarquiller les jambes en marchant ; cet ouvrage est tiffu sur la jambe même & sans coûtüre fort proprement.

Elles se roucoüent & noircissent aussi le corps, & font dessus leur front une maniere de bandeau, qui vient en poin-

te sur le nez ; de sorte qu'il semble qu'elles ayent des crêpes comme des veuves , & autour des yeux de petits lenes noirs qui en rélevent & réhaussent l'éclat , & font paroître plus brillant. Il me souvient de ces Dames en France avec des mouches , elles ont aussi grand soin de faire leurs sourcils ; elles prennent plaisir à enjoliver leurs enfans de cette couleur , leur faisant mille petites figures fort déliées sur le corps , avec de petits pinceaux de leurs cheveux , qu'ils ont un peu rudes. Ils mettent une journée à faire cet habit , qui ne dure que neuf jours.

CHAPITRE VII.

De l'éducation , de la naissance & du mariage de leurs enfans.

LES femmes enfantent avec peu de douleur , & si elles sentent quelque peine ou difficulté , elles savent se soulager

lager par la vertu de la racine d'une plante, dont elles expriment & boivent le suc, & se délivrent par ce moyen; elles accouchent souvent auprès du feu, & l'enfant n'est pas plutôt au monde qu'on le va laver; mais une ridicule précaution, c'est que s'il naît la nuit, les hommes qui sont couchez dans la même case se vont baigner, afin que l'enfant n'ait froid. La mere dès le lendemain se met au ménage comme si de rien n'étoit, elle jûne quelques jours, ne mangeant que de la cassave sèche, buvant de l'eau tiède, elle se garde bien de manger des crabes femelles, elles feroient mal au ventre de l'enfant, elles s'occupent cependant à lui écraser & applatir le front, comme vous avez vû ci-devant.

Si c'est un premier né & mâle, les hommes ont une sotte coûtume, si-tôt que la femme est accouchée, le mari se met au lit, se plaint, & fait lui-même l'accouchée; il est pour cela dans une petite case à part, son lit pendu au haut, & fait un jûne de

trois mois. Les dix premiers jours il n'a qu'un peu de cassave séchée & de l'eau; après il commence à boire un peu d'Oüicou, mais il s'abstient de toute autre chose, il ne mange que le milieu de la cassave & les garde toutes pour le jour du festin, qui se fait à la fin de cette diette: Il ne sort que la nuit, ne voit personne, crainte de sentir quelqu'un plein d'Oüicou, ou qui eût mangé du poisson, cette odeur le pourroit tenter & faire rompre son jûne, la mere en deviendroit malade, & l'enfant ne seroit pas vaillant; le temps expiré les plus anciens du Carbet font choix de deux Caraïbes des plus adroits pour écorcher ce beau jûneur, & le jour nommé on le fait venir dans la place publique, on le prendroit pour un squelette, là il se tient debout ayant deux belles cassaves blanches & bien étenduës sous ses pieds, & pendant que deux Caraïbes lui levent les bras, les Maîtres Bouchers commencent à lui déchiqueter & taillader la peau avec leurs dents d'agouti bien
aman-

amanchez & tranchans comme des lancettes, ils lui font des estafilades premierement aux côtez fort près, après en suite sur les épaules, depuis les bras jusques au coude, & depuis le coude jusques au poignet, sur les cuisses jusques au genouil, sans endommager les jointures, & souffre ce tourment constamment sans dire mot, & non sans trembler, parce qu'après un si long jûne il manque de chaleur naturelle, & cette effusion de sang le refroidit encore davantage: leur pensée toutefois est qu'ils endurent moins étant maigres que gras; enfin ils lui tirent tant de sang, que d'un malade imaginaire ils en font un réel. Ce n'est encore rien, pour l'achever de peindre on lui fait une sauce pire que le taumali, avec des feuilles de Roucou, des graines de Piman, & du jus de Tabac, dont on lui frotte ses playes & cicatrices, & en cet équipage tout sanglant comme une victime de Diable, on le met sur un siege barbouillé de rouge qui lui est préparé, & les femmes lui apportent à

manger , que les vieillards lui présentent & lui mettent à la bouche comme à un petit enfant , la cassave & le poisson étans par petis morceaux , il avale la cassave, mais il rejette le poisson après l'avoir mâché , il deviendroit malade s'il faisoit si bonne chere tout d'un coup , ils le font boire de même lui tenant le col , & quand il a fini de manger , les vieillards font largesse de deux piéces de cassave , que ce jûneur scariifié a amassé , en les jettant de tous côtez , qu'un chacun recueille avec presse ; pour les deux qu'il avoit sous ses pieds durant ce sacrifice , il les doit manger , & de ce noble sang , qui est tombé dessus , on en frotte le visage de l'enfant , estimant que cela sert beaucoup à le rendre genereux , & d'autant plus que le pere a témoigné de patience , plus l'enfant aura de courage. Cette cérémonie achevée on le remet à son lit , où il demeure encore quelques jours.

Ce n'est pas tout , l'espace de six mois il faut qu'ils s'abstiennent non seulement

ment au premier né , mais toutes les fois que leurs femmes ont des enfans , de manger de plusieurs fortes d'animaux , crainte qu'ils ne participent à leurs qualitez ou defauts naturels : Par exemple si le pere mangeoit de la tortuë , l'enfant seroit lourd & n'auroit point de cervelle ; si du Perroquet , le nez de même ; si du Crabier , de longues jambes , si du Lamentin , de petis yeux , & généralement de toute autre viande , hors des Crabes : ce long jûne ne se fait qu'à la naissance du premier , & pour les autres , il n'y a que quatre ou cinq jours de diette.

Les femmes ont grand soin de leurs enfans , elles les portent par tout sous leurs bras , ou dans un petit lit de coton qu'elles mettent en écharpe , elles ne les emmaillottent jamais , & lors qu'il sont un peu robustes par le lait de la mammelle , elles mâchent des patates , des bananes ou autres fruits , dont elles les empâtent pour nourriture. J'ai déjà parlé de leur Baptême ou imposition de nom : ils sont fort sujets à manger

ger de la terre , à cause je crois de leur humeur melancholique , j'en ai vû même des grands manger de la craye avec autant de satisfaction que du sucre.

Quand les enfans ont quatre ou cinq ans , les garçons suivent le pere , & mangent avec lui , & les filles avec la mere, ils sont élevez tant de l'un que de l'autre en vraies brutes , ils ne leur apprennent ni civilité ni honneur , non pas même à dire bon jour , bon soir , ou remercier , ils les mal-traitent sans en être corrigez , ce qui les élève dans un étrange libertinage : toute leur science, quand ils sont grands, est de tirer de l'arc , nager , pêcher , & faire de petis paniers , & les filles des lits de coton : Si un homme est blessé ou malade, il mandera à son frere , ou à sa sœur, ou à quelque parent , qu'il se garde bien de manger de telle ou telle chose, cela leur feroit augmenter leur mal, quand ils seroient à cinquante lieuës de là. Lors qu'une fille devient nubile , ils pendent son amac à la case , & la font
jû-

jûner dix jours à la cassave seiche , & un peu d'Oüicou : s'il arrive que la faim pressant cette pauvre fille , elle attrape la nuit quelque morceau de cassave , ce ne sera qu'une fainéante , & ne vaudra rien pour le travail ; mais si quelque autre par pitié lui en donne en cachette , elle n'en vaudra pas moins pour cela.

Quand ils veulent élever quelqu'un pour être Capitaine , le garçon tâche à avoir premierement un certain oiseau de proie , qu'ils appellent Oüachi , lequel il nourrit jusques au jour destiné à cette cérémonie , alors le pere assemble les plus anciens du Carbet , fait voir son fils sur un petit siege , & après l'avoir animé à la vengeance de ses ennemis , il prend l'oiseau par les pieds , lui le brise & écrase sur sa tête , & quoi qu'il l'étourdisse de ces coups , il ne faut pas qu'il témoigne aucun ressentiment ni douleur , ni fasse la moindre grimace , s'il ne veut passer pour lâche , il arrache le cœur de l'oiseau encore vivant , & le lui fait avaler ,
afin

afin qu'il ait le courage de manger celui de ses ennemis : après on lui scarie la peau par toutes les parties du corps , & on le lave & frotte avec cet oiseau trempé dans l'eau de Piman. Cela fait on lui pend un lit au haut d'une petite case à part , où il jûne quelques jours , ce n'est pas une fille, ou une femme , qui lui porte à manger, mais un homme ; car il seroit moins genereux. Il y en a quelquefois qui renoncent & quittent la partie à moitié. Je crois que si en France les nouveaux mariez , les Medecins & les Capitaines devoient subir cette épreuve , & passer par la même étamine , il n'y auroit gueres de presse au métier.

Pour les Mariages ils n'ont pas grande cérémonie , & quelquefois les hommes font le choix & la demande , mais le plus souvent les filles leur sont offertes par le pere ou la mere. Il y en a qui sans demander ni dire une seule parole , se vont coucher la nuit auprès de celle qui leur plaît , la pauvre fille d'abord se retire , mais la mere , qui se dou-

doute bien que le compagnon la veut prendre pour femme, lui dit qu'il est temps de se marier, quoi que souvent elle n'ait que dix à douze ans; enfin moitié guerre & moitié marchandise elle s'y accorde, & voilà le mariage fait: Le lendemain elle vient peigner monsieur devant les autres, & lui apporte le matoutou & la cassave, & declare par cette action publique qu'ils sont mariez. Si le Caraïbe recherche une veuve, il lui fait savoir sa volonté, & ne lui donne que trois jours pour s'y résoudre, & en rendre réponse.

Un vieillard prend quelquefois une jeune, & une vieille sans dents un jeune garçon, ils ont une grande déférence pour ces vieilles forcieres, & quoi qu'elles ne fassent que radotter, ils suivent néanmoins tous leurs sentimens, elles sont ordinairement les maîtresses dans un Carbet: Il se trouve des meres qui prostituent leurs enfans quand elles voyent qu'elles commencent à grandir, & qu'on ne les prend pas assez tôt pour femmes, d'autres pour cela ne font point de

de difficulté pour les épouser. Il y en a qui épousent leur propre fille; d'autres la mere & la fille, quelques-uns les deux sœurs. Il y en a qui ont jusques à six & sept femmes en plusieurs lieux, & s'ils n'étoient point si paresseux, car il faut qu'ils les nourrissent, ils en prendroient davantage.

Il ne faut pas oublier une plaisante coûtume; quand une femme est grosse, quelquefois un Caraïbe demande l'enfant au pere & à la mere, en cas que ce soit une fille, & si la mere la lui promet, il la marque comme une bête au marché, lui faisant une grande croix sur le ventre avec du Roucou. Lors que la fille a sept ou huit ans, il commence à la faire coucher avec lui, pour l'accoutumer de bonne heure, quoi qu'il ait d'autres femmes, cet enfant sera sa niece ou proche parente.

La femme ne laisse pas de demeurer dans la Case de son pere après le mariage, & elle a plus de privilege que le mari; car elle peut parler à toutes sortes de personnes, & lui n'ose pas s'en-
tre-

tretenir avec les parens de sa femme sans grande dispense, ou qu'il n'y ait du vin sur le jeu. Ils évitent toujours leur rencontre : La mere donne un Amac au gendre, & lui fait un jardin ; il est obligé aussi d'accommoder les Cafes, & de faire quelque autre petit travail.

Ils ont peu de remedes en leurs maladies, ils se servent de quelques simples herbes pour les playes, & au malade, fut-il prêt de mourir, ils ne lui donnent point d'autre nourriture que celle qu'il a accoutumé de prendre en santé ; ils n'en ont aucune compassion, & l'abandonnent comme une bête, ils ont recours au Zemeen, comme vous avez vû.

Si-tôt qu'un Caraïbe est mort les femmes le lavent, le roucouent, le peignent, l'ajustent dans son Amac, & lui mettent du vermillon aux jouës & aux levres, comme s'il étoit vivant, & le laissent là ; un peu de temps après l'enveloppent dans ce même lit pour l'enterrer. Ils font la fosse dans la Case, car ils n'enterrent jamais leurs morts à découvert ; ils

le

le posent dedans assis sur ses talons acoudé sur ses genoux, ou bien les mains croisées sur sa poitrine, la face en haut, ayant deux petis Canaris sur ses yeux, afin qu'il ne voye ses parens, & ne les rende malades : un homme le couvre d'un bout de planche, & les femmes jettent la terre dessus : ils font du feu autour pour purifier l'air, & de crainte qu'il n'ait froid, ils brûlent toutes ses hardes, & s'il a un Negre, ils le tuent s'il ne gagne au pied, afin qu'il aille servir son maître en l'autre monde : ils enterrent aussi son chien pour le garder, & chercher ceux qui l'ont fait mourir, & qu'il prenne du Lezard pour le nourrir. Ils y jettent encore quelques Canaris, & utensiles. Après ils se mettent à crier. Tout le Carbet retentit de pleurs & de gemissemens, même la nuit leur cœur s'ouvre aux tendres sentimens de leur perte : on les voit danser, pleurer & chanter en même-temps, mais d'un ton lugubre. Ils ne disent que deux ou trois mots qu'ils repetent souvent entrecoupez de soupirs : comme,
pour

pourquoi es-tu mort ? Etois-tu las de vivre ? as-tu manqué de Manioc , & recommencent toujours la même chanson tournans au tour : ou s'il a été tué , ils diront quelque chose contre son meurtrier , & des loüanges du défunt ; s'il a des parens en d'autres Carbets, ils s'assemblent pour venir aussi pleurer , & la veuve & la vieille Bibi sont présentes, & donnent des *Cacannis* à ceux qui ont mieux pleuré , & pour dernier témoignage de leur deuil , ils coupent leurs cheveux.

Ils m'ont dit qu'ils brûloient autrefois les corps de leurs Capitaines, & en mêloient la cendre dans leur boisson , qu'à présent ils ont quitté cette coutume , parce qu'il n'y en avoit plus de braves , & qu'ils ne valoient plus rien. Quelques François me vouloient faire accroire qu'ils assommoient leurs peres quand ils étoient trop vieux , comme étant à charge & inutiles en ce monde , & qu'ils estimoient leur rendre un bon office , les delivrans de leurs incommoditez & ennuis de la vieillesse , & qu'eux-

qu'eux-mêmes souvent le desiroient ; mais les Caraïbes m'ont assuré que jamais ils n'avoient pratiqué cette coutume ; & en effet , ils aiment trop cette vie comme j'ai fait voir. Les danses, qui sont les marques de réjouissance, sont aussi à ce peuple des signes de deuil & de tristesse : Ils dansent plus posément & d'un air plus lugubre à leurs funérailles ; mais aux autres rencontres, comme aux Eclipses de Lune & de Soleil , & lors que la terre tremble , ils se tourmentent beaucoup. Ils dansent quatre jours , & quatre nuits au clair de la Lune : ils disent que la terre en tremblant veut les avertir de danser pour se bien porter , ils se mettent sur leur bonne-mine pour solemniser cette fête, ils se font des masques de diverses couleurs & figures , & se parent de leurs plus beaux habits de bal , de leurs ornemens de tête , de leurs pendans d'oreilles , de lèvres , & de nez, de leurs colliers , brassulets , ceintures, jarretieres , chargez de quantité de petites coquilles & grelots , qui
font

font un si grand bruit qu'on n'entend pas les violons, qui sont des Callebasses remplies de petis cailloux, que des vieilles secoüent en marmottant quelques paroles d'un seul ton, sans rime ni raison. Ils ont plusieurs sortes de danses, & contrefont les animaux: tantôt ils dansent debout separez en deux bandes, les hommes d'un côté, les autres d'un autre, se regardans, & faisans mille fingeries & postures de Satyre; tantôt ils se courbent tout bas, ayant les doigts dans la bouche, font un cercle, & à chaque refrain ils se relevent en criant: les femmes sont un peu plus décentes & modestes, elles regardent remuer leurs pieds tenans leurs mammelles, quelquefois elles levent leurs mains & leurs yeux en haut; & pour finir ils se tiennent, & s'entremêlent tous.

CHAPITRE VIII.

Remarques sur leurs Langues.

BIEN qu'il y ait quelque difference entre la langue des hommes & celle des femmes, comme j'ai dit dans le Chapitre de leur Origine; néanmoins ils s'entendent l'un l'autre. Les vieux ont un baragouin, lors qu'ils prennent quelque dessein de guerre, que les jeunes n'entendent point. Leur langue est fort pauvre, ils ne peuvent exprimer que ce qui tombe sous les sens: Ils sont si materiels, qu'ils n'ont pas des termes pour signifier les operations de l'esprit, & si les bêtes pouvoient parler, je ne voudrois point leur donner d'autre langue que celle des Caraïbes. Ils n'ont aucun mot pour expliquer les choses de la Religion, de la Justice, & ce qui regarde les Vertus, les Sciences, & beaucoup d'autres choses, dont ils n'ont point de connoissance. Ils ne peuvent causer, comme j'ai dit ailleurs:

leurs : ils ne nomment que trois ou quatre couleurs. Par ce peu de remarques, faites sur leurs langues, on peut juger quels ils sont.

Le Reverend Pere Simon de la Compagnie de JESUS, qui a beaucoup travaillé, & qui travaille encore tous les jours avec grand zele & fatigue à leur conversion, en a fait un Dictionnaire entier des préceptes en forme de Grammaire, un Catechisme très-ample, & plusieurs Discours familiers sur les divins Mysteres de nôtre Foi ; cet ouvrage pourra servir à ceux qui auront dessein d'acquérir des Couronnes dans la conversion de ces peuples Infideles, comme j'ai dit ci-devant.

Je pourrois encore grossir cette Rélation ; mais voilà ce me semble les Remarques les plus nécessaires pour faire connoître les Caraïbes : il n'y a plus qu'un petit reste de cette nation ; & outre qu'ils se détruisent tous les jours eux-mêmes, les Anglois travaillent à les exterminer entierement. Dieu, je crois, le permet ainsi sans penetrer

dans ses Jugemens, & que toute l'Europe envahisse leur terre, parce qu'ils font une trop grande injure au Créateur par leur vie de bêtes, & qu'ils ne veulent point le reconnoître: quoi qu'on leur ait pû dire depuis vingt ans, ils s'en moquent; & s'il y avoit lieu d'esperer de les faire Chrétiens, il faudroit premierement les civiliser & rendre hommes. La Providence divine y pourvoira quand il lui plaira, elle a ses desseins en toutes choses.

F I N.

T A B L E D E S M A T I E R E S.

- A.
A CHINAON, *qui*, 530
Agniez, *voi Ganniekez.*
Ainoves, *peuple sauvage*, 217
— *leur demeure*, *ibid.*
Akanfa, *peuples sauvages*, 262
— *ils sont fort humains*, 286
Alakri *offrandes*, 542
Allouagues, *ennemis jurez des Caraïbes*,
545
— *leur demeure*, *ibid.* 573
Amacs, *lits des Caraïbes*, 567
— *leur grandeur*, 568
Ambassade *chès les Tsonnontouïans*, 79
Anien, *Détroit*, *quand découvert*, 378
— *est imaginaire*, 379
Animal, *qui ressemble a un rat*, 297
Aoüeguen, *riviere*, 105
Aroma *est un osier*, 542
— *bien poli*, 569
Askenon, *mediateur*, 490
Assenipoüalacs, *Nation*, *où située*, 380
Atsientatsi, *robbes noires*, 497
Avoine *folle*, 319

T A B L E

- l' Auteur (Hennepin) entre dans l'Ordre de S. François, 8*
 — *a du penchant pour les Voyages, 9*
 — *va en Italie, 10*
 — *son retour dans les Pays-Bas, ibid.*
 — *ses diverses fonctions, 11*
 — *sa passion pour entendre des Relations, ibid.*
 — *s'arrête à Mastricht, 12*
 — *où il pensa mourir, ibid.*
 — *se trouve au combat de Senef, 13*
 — *s'en va à la Rochelle, ibid.*
 — *s'y embarque pour le Canada, 14*
 — *son arrivée à Québec, 17*
 — *est envoyé en Mission, 23*
 — *va chès les Iroquois, 25*
 — *rencontre des Anglois, 29*
 — *son séjour au Fort de Frontenac, 60*
 — *son premier embarquement, 62*
 — *son second, 72*
 — *son retour au Fort de Frontenac, 103*
 — *son troisième embarquement, 117*
 — *arrive à Missilimakinak, 133*
 — *son quatrième embarquement, 140*
 — *est en une grande disette, 156*
 — *son arrivée chès les Illinois, 196*
-- son

DES MATIERES.

- son départ du Fort de Crevecœur ,
241
- son voyage sur le fleuve Mescbasipi,
245. 261
- est fort bien reçu des Sauvages, 263
- son départ de Koroa, 283
- est fait prisonnier, 326
- essuye bien des fatigues, 344
- est en danger de sa vie, 347
- les Sauvages lui ôtent tout ce qu'il
avoit, 354
- est adopté par un Chef de ces Sanva-
ges, 358
- souffre la faim, 368
- fait un Dictionnaire de la langue des
Sauvages, *ibid.*
- est plaint par les Sauvages, 372
- baptise un de leurs enfans, 376
- est abandonné par les Européens,
386
- les Sauvages le reçoivent, 387.
- est mis en liberté, 426
- hyverne à Missilimakinak, 442
- il en part, 448
- son arrivée au Fort de Frontenac ,
474

T A B L E

- où on lui fait bon accueil, 476
- arrive à Mont réal, où il est très-bien reçu, 481
- son retour à Quebec, 510
- Authoutantas, Sauvages, 218
- où ils habitent, ibid.

B.

- B**alanaelé, nom que les Caraïbes donnent aux Européens, 531
- ce qu'il signifie, ibid.
- Baston par qui soumise aux Anglois, 29
- Baye des Puans, 54
- pourquoi ainsi nommée, ibid.
- est une partie du lac des Illinois, 439
- de Sakinam, 130
- du S. Esprit où située, 274
- Blé d'Inde pilé avec des grénouilles, 28
- comment conservé par les Sauvages, 34. 197
- mûrit en 60. jours, 283
- on en fait la récolte trois à quatre fois l'an, 301
- Blucz, espece de graines, 357
- Boeufs sauvages, 181
- leur grosseur, 187
- Boule-Bonum mauvais présage, 544

Boul-

DES MATIERES.

- Boulliri *Chauves-souris*, 543
 Boutou *espece de massue*, 574
 — *sa forme & sa matiere*, *ibid.*
 Burgaus, *espece de coquillage*, 536

C.

- Cabannes *des Sauvages comment faites*,
 197
 Cabatas, *espece d'arbre*, 529
 Calumet, *espece de pipe*, 149
 — *les Sauvages en font beaucoup de*
cas, *ibid.*
 — *sa figure & sa matiere*, 150
 — *c'est le symbole de la paix*, 151
 — *il sert de passeport à ceux qui l'ont*,
ibid.
 — *de marbre rouge*, 267
 — *de paix & de guerre comment distin-*
guez, 336
 le Canada *pays fertile*, 34
 — *il est extrêmement humide*, 35
 — *par qui découvert*, 56
 — *étymologie de ce nom*, *ibid.*
 — *quel en est le Genie regnant*, 57
 Canari *pot de terre*, 543.
 — *sa figure, & son usage*, 559
 Canots *espece de bateaux*, 18

T A B L E

- leur figure, 19
- sans eux on ne peut voyager dans l'Amérique, 20
- leur matiere, ibid.
- maniere de les construire, ibid.
- comment on les conduit, 21
- leur charge, 22
- il sont fort légers, 387
- Cap de S. Antoine, 291
- enragé, pourquoi ainsi nommé, 93
- de S. Francois, 122
- Caracolis, ce que c'est, 588
- Caraïbes, Sauvages des Antilles, 521
- leur origine est fort incertaine, ibid.
- quelques Auteurs les font descendre des Juifs, ibid.
- se disent venus des Galibis, ibid.
- le langage des hommes & des femmes different, & pourquoi, 522
- sont légers & inconstans, ibid.
- sont fort attachez à leurs superstitions, 523
- leur croyance sur le Ciel, la terre, &c. 525. 528
- ils estiment plus la lune que le soleil, 526

DES MATIERES.

- ce qu'ils disent quand elle est nouvelle, *ibid.*
- comment ils réglent leurs jours, 527
- comptent sur leurs doigts, *ibid.*
- ce qu'ils montrent quand ils ont un grand nombre, *ibid.*
- leur maniere de faire, lorsqu'il faut aller à la guerre, *ibid.*
- comptent les années par la Poussiniere, 530
- croient que les Européens sont nez de la mer, 531
- haïssent les Européens, 532
- de 30. Isles qu'ils possédoient, ils n'en ont plus que deux, *ibid.*
- ce qu'ils croient du Soleil, *ibid.*
- sont craintifs, 533
- apprehendent la mort, 535
- des qu'ils sont malades, ils se croient enforcelez, *ibid.*
- leurs cruantez à l'égard des sorcieres, 536. 538
- consultent le Diable, 539
- quand ils songent, ils s'imaginent voir le Diable, 545
- sont mélancoliques, 546

T A B L E

- mettent les cheveux d'un mort dans unealebasse, & pourquoi, *ibid.*
- croient avoir plusieurs ames, *ibid.*
- leur naturel & leur temperament, 547
- s'offencent, quand on les appelle Sauvages, 548
- se font payer leurs visites, *ibid.*
- preferent leur pays à tout autre, *ibid.*
- sont curieux de ce qu'il voyent, 549
- sont importuns & ingrats, *ibid.*
- sont sains, & vivent long-tems, *ibid.*
- ne songent point à l'avenir, 550
- se dédisent facilement, *ibid.*
- estiment plus le verre & le cristal que l'or & l'argent, *ibid.*
- ne se défient point les uns des autres, *ibid.*
- boivent ce que nous mangeons, *ibid.*
- n'ont qu'une seule sauce, 552
- ne se servent jamais de sel, *ibid.*
- leur manger, *ibid.*
- sont fort sales, 553
- leurs occupations, 554. 560. 564. 565. 571
- ne parlent, ni ne boivent dans leurs repas, 555. — sont

DES MATIERES.

- sont fort vindicatifs, *ibid.*
- leur haine, *ibid.*
- leurs femmes, 556
- sont très-lâches, *ibid.*
- sont entièrement independans, *ibid.*
- sont très lubriques, 557
- ont honte de leur péché, *ibid.*
- il y a peu de jaloux entr'eux, *ibid.*
- ont honte d'être veus, *ibid.*
- se baignent dès qu'ils sont levez, 588
- leurs femmes sont presque tout, 561
- abandonnent leurs jardins, & pour-
quoi, 562
- sont extrêmement faineans, 563
- leurs femmes sont leurs esclaves, 564
- ce qu'elles font, *ibid.*
- leurs lits, 565
- leurs boissons, 567
- leurs débauches, *ibid.*
- leurs cases, 571
- en quoi consistent leurs guerres, 572
- mangent la chair humaine., 573
- pourquoi ne mangent-ils pas les
Chrétiens, 573
- leurs armes, *ibid.*
- leurs flèches, 575

T A B L E

- il les empoisonnent , *ibid.*
- leurs arcs , 576
- portent leurs lits par tout , 577
- ne mangent ni Crabes , ni le-
zards , 578
- ne boivent point d'eau pure , *ibid.*
- comment ils font du feu par
friction , 579
- sont tous assés bien-faits , 580
- pourquoi sont-ils camus , *ibid.*
- maniere , dont ils accommodent
leurs cheveux , 581
- ne portent point de barbe , *ibid.*
- teignent leur corps de rouge , *ibid.*
- ou de noir , 582
- ont les oreilles , l'entre-deux des
narines , & les lèvres percez , *ibid.*
- ont chacun leur nom particulier ,
583
- leur baudrier , *ibid.*
- leurs ornemens divers , 584
- coiffure de leurs femmes , *ibid.*
- & les autres ornemens , 585
- elles enfantent avec peu de dou-
leur , 586
- se délivrent facilement , & com-
ment , 587

DES MATIERES.

- lavent leurs enfans dès qu'ils sont nez, *ibid.*
 - jûnent quelques jours, *ibid.*
 - leur sotte coûtume, *ibid.*
 - leur abstinence, 590
 - ont grand soin de leurs enfans, 592
 - les garçons suivent leur père, & les filles leur mère, *ibid.*
 - qui sont très-mal élevez, *ibid.*
 - en quoi consiste leur science, *ibid.*
 - leurs filles nubiles doivent jûner, *ibid.*
 - leurs cérémonies quand ils sont un Capitaine, 593
 - leurs mariages, 594
 - ont beaucoup de déférence pour les vieilles, 595
 - épousent leurs mères & filles, 596
 - ont autant de femmes, qu'ils peuvent en nourrir, *ibid.*
 - leur plaisante coûtume, *ibid.*
 - ont peu de remedes, 597
 - comment ils ornent leurs morts, *ibid.*
 - leurs diverses cérémonies là-dessus, 598.
- ils

T A B L E

- ils les brûloient autrefois , 599
 ————— pourquoi ne le font-ils plus, ibid.
 ————— aiment fort la vie , 600
 ————— leurs danses de joye & de deuil,
 ibid.
 ————— leurs violens , 601
 ————— leur langue est fort pauvre , 602
 ————— ils sont presque tous détruits ,
 603
 ————— vivent en bêtes , 604
 ————— on peut difficilement les conver-
 tir , ibid.
 Carbet, espece de halle , 554
 Caret, écaille de tortue , 571
 Cascalchi, village des Illinois , 218
 ————— sa situation , ibid.
 Cassave, pain des Caraïbes , 552
 ————— dequoi fait , 570
 Casse-tête, massüe des Sauvages , 152
 Catarockouy, ou Fort de Frontenac, for-
 teresse 30
 ————— sa situation, ibid.
 ————— qui est fort avantageuse , 33
 ————— par qui bâtie , 31
 ————— qui l'a mise dans sa perfection, 32
 ————— la terre y est fort fertile , 34
 --- les

DES MATIERES.

- les Iroquois s'en sont saisis, 39
 Catauly, espece de boîte, 570
 — dont les femmes seules se servent,
 ibid.
 Cavelier de la Salle habile homme, 32
 — son arrivée au Fort de Frontenac,
 70
 Chécagoumenant, voi Riviere.
 Chemeen, c'est le bon Esprit chés les
 Caraïbes, 539
 Chikacha, ou Sikacha, nation sauvage,
 257
 Chiques, sorte de petites pûces, 553
 Chirities est la Pouffiniere, 530
 Chonga signifie chien, ou loup, 321
 Chongasketon, Nation du chien, ou du
 loup, ibid.
 Chibat, espece de collier, 537
 — que les Canadiens appellent pource-
 laine, ibid.
 Coualina, Capitaine des Chemeens, 533
 Couleuvre, quoi, 569
 — origine de ce nom, ibid.
 Couroumen, & ses fonctions, 530
 Couÿ, tasse des Caraïbes, 552
 — sa matiere, ibid.

-- sert

T A B L E

- sert de vaisselle, 569
 Craye, espece de rapc, ibid.
 Crocodiles fort dangereux, 277
 — craignent extremement le feu, 279
 Cruanté inoïse, 90

D.

- D**ambis, espece de coquille, 577
 Daroma, une hotte, 570
 Denonville Gouverneur du Canada, 39
 Diatchez, que signifie, 325

E.

- E**aux, leur origine suivant les Carai-
 bes, 529
 Ecurueils noirs bons à manger, 80
 Erié, voi Lac.
 Erigé, ou Erié, nation du chat, 118
 Eteou, petit, 583
 Eturgeon à long bec, 404
 — quel en est le morceau le plus déli-
 cat, 449

DES MATIERES.

F.

- F**leuve de S. Laurent, 42
 — sa source, *ibid.* 55
 — son embouchure, 55
 — il se partage en deux branches, 65
 — Méschafipi, 71
 — signification de ce mot, 176
 — la navigation en est dangereuse, 208
 — son cours, 247
 — sa largeur, *ibid.*
 — il serpente en plusieurs endroits, 254
 — combien de grandes rivières il re-
 çoit, *ibid.* 314
 — se divise en deux canaux, 269
 — & en trois canaux, 271
 — son embouchure, 273
 — il n'a point de bancs de sable, 274
 — son étendue, 275
 — il abonde en crocodiles, qui sont fort
 à craindre, 277. 296
 — ses bords sont pleins de cannes, 295
 — les terres, qui le bordent, sont fer-
 tiles, 296
 — il y a beaucoup de gibier, *ibid.*
 — on y trouve de toutes sortes d'ar-
 bres, 299
 — est

T A B L E

- est rempli d'Isles, 313
 Fontaine de sel d'alun, 196
 Fort bâti près de la rivière des Miamis,
 171
 --- de Crevecœur, 223
 --- sa situation, *ibid.*
 --- par qui & comment construit, 224
 --- pourquoi ainsi appelé, 226
 Fort de Frontenac, *voir* Catarackouy.
 Frontenac, (Comte de) Gouverneur gé-
 néral du Canada, 40
 --- son éloge, *ibid.*

G.

- G**anneouffe, village des Iroquois, 35.
 42.
 Ganniekez, ou Agniez, nation Iroquoise, 28
 Gannieffinga, nation, 90
 Gannoron, ce qu'il signifie, 27. 69. 113
 Goilans, oiseaux de mer, 106
 Grénouilles dans les prés, 28
 Griffon vaisseau, 99

H.

- H**angar, ou magasin, 79
 Hermaphrodites en grand nombre
 chès les Illinois, 219
 Hibichet, tamis, ou crible, 569

Ho-

DES MATIERES.

- Hohio, *riviere des Miamis*, 53
 Hotchitagon, *ce que ce mot signifie*, 27.69
 Houtouägaha, *peuple de l'Amérique*, 90
 --- *origine de ce nom*, *ibid.*
 Huars, *oiseaux tâchetés de noir & de blanc*,

150

- Huichan, *Adieu*, 577
 Huóiou *est le Soleil*, 526
 Huron, *voir Lac*.
 Hurons, *Sauvages*, 52
 --- *origine de ce nom*, *ibid.*
 --- *leur demeure*, *ibid.*

I.

- I**llinois, *Sauvages*, 196
 ——— *signification de ce mot*, 53
 ——— *leurs villages*, 197
 ——— *leurs cabannes*, *ibid.*
 ——— *comment ils conservent le blé d'In-*
de, *ibid.*
 ——— *sont les plus humains de toute l'A-*
mérique Septentrionale, 203
 ——— *leurs bonnes qualitez*, 128
 ——— *leurs vices*, *ibid.*
 ——— *sont défaits par les Iroquois*, 495
 ——— *leurs campagnes sont fort ferti-*
les, 219

--- Il

T A B L E

- il y a grand nombre d'Herma-
phrodites parmi eux, *ibid.*
- ont plusieurs femmes, *ibid.*
- prennent souvent leurs sœurs en
mariage, & pourquoi, *ibid.*
- sont extrêmement jaloux, *ibid.*
- & grands joiieurs, 220
- ont beaucoup de serpens chès eux,
ibid.
- & plusieurs herbes pour se guérir
de leurs morsures, *ibid.*
- vont tous nus en Eté, *ibid.*
- leurs souliers, *ibid.*
- n'ont pas l'hiver long, *ibid.* 223
- peaux, dont ils se couvrent l'hiver,
221
- leur conversion est difficile, &
pourquoi, *ibid.*
- aiment fort la chair d'ours, 232
- Jork, *voi* Nouvelle Jork.
- Joulouca, l'Arc-en-ciel, 533
- sa description, *ibid.*
- Iroquois ont cinq Cantons, 28
- nation insolente & barbare, 31
- n'ont point de lettres labiales dans
leur langue, 36

DES MATIERES.

- Honnechiouts, 27
 ——— Honnontagez, *ibid.*
 ——— *qui sont les plus belliqueux de
tous les Iroquois, ibid.*
 ——— Ganniekez, ou Agniez, *voi Gan-
niekez.*
 ——— Tsonnontoiïans, *voi Tsonnon-
toiïans.*
 ——— *vont à la chasse pendant six mois, 37*
 ——— *vivent en commun, 70*
 ——— *mangent de rage leurs ennemis, 496*
 Isle des Goilans, 106
 ——— *de Montréal, 65*
 ——— *des Pontouatamis, 144*
 Iffati, *peuples sauvages, où ils habitent, 252*
 ——— *s'assemblent pour aller à la chasse, 384*

K.

- K**euté, *village, 42*
 Kikapous, *Nation sauvage, 217*
 ——— *ou ils sont situez, ibid.*
 ——— *massacrent un Recollet, 505*
 Koroa, *Nation sauvage, 266*
 ——— *leur pays, 267*

L.

- L**ac de Sainte Claire, 50
 ——— *que les Iroquois appellent, Otsi Ke-
ta, ibid.*

— sa

T A B L E

- *sa figure*, *ibid.*
 - *Erié, ou du chat*, 49
 - *sa grandeur*, *ibid.*
 - *comment appellé par les Iroquois*, *ibid.*
 - *de Frontenac*, 40
 - *Huron*, 51
 - *pourquoi ainsi nommé*, *ibid.*
 - *son circuit & sa longueur*, *ibid.*
 - *les Sauvages le nomment Karegnondy*, *ibid.*
 - *des Illinois*, 53
 - *comment nommé par les Sauvages*, *ibid.*
 - *sa grandeur*, *ibid.*
 - *sa situation*, *ibid.*
 - *des Issati*, 319
 - *sa situation*, 320
 - *de S. Louis*, 65
 - *Ontario*, 31
 - *Superieur*, 54
 - *sa grandeur*, *ibid.*
 - Lames *quoi*, 530
 - Lembies, *sorte de coquille, & leur usage*, 536
 - Limacani, *qui, & ses offices*, 533
 - Louis *signifie Soleil*, 302. 434
 - *Batatsche la Lune*, 303
 - Louis Chinnon, *la robe du Soleil*, 362
- Lou-

DES MATIERES.

Louquo est le premier homme chès les Caraïbes, 524.

— c'est de son nombril que sont sortis tous les hommes, *ibid.*

— de quoi a-t-il formé les poissons, *ib.*

Lyca, c'est-à-dire, là, 578.

M.

Maboia, ou Mapoia, c'est le Diable, 523.

— les Caraïbes lui attribuent les Eclipses, 526.

— il les fait mourir, *ibid.*

— les Caraïbes lui font un festin, 543.

— comment est ce qu'ils l'appaisent, 545.

Mabouy, ce qu'il signifie, 577.

Maby, espece de boisson, 578.

Maho, espece d'écorce, 570.

Mançanille, fruit, qui est un poison, 575.

— pourquoi ainsi nommé, *ibid.*

— usage, qu'en font les Caraïbes, 576.

Manceniller, arbre, 575.

Manioc, espece d'arbrisseau, 561.

— c'est aux femmes Caraïbes de le planter, *ibid.*

— elles le nomment Kaïm, & les hommes Kucre, *ibid.*

T A B L E

- maniere, dont elles le plantent, 564.
 Manitou, Esprit malin, 293.
 Manza, fer, 334.
 Mapoia, *voir* Maboia.
 Maringouins, espèce de petites mou-
 ches, 90.
 — elles sont en grand nombre dans le
 Canada, 95.
 — piquent fort sensiblement, 568.
 Maskoutens Nadoüessieux, nation sau-
 vage, 218.
 — leur demeure, *ibid.*
 — *voir* Miamis.
 Matoutou, table, ou siège, 542. 554.
 — sa matiere & sa grandeur, *ibid.*
 Melleoki, *voir* Riviere.
 Mer appellée par les Sauvages grand Lac,
 231. 380.
 Meschasipi, *voir* Fleuve.
 Mexique, son premier Evêque, 378.
 Miamis, peuples sauvages, 438.
 — Maskoutens & Oïatinons, 181.
 — leur demeure, 217.
 Michibichi, quelle espèce de bête, 298.
 Mille-Isles, lieu, pourquoi ainsi appellé, 477.
 Misconsin, *voir* Riviere.

— Mis-

DES MATIERES.

- Miſſilimakinak *pointe de terre*, 133.
 Miſtigouche, *ſignification de ce mot*, 325.
 Mornes *ſont des collines*, 529.
 — *qui les a faites*, *ibid.*
 Morues *ſont abondantes en Terre-Neuve*, 15.

N.

- N**egres *eſclaves des Caraïbes*, 574.
 Neige *abondante en Amérique*, 26.
 Niagara, *rivière*, 44.
 — *elle eſt fort rapide*, *ibid.* 46.
 — *elle abonde en poiſſons*, 48.
 — *ſa ſource*, 74.
 Niaouïa, *ce que ce mot ſignifie*, 88.
 Nikangé, *que veut dire*, 410.
 Niſſipikouët, *voi Rivière.*
 Nónun *eſt la Lune*, 526.
 Nouvelle Jorck *ſoumiſe au Roi d'Angleterre*, & *par qui*, 29.

O.

- O**ïatinons, *voi Miamis.*
 Omahouha, *c'eſt-à-dire*, *Loup*, 235.
 Onontio, *ou Gouverneur général*, 166.
 Ontario *Lac*, 31.
 — *dit de Frontenac*, 32. 33.
 — *& pourquoi*, 40. 42.

T A B L E

- sa matiere, ibid. 571.
 — elle ressemble aux Gondoles de Venise, 258.
 — il y en a de plus de cent pieds de long, 299.

Q.

- Q**uébec Capitale du Canada, 30.
 — son premier Evêque, 485.
 Quinipissa, peuple sauvage, 270.

R.

- R**acumon, ce que c'est, 529.
Rassade, ce que c'est, 583.
Récollets, cinq cens de leurs Couvens quand établis dans l'Amérique, 9.
 — ils sont chassez du Fort de Frontenac, 38.
 — ils ont été les premiers en Canada, 117.
 — combien de Provinces ils ont dans le Mexique, 272.
Rio Escondido, ou Rivière cachée, 273.
 — où située, ibid.
Riviere de Chebadeba, ou Chabaouâdeba, 315.
 — de Chécagoumenant, 217.
 — de S. François, 319.

DES MATIERES.

- sa source, *ibid.*
- des Illinois, 176.
- sa source, 181.
- sa largeur, 182.
- son cours, 243.
- son embouchure, 245. 250.
- des Iffati, ou Nadouëssans, 319.
- de la Magdeleine, 274.
- de Melleoki, 217.
- son embouchure, *ibid.*
- des Miramis, 168.
- de Nissipikouët, 317.
- des Osages, 252.
- sa source, *ibid.*
- se décharge dans *Meschasipi*, *ibid.*
- l'eau en est fort trouble, *ibid.*
- elle est formée de quantité d'autres rivières, qu'elle reçoit, 253.
- d'Orontenta, 248.
- des Oüadebache, 255.
- Oüisconsin, ou Misconsin, 315.
- des Taureaux sauvages, 316.
- elle abonde en tortuës, *ibid.*
- pourquoi ainsi appelée, *ibid.*
- du tombeau, 317.
- cachée, voir *Rio.*

T A B L E

Robbes grises, nom que les Sauvages
donnent aux Récollets, 166. 233.

— noires aux Jésuites, 497. 512.

Roucou, peinture rouge, 568.

— son usage, & sa matière, ibid.

Roucouer, teindre le corps, 581.

S.

Sagamitée, espèce de bouillie, 28.

— avec quoi elle est faite, 137.

Sakinam, voir Baye.

Safacouïest, signifie alerte, ou qui vive,
258.

Savacou, ce qu'il est, 530.

Saut de S. Antoine de Padouë, 292.

— sa hauteur, 318.

— de Kakalin, 439.

— pourquoi ainsi nommé, ibid.

— de S. Marie où situé, 52.

— ou Cataracte de Niagara, 44.

— sa description, 45. 454.

— le long Saut, 478.

Sauteurs, Sauvages, pourquoi ainsi nom-
mez, 137.

Sauvages ont presque tous la taille belle, 81.

— mettent les quatre doigts sur la bou-
che, & pourquoi, 27.

— leurs

DES MATIERES.

- leurs souliers, 8.
- lavent les pieds à leurs hôtes, 81.
- leurs vieillards sont fort graves, 82.
- aiment fort les présens, 85.
- pensent tous à leur intérêt, 88.
- leur maniere de répondre aux discours, qu'on leur fait, 87.
- ont une extrême indifférence pour tout, 88.
- sont fort ignorans, 89.
- leur extrême cruauté, 90.
- supplice, qu'ils font souffrir à leurs ennemis, *ibid.*
- aiment fort l'eau de vie, 105. 110.
- sont grands voleurs, 161.
- comment ils vont à la chasse des taureaux sauvages, 186.
- n'ont jamais pû les exterminer, 190.
- leur boisson ordinaire, *ibid.*
- maniere, dont ils font leurs cabanes, 218.
- aiment fort le jeu, 220.
- sont sans religion, 302.
- adorent le Soleil, *ibid.*
- ont tous un langage particulier, 305.
- il y en a de fort raisonnables, 306.
- sont

T A B L E

- sont soumis à leurs Chefs, *ibid.*
- aiment à chanter, 331.
- font souvent 30. lieues par jour, 333.
- du Nord ont beaucoup d'avantages sur ceux du Sud, 338.
- ont le corps peint, 339.
- comment ils allument du feu par friction, 348.
- n'ont point de terme pour désigner le papier, 369.
- maniere, dont ils rasent les cheveux, 389. 398.
- croient la transmigration des ames, 421
- content par lunes, 422.
- sont vindicatifs, 425.
- n'ont point la coutume de s'embraser, 433.
- Serpent monstrueux, 395.
- sonnete dangereux, 465.
- Sikacha, *voit* Chikacha.
- Somache, ou eau demi-salée, 271.
- Sorcieres comment punies chès les Caraïbes, 538.

T.

- T**aensa, Nation sauvage, 263.
- où ils demeurent, *ibid.*
- leurs

DES MATIERES.

- leurs danses, & leurs chansons, 264.
- leurs pays est rempli de plusieurs sortes d'arbres, *ibid.*
- ils sont humains & dociles, 265.
- Taketchiabien, comment appelles-tu cela, 368.
- Tamaroa, ou Maroa, nation sauvage, 243
- sa demeure, *ibid.*
- Tamicati, beaucoup, 527.
- Tangibao, peuple, qui demeure sur le fleuve Meschasipi, 270.
- Taumaly est la seule sance des Caraïbes, 552. 559.
- de quoi composée, *ibid.*
- Taureaux sauvages, 181. 184.
- monstrueux, 185.
- maniere, dont on les prend, 186.
- ils ont de la laine au lieu de poil, *ibid.*
- leur tête est fort grosse, *ibid.*
- leur chair est très-succulente, 188.
- ils vont par bandes, *ibid.*
- boucannez, 190.
- on en voit jusqu'à 400. ensemble, 195.
- Tchendiouba Louis, c'est-à-dire, fume Soleil, 302. Te-

T A B L E

- Tegarondies, grand village, 81.
 Téjajagon, village, 42.
 — où situé, 73.
 Tapatoui Nika, que signifie, 203. 410.
 Tintonha, nation des prairies, 120. 290.
 — leur demeure, 318.
 Tortués ont l'ouïe fine, 399.
 Tritons & Monstres marins, 291.
 — leur description, ibid.
 Tsonnontouïans sont les plus nombreux
 des Cantons Iroquois, 34. 47. 78.
 — les plus cruels & les plus barbares
 de toute l'Amérique, 82.
 — ils sont desintereffez, ibid.

V.

Vaschison égagahé, ce qu'il signifie,
 368.

Y.

Yaia la verolle, 551.

Z.

Zemeen, est le Diable des Caraïbes,
 579.
 — se qu'ils font pour l'appaiser, ibid.

F I N.





6375^c

re

Y.C.

11-1

